



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

U.S. DEPT. OF COMMERCE











LE
DANGER
DES LIAISONS.

THE M. A. C.

1901-1902

Bateman

LE DANGER

DES LIAISONS,

O U

MEMOIRES DE LA BARONNE *DE BLEMON.*

Par Madame la M... de S. A.

TOME SECOND.

PREMIERE PARTIE.



A GENEVE,

M. DCC. LXIII.

UNIVERSITY OF MICHIGAN

LIBRARY

ANN ARBOR

400 TAYLOR STREET



LIBRARY

ANN ARBOR



LE DANGER
DES LIAISONS,
ou
MEMOIRES
DE LA
BARONNE DE BLÉMON.

PREMIERE PARTIE.



Re's d'un an s'étoit écoulé depuis la mort de la Marquise de Clarcy, & notre entrée dans le Couvent, lorsque Mademoiselle de Blémon qui n'attendoit pour y former les derniers engagements que la con-

Tom. II. Part. I. A

clution de mon mariage avec son pere, sçut enfin m'y déterminer. Dès qu'elle eut obtenu mon consentement elle en instruisit le Baron, qui, transporté d'amour & de joye, eut bientôt fait tous les préparatifs nécessaires pour notre union : il en écrivit à mon frere & au Marquis de Clarcy, pour les prier de venir en être les témoins ; mais le Marquis, sous pretexte d'affaire, s'étant dispensé de s'y trouver, mon frere le laissa à Paris où ils étoient alors, & vint seul à Clermont où se célébra mon mariage peu de jours après son arrivée.

La Marquise de Prefac, dont le mari m'étoit proche parent, me tint lieu de mere ; les fêtes furent données chez elle, & j'y passai les premieres semaines de mon mariage.

de la Baronne de Blémon. 3

Ce fut alors que Mademoiselle de Blémon résolut de consommer son sacrifice, malgré les regrets de son pere, les miens, & les vives instances que nous lui fimes de le différer au moins de quelque tems ; n'ayant pas le courage d'être présents à cette triste cérémonie, après lui avoir fait & à Lucie les plus tendres adieux, nous avançames notre départ de Clermont, & la veille du jour qu'elle y devoit prononcer ses vœux, mon frere étant allé rejoindre le Marquis à Paris, nous partimes Monsieur de Blemon & moi pour la terre qu'il habitoit ordinairement, & dont il préféroit le séjour à tout autre.

Nous y passâmes près de deux ans, dans tous les amusemens que la retraite peut procurer : l'amour du Baron augmentoit tous

♣ . . . *Mémoires*

les jours ainsi que ma reconnoissance ; satisfaite de la vie tranquille que je menois , je ne desirois point en mener une autre ; ce goût si vif pour les plaisirs , qui ont depuis si tumultueusement occupé ma jeunesse , ne s'étoit pas encore développé ; les premiers mouvemens qui avoient agité mon cœur , ceux de douleur qui y avoient succédé , & les objets tristes dont j'avois toujours été environnée , m'avoient fait prendre l'habitude d'une sorte de mélancolie que la solitude du Couvent avoit fortifiée & que je me plaisois à entretenir ; je ne pouvois d'ailleurs me dissimuler , que mes sentimens pour le Baron ne fussent bien différens de ceux que m'avoit fait éprouver le Marquis de Clarçy ; la perte de celui-ci avoit

de la Baronne de Blémon. 5

laissé dans mon ame un vuide, qu'il étoit impossible à l'autre de remplir; & ce vuide, source toujours d'ennuis & souvent de regrets, m'auroit été insupportable, si le tendre souvenir que je conservois de mon amant, ne m'eut aidé à le soutenir. Le tems auroit affoibli & détruit peut-être cette dangereuse impression, sans le nouveau malheur qui devoit encore m'accabler, & qui fut la premiere cause des desordres où la jeunesse, le peu d'usage & le manque d'expérience, me précipita bientôt après.

Mais avant que de rapporter cette fatale époque, j'ai à développer quelques circonstances, qui, quoiqu'elles ne me regardent que par l'intérêt que le sang & l'amitié m'y ont fait prendre, ont une liaison nécessaire avec.

A iij



LE
DANGER
DES LIAISONS.

THE PLACE

OF THE BIBLE

Bateman

LE DANGER

DES LIAISONS,

O U

MEMOIRES DE LA BARONNE *DE BLEMON.*

Par Madame la M... de S. A.

TOME SECOND.

PREMIERE PARTIE.



A GENEVE,

M. DCC. LXIII.

l'y suivre; je n'avois pas vu sa fille, ni par conséquent Lucie, depuis mon mariage, j'étois même très-inquiète de cette dernière. Sainte Cecile (c'est le nom de Religieuse de Mademoiselle de Blémon) m'avoit instruite il y avoit deux mois de la mort de Madame de Morcour la jeune, & depuis ce tems sembloit affecter dans ses lettres d'éviter de me parler de son amie: je priai donc instamment le Baron de permettre que je l'accompagnasse; mais un soupçon de grossesse, & la difficulté des chemins l'empêcha d'y consentir. Soit pressentiment de ce que devoit me coûter ce voyage, soit simple effet de l'habitude de vivre ensemble, le départ de Monsieur de Blémon m'affligea, & je reçus ses adieux avec un serrement de cœur dont

il s'apperçut & dont il fut tendrement touché; après m'avoir assuré que sous très-peu de tems il viendrait nous rejoindre, il partit & me laissa un fond d'inquiétude, que l'événement ne justifia que trop.

Le lendemain de son départ, mon frere se rendit dès le matin dans mon appartement, dans le dessein de ne plus différer la confiance qu'il me vouloit faire : il m'avoit si bien accoutumée à son air sombre depuis son retour en province, que je le laissai long-tems garder le plus morne silence, sans qu'il me vint seulement en tête de l'interrompre ; mais lui-même enfin le rompant tout à coup : Vous êtes bien cruelle ou bien indifférente , ma sœur, me dit-il ; un noir chagrin me dévore, vous devez vous en ap-

percevoir & à peine daignez-vous vous y intéresser assez, pour vous informer de ce qui le cause. Après toutes les tentatives que j'ai faites dans les commencemens pour le decouvrir, lui répondis-je, j'ai été fondée à craindre que mon empressement ne dégénéral en importunité, cette seule raison m'a fait le contraindre : mais il n'en est pas moins certain que je n'ai pas cessé un instant de souhaiter que vous puissiez me juger digne de soulager vos peines en les partageant.

Vous seriez trop injuste ma chere Laure, reprit mon frere, si vous me soupçonniez de manquer de confiance en vous ; elle est aussi entiere que mon amitié est tendre ; que ne m'en a-t'il pas coûté pour vous cacher mon triste secret ; mais comment

de la Baronne de Blémon. 17
oser vous l'apprendre ! & quelle
opinion aurez vous de moi lorsqu'
je vous l'aurai appris !... Votre
répugnance à m'en instruire , in-
terrompis-je , commence à me le
faire pénétrer. Ah ! ma sœur , re-
prit-il vivement, quelles que puis-
sent être vos idées , qu'elles sont ,
j'en suis sûr, encore loin de la vé-
rité : non vous ne pouvez vous
figurer combien ce prétendu sage
si vanté est loin de cette raison
qu'on lui attribue ; mais tenez ,
ajouta - t - il en me présentant
des tablettes ouvertes , jetez
les yeux sur ce portrait , voilà
l'écueil redoutable contre lequel
a été échouer cette froide indo-
lence & cette triste insensibilité
qu'il avoit plû au monde d'ho-
norer des beaux noms de *sagesse*
& de *philosophie* , que je n'avois
conservé sans doute jusqu'à ce

moment, que parce que je n'avois pas encore rencontré le dangereux objet qui devoit me les faire perdre.

Tels sont en général les hommes, ajouta-t-il, l'apparence seule les frappe ; c'est toujours d'après elle qu'ils décident : les dehors de la vertu sont plus nécessaires que la vertu même ; c'est rarement sur ce que vous êtes qu'on vous juge, c'est toujours sur ce que vous avez l'air d'être.

Pendant que mon frere continuoit ses réflexions, j'avois pris ses tablettes pour examiner le portrait qu'elles renfermoient ; il ne m'offrit au premier coup d'œil que l'assemblage, peu débrouillé encore, des premières graces de la jeunesse à peine sortie de l'enfance ; mais l'ayant attentivement regardé, j'y démêlai un tour de

de la Baronne de Blémon. 15

visage parfait, un tein uni, & suffisamment blanc pour une brune, des cheveux admirables, plantés avec une symmétrie singulière qui ornoient le plus beau front du monde, des yeux noirs, vifs & tendres, qui, pour plaire & toucher, pouvoient se passer d'être grands, une bouche charmante, façonnée par les graces mêmes, un nez délicat & un peu retroussé, qui donnoit à toute la physionomie ce je ne sçais quoi de piquant & de fin qui se sent mieux qu'il ne s'exprime: cette jolie tête, qui sembloit s'embellir à mesure que je la regardois, étoit celle d'une jeune personne de quatorze ans: sa taille élégante & légère étoit faite pour son minois, & l'une & l'autre formoient l'ensemble le plus séduisant & le plus agréable; j'en convins aisément avec

mon frere en lui rendant ses tablettes.

Hé bien ! me dit-il, les charmes de cette figure sont les moindres avantages de celle qui la possède. *Adelaide* (c'est le seul nom que je lui connois) réunit tous les talens à toutes les graces. C'est la voix la plus touchante que j'aye jamais entendu : joignez à cela tout l'esprit imaginable, ajoutez à cet esprit toute la simplicité & toute la candeur de son âge, & vous aurez d'elle à peu près l'idée que vous devez en avoir : si je ne craignois d'abuser de votre complaisance, poursuivait-il, je vous ferois le détail des commencemens & des progrès de cette passion qui, je ne le sens que trop, fera tout le malheur de ma vie, s'il est vrai qu'il soit décidé qu'elle n'en

de la Baronne de Blémon. 17
doit point faire le bonheur.

J'assurai mon frere que je prenois trop de part à tout ce qui pouvoit l'intéresser pour ne pas desirer d'en sçavoir les circonstances. Puisque cela est ainsi, reprit-il , je ne vous en laisserai ignorer aucune; mais comme dans ce que je vais vous apprendre , le Marquis de Clarcy se trouve souvent intéressé , que d'ailleurs il est la premiere cause de l'amour qui fait aujourd'hui mon tourment , & que les aventures qui nous sont arrivées depuis deux ans nous ont toujours été communes, c'est autant son histoire que la mienne que vous allez entendre. Après quelques instans de silence il reprit ainsi.

HISTOIRE

*Du Marquis de Clarcy & du
Comte d'Oville.*

Vous sçavez, ma chere Laure, qu'après la mort de la Marquise de Clarcy, son fils, ayant perdu l'espoir de triompher de l'indifférence qu'avoit pour lui Mademoiselle de Blémon, se disposa à suivre les derniers ordres de sa mere, & à chercher dans l'éloignement & l'absence les moyens de s'en consoler. Vous sçavez encore que je partis avec lui & que nous primes ensemble la route de Flandre pour nous rendre à Lille, où étoit notre régiment. Nous y passâmes les premiers mois, le Marquis à s'affliger, & moi occupé du soin de le consoler. En-

de la Baronne de Blémon. 19
fin le deuil de sa mere étant fini,
& l'idée de Mademoiselle de
Blémon commençant à s'effacer,
son penchant à la dissipation
l'ayant insensiblement emporté
sur sa douleur, il consentit de
se rendre au monde, & se livra
bientôt à ses plaisirs.

Les avantages d'une belle figure, ceux de l'esprit, & son goût pour la dépense, qui annonçoit une fortune considérable, firent bientôt briguer à toutes les femmes l'honneur de sa conquête : la résistance qu'il opposa dans les commencemens aux différentes attaques qui lui furent faites en offensa vivement quelques-unes, & augmenta dans toutes le desir de le vaincre.

Dans le nombre des belles personnes, dont les charmes & les galanteries faisoient bruit dans la

Ville, une Madame de Sanval se faisoit particulièrement remarquer. A parler d'elle sans partialité, il est certain qu'il est peu de femmes qui possede plus d'attraits ; mais il est certain aussi, que, quoiqu'elle n'eut que vingt-deux ans, il y en a peut-être moins encore qui en ayent fait plus d'usage. Quoique le Marquis lui parût tout ce qu'il étoit, quelques légères tentatives auprès de lui, dont son amour mal éteint encore pour Mademoiselle de Blémon l'empêcha de s'appercevoir, ne lui ayant pas réussi, soit desir de s'en venger ou de piquer simplement sa vanité en paroissant lui en préférer un autre, ou soit enfin caprice decoquette, je devins, à l'instant que je m'y attendois le moins, l'objet de ses agaceries. Ma réputation de Philosophe, celle

de la Baronne de Blémon. 21

de n'avoir encore éprouvé aucune passion fut , je pense , ce qui la détermina en ma faveur. J'étois heureusement instruit de quelques événemens de sa vie & cependant, s'il faut tout vous avouer , deux ou trois affaires du plus grand éclat , cinq ou six qui en avoient un peu moins fait , & une douzaine qui en auroient pu faire, furent un préservatif à peine suffisant pour me garantir des pièges de cette dangereuse femme ; je ne sçais même , n'en déplaise à l'austère sagesse que l'on me fait l'honneur de m'attribuer, si elle m'auroit fourni les forces nécessaires pour y résister toujours ; si le Marquis, s'apercevant que je ne déplaisois pas, & commençant lui-même à désirer de plaire , ne se fut mis en tête fort à propos pour

moi de m'enlever cette conquête.

Quelque prévenu que je fusse contre Madame de Sanval, quelque fondée que fût cette prévention & le mépris qu'elle m'avoit donné pour elle ; comme l'estime en amour n'est pas indispensablement nécessaire, & qu'il est avec une jolie femme bien des instants, où elle est même nuisible ou tout au moins embarrassante, Madame de Sanval sçavoit si bien faire naître ces instants là, elle y étoit si belle, si séduisante, qu'occupé des desirs qu'elle étoit faite pour inspirer, j'aurois fort bien pu me passer des sentimens qu'elle n'inspiroit pas ; & c'est précisément ; malgré ma philosophie & ma délicatesse, ce qui pensa m'arriver.

Il devoit y avoir un jour un très-grand dîner à l'Intendance ;

où tout ce qu'il y avoit de mieux dans la Ville étoit invité; Madame de Sanval, qui devoit en être, m'ayant rencontré la veille dans une maison, me pria devant tant de monde de la venir prendre le lendemain pour l'y conduire, que je crus ne pouvoir me défendre de le lui promettre.

Je me rendis donc chez elle à l'heure indiquée: ses gens me dirent qu'elle avoit été incommodée la nuit, & qu'elle n'étoit point encore levée; mais qu'elle avoit fait donner ordre à sa porte de me faire entrer lorsque je m'y présenterois: je fus tenté de retourner sur mes pas; j'évitois avec soin depuis quelque tems les tête-à-tête avec elle, elle m'avoit appris dans quelques-uns à en connoître tout le danger; & je craignois, si je m'y exposois davantage, que

cette indifférence dont j'aimois, je l'avoue, à me parer, ne vint à céder à la femme de l'univers la moins digne de me la faire perdre.

Cette réflexion m'alloit faire retirer, si Madame de Sanval, qui avoit jugé à ma conduite avec elle que j'en étois très-capable, ne m'eût fait épier par une de ses femmes, qui, dès qu'elle m'eut apperçu, vint avec empressement me prier de la part de sa maîtresse de monter chez elle un instant, qu'elle avoit absolument à me parler.

Il est si fort contre les mœurs d'aujourd'hui de refuser une occasion telle que celle qui m'étoit offerte, & mes réflexions sur les suites qu'elle pourroit avoir me feroient juger si sot, si ridicule, que je me garderois bien de m'en vanter ;

vanter, si elles avoient eu le pouvoir de me faire fuir le péril qu'elles me faisoient craindre.

Quoiqu'il en soit, il est certain que je balançai d'abord si je me rendrois à l'invitation ; mais n'ayant point trouvé de raisons suffisantes pour m'en dispenser honnêtement, je suivis ma conductrice qui m'eut bientôt introduit dans la chambre & auprès du lit de sa maîtresse.

Il y regnoit si peu de jour que j'y fus quelques instants sans y rien distinguer ; mais insensiblement, mes yeux s'étant faits à cette obscurité, je fus frappé de l'assemblage de mille charmes, que le désordre du lit & la chaleur qu'il faisoit exposoient à mes regards, sous un voile si léger & ménagé avec tant d'art, qu'il en laissoit très-peu à dé-

Tom. II. Part. I. B

couvrir, quoiqu'il semblât fait pour les cacher tous.

Je vous ai déjà dit que cette femme est une des plus belles que j'aye jamais vues ; c'est tout l'éclat des blondes réuni, à tout le piquant de brunes : de grands yeux noirs, jamais la nature n'en a formé de plus beaux ; les sourcils & les cheveux de la même couleur ; une peau éblouissante ; une bouche de corail, un peu grande à la vérité, mais qui ne semble l'être que pour faire voir les plus belles dents du monde ; des bras, des mains, une gorge admirables : telle étoit Madame de Sanval. Elle connoissoit trop tout l'effet qu'elle pouvoit produire pour ne se pas appercevoir de tout celui qu'elle faisoit sur moi. Lorsque sa femme de chambre se fut retirée & qu'elle m'eut fait

asseoir auprès d'elle , elle commença par ne m'entretenir que de choses indifférentes. A propos, me dit-elle ensuite en s'approchant de moi, parlez moi vrai ; m'auriez vous vue , si je ne vous y avois en quelque sorte forcé par les instances que je vous ai fait faire ?

J'avoue, Madame, lui répondis-je, qu'ayant appris que vous aviez passé une mauvaise nuit, & supposant que c'étoit dans le dessein de la réparer que vous étiez restée au lit, j'aurois sans doute appréhendé de vous être incommode.

De sorte, reprit-elle, que la seule crainte de troubler mon repos vous auroit empêché de me voir.

Je ne vois à y ajouter, répliquai-je d'un ton ému, que celle

de perdre le mien. Comment donc, dit-elle en souriant, ce que vous me dites - là est très-galant, & auroit presque l'air de vouloir être tendre. Et pourquoi ne le seroit-il pas, lui demandai-je avec vivacité? Pourquoi, me répondit-elle, parce que je suis fondée à croire que ce n'est pas votre dessein qu'il le soit: votre conduite avec moi depuis quelque tems est si bisarre, si ridicule, si offensante même... Mais, ajouta-t-elle en s'interrompant, voyant que ce reproche m'embarassoit, nous agiterons cela à loisir; je ne compte point sortir aujourd'hui, & vous ne me refuserez pas, du moins je l'espère, de partager ma solitude.

J'étois déjà trop foible pour que ce fût le moment de craindre de le devenir davantage, aussi acceptai-je cette proposition

de la Baronne de Blémon. 29
avec un air satisfait, qui lui fit
augurer que pour cette fois je
connoïtrois tout le prix de l'oc-
casion & que j'en fçaurois pro-
fiter.

Je m'étois saisi de ses mains,
je les baisois avec ardeur; un lé-
ger mouvement qu'elle fit en
s'approchant de moi, m'ayant dé-
couvert de nouveaux charmes,
me causa de nouveaux transports;
Madame de Sanval sembloit les
partager tous, & se prêta à l'ad-
miration qu'elle me causoit pen-
dant un assez long espace de tems,
avec une complaisance infinie;
cependant, comme elle s'en trou-
voit fatiguée, elle s'occupoit très-
sérieusement des moyens les plus
propres à lui donner enfin la con-
clusion qu'elle commençoit à s'en-
nuyer d'attendre; & elle étoit à
l'instant de réussir, lorsque sa

porte, que nous n'avions pas eu la précaution de fermer, s'ouvrit tout-à coup, & qu'on annonça le Marquis de Clarcy.

Quoiqu'il vint très à propos pour me délivrer du danger que j'avois tant redouté, il est certain que mon premier mouvement, en le voyant paroître, n'en fut point un de reconnoissance; il se seroit aisément apperçu du désordre où j'étois; si, sortant du grand jour, l'obscurité qui regnoit dans l'appartement eût pu lui permettre de distinguer les objets. Madame de Sanval, qui auroit du partager mon embarras, n'étoit seulement pas émue; elle soutint d'un air libre quelques plaisanteries, plus piquantes que fines, que lui adressa le Marquis; elle y répondit d'une façon si simple, joua si naturellement la malade,

me prit sans affectation tant de fois à témoin des douleurs de tête excessives dont elle s'étoit plainte depuis que j'étois auprès d'elle, qu'elle parvint à persuader Monsieur de Clarcy qu'il n'y avoit aucun dessein dans le tête-à-tête où il venoit de la surprendre. Je vous ai déjà dit qu'il commençoit à prendre du goût pour elle; elle s'en étoit apperçue, mais elle vouloit donner à ce goût tout le tems de s'accroître; elle sçavoit d'ailleurs, par nombre d'expériences, que s'il est des hommes, ou trop timides, ou trop peu délicats, que la facilité encourage & attire, il en est plus encore que la difficulté enflamme. Quoiqu'elle se sentît donc très-disposée à répondre à la passion du Marquis, pour la fortifier d'avantage, elle avoit continué d'avoir l'air

de me préférer : au reste il est très-possible que la façon de penser singulière qu'on m'attribuoit , & le peu de penchant qu'on me supposoit à l'amour , lui eussent fait former le dessein de m'en inspirer.

J'avois si peu d'usage des femmes , je les connoissois si peu , que j'aurois juré que l'attendrissement que m'avoit marqué Madame de Sanval m'avoit réellement pour objet , & qu'au moins en cet instant , j'étois seul dans le monde capable de le faire naître.

Je n'avois point encore d'idée de ce qu'en général on appelle goût du plaisir. Je croyois sentir qu'il falloit nécessairement qu'il fût amené par ce que je sçavois qu'on nommoit amour : j'ignorois que cet amour étant devenu un

de la Baronne de Blémon. 33
sentiment très-rare, on étoit d'abord convenu, pour conserver une sorte de décence dans le commerce, qu'où se trouveroit l'un, il suffiroit de supposer l'autre; & que par la suite, pour plus de facilité, on avoit conclu qu'il étoit inutile de rien supposer.

C'est à Madame de Sanval que j'ai l'obligation de mes premières lumières à ce sujet.

Dès que je fus un peu remis du trouble que m'avoit causé l'arrivée subite du Marquis, pendant que Madame de Sanval donnoit ordre qu'on ouvrît chez elle, je demandai à Monsieur de Clarcy, comment & par qui il avoit pu apprendre où j'étois: il me répondit que devant dîner à l'Intendance; où il sçavoit que je devois conduire Madame de Sanval, il s'y étoit rendu à l'heure

B y

ordinaire ; que ne nous voyant point paroître , il avoit aisément conjecturé que nous étions ensemble ; qu'il n'avoit pu résister au desir de nous venir surprendre ; qu'il avouoit que les difficultés qu'on avoit fait à la porte pour le laisser entrer , avoient beaucoup contribué à l'augmenter.

Si je comptois moins , ajouta-t-il , en s'adressant à Madame de Sanval , sur l'amitié de d'Oville , j'appréhenderois qu'il ne pût me pardonner jamais l'indiscrétion qui m'a fait interrompre des momens si doux. Bon , reprit-elle ironiquement , en est-il de ces momens là pour un Philosophe comme lui ? je gage qu'en supposant que le hazard lui en offrît quelques-uns , il seroit si embarrassé à les faire valoir , & consulteroit si long-tems sur l'usage que sa

philosophie lui permettroit d'en faire , qu'ils seroient écoulés avant qu'il en eût rien fait.

Ce reproche, qui tomboit sur ce qui venoit de m'arriver avec elle, joint aux agaceries les moins équivoques que je lui vis faire au Marquis, exciterent dans mon ame un dépit que je ne pus ni réprimer, ni empêcher de paroître. Vous avez raison, Madame, lui répondis - je d'un air piqué, un Philosophe doit être aussi singulier que ridicule dans ces momens dont vous parlez, surtout s'ils lui sont offerts par cette espèce de femmes, dont les desirs sont toujours indépendants de tous sentimens, & que l'occasion seule & non l'objet détermine. Ayant achevé ces mots dont elle feignit de ne pas entendre le sens, je me disposai à sortir.

Mais, où allez-vous donc? me demanda-t-elle du ton du monde le plus naturel, n'avons-nous pas arrêté que nous passerions la journée ensemble?

Cela est vrai, lui dis-je, mais vous vous plaignez d'un si furieux mal de tête, & j'ai si peu de recette contre ce mal là, que n'espérant pas le guérir je craindrois de l'augmenter: alors me trouvant à la porte de son appartement, je l'ouvris & sortis sans attendre sa réponse. Un de mes camarades, mon intime ami, que je rencontrai précisément en sortant de chez elle, vit aisément à mon air qu'il venoit de m'arriver quelque chose de désagréable; & jugeant, par la maison d'où il me voyoit sortir, que Madame de Sanval devoit y avoir part, l'attention particulière dont elle

avoit bien voulu m'honorer ayant fait quelque bruit, Charmon, c'est le nom de cet ami, me pria de lui dire au vrai où j'en étois avec cette femme, m'assurant que c'étoit moins par curiosité qu'il désiroit le sçavoir, que par le plus tendre intérêt à ce qui me regardoit. Je lui contai naturellement ce qui venoit de se passer. Quoi! me dit-il en souriant, vous avez été plus de deux heures seul avec Madame de Sanval, & vous n'étiez encore qu'au début de votre rôle? Comment! est-il possible que vous ne sçachiez pas encore que c'est toujours par le dévouement qu'elle prétend que l'on commence avec elle? La modération de son procédé, après le ridicule du vôtre, me feroit craindre qu'elle ne se ménageât le plaisir de quelque ven-

geance éclatante, si je n'étois en même tems assuré que votre Cousin, qui ne se pique pas d'être tout-à-fait aussi philosophe que vous, & qui est un peu mieux au fait des usages, ne lui a déjà fait tout oublier.

A propos de son peu de mémoire, continua-t-il, il faut que je vous conte une petite aventure qui m'est arrivée avec elle dans le commencement de son mariage, elle vous développera son caractère; mais comme le lieu où nous sommes convient mal à ce récit, qu'il est trop tard pour vous rendre à l'Intendance, venez chez moi; nous dînerons seuls, & nous pourrons nous entretenir avec liberté. J'acceptai sa proposition, & lorsque nous fumes chez lui je le sommai de sa parole au sujet de Madame de Sanval.

Volontiers, me dit-il : quoique sa conduite dispense de certains égards pour elle, vous êtes cependant le seul à qui j'en aye parlé & le seul à qui j'en parlerai jamais. Quelle que puisse être une femme & quelque tort qu'on ait à lui reprocher, je crois que le mépris est la seule vengeance qu'en puisse tirer un galant homme; & c'est en conséquence de ce principe, la seule que j'aye voulu me permettre avec celle dont il s'agit : au reste, continua-t-il, je suis peu surpris de l'impression qu'elle vous a fait, il est peu d'hommes qui puissent s'en garantir; j'en en aurois peut-être pas été exempt moi-même, si mon respect pour les droits de l'amitié ne l'eut emporté sur le pouvoir de l'amour; mais lorsque je connus Madame de Sanyal elle

étoit engagée avec un de mes plus chers amis. Ce fut sur la fin de la première année de son mariage que le Comte de Varfan, Colonel de Dragons, avec lequel j'étois très-particulièrement lié, & qui vivoit avec Madame de Sanval depuis environ cinq à six mois, me présenta chez elle pour la première fois; elle avoit alors à peine seize ans. Par ce qu'elle est jugez de ce qu'elle devoit être: quelque jeune & quelque brillante qu'elle soit encore, la vie qu'elle a menée n'a pas laissé que de lui faire beaucoup perdre; l'art lui est devenu nécessaire, il lui étoit alors inutile.

Son mari, qui dans ce tems là avoit un emploi dans les vivres, étoit à l'armée du Comte de Saxe; une blessure considérable que j'y vois reçu l'année précédente

de la Baronne de Blémon. 41

m'ayant mis hors d'état de faire la campagne suivante, je fus contraint de rester à Paris. Le Comte de Varfan obligé d'en partir, & qui croyoit avoir quelques raisons de se méfier de la constance de sa jeune Maîtresse, me confia ses inquiétudes, & ne m'introduisit chez elle, que sous la promesse qu'il exigea de moi d'éclairer sans affectation sa conduite & de l'en instruire. Me voilà donc établi dans la charge de veiller Madame de Sanval : je ne fus pas long-tems sans m'apercevoir combien elle seroit difficile & fatigante à remplir.

Pour l'éclaircissement du fait où j'en veux venir, il faut que vous sçachiez que son mari est d'un âge avancé ; qu'il l'a épousée par inclination ; qu'un mois après son mariage il avoit été

forcé de se rendre à l'armée du Comte de Saxe, où son emploi l'appelloit & où il l'a toujours retenu depuis; que ce fut quatre ou cinq mois après son départ que le Comte de Varfan fit connoissance avec elle; & que ç'avoit été, ainsi que je viens de vous le dire, lorsque son devoir le contraignit à la quitter qu'il me la fit connoître; par - conséquent il y avoit plus d'un an que Sanval n'avoit vu sa femme. Comme c'est un homme obscur, de ce pays-ci, qui a fait fortune on ne sçait trop comment, & qui ne se trouvoit point d'entour à Paris, il avoit été forcé de laisser sa femme sous la conduite d'une vieille tante à elle, qui peu scrupuleuse dans sa jeunesse, ne l'étoit pas devenue davantage dans ses derniers jours, & qui par - conséquent

ne la gênoit en aucune façon.

Depuis le départ du Comte je la voyois exactement tous les jours, & un mois s'écoula sans qu'il nous arrivât rien d'extraordinaire ; mais au bout de ce tems ayant été , pour je ne sçai quelle affaire , plusieurs jours sans paroître chez elle , j'en reçus un matin un billet , par lequel elle me prioit d'y passer sur le champ , qu'elle avoit la chose du monde la plus pressée & la plus importante à me communiquer. Il étoit à peine dix heures ; je n'étois pas encore levé ; je m'habillai à la hâte , & je volai chez elle , très-inquiet de ce qu'elle pouvoit avoir de si pressant à me dire.

Jugez de ma surprise , lorsqu'au lieu de la trouver au lit , où je comptois qu'elle devoit être encore , je la vis étendue

sur une chaise longue, dans un désordre qui se peut mieux imaginer que peindre. Representez-vous cette figure que vous connoissez, avec six ans de moins & mille graces de plus ; demi nue ; de longs cheveux noirs , qui étoient les plus beaux du monde, épars sur sa gorge & sur ses épaules , qu'elle avoit presque entièrement découvertes ; des larmes que répandoient en abondance ses yeux divins , auquel le plaisir seul sembloit avoir droit d'en faire verser : Qu'elle étoit touchante dans cet état ! qu'elle me le parut !

Je ne sçai trop ce que mon amitié pour le Comte de Varfan seroit devenue dans ce dangereux moment, & s'il se seroit encore trouvé pour elle quelque place dans mon cœur, si un re,

doublément de sanglots que ma présence occasionna à Madame de Sanval, & la promptitude avec laquelle elle se précipita à mes pieds, n'eût fait céder le trouble qu'elle me cauçoit, à la plus inquiète surprise. Je la relevai précipitamment, & la conjurai, d'un air attendri, de m'apprendre la cause d'une douleur si vive.

Enfin, après les plus pressantes sollicitations de ma part, & les marques du plus vif désespoir de la sienne, elle me dit qu'elle étoit grosse, & qu'elle croyoit l'être de deux mois; qu'elle me conjuroit d'avoir pitié d'elle; qu'elle étoit perdue pour jamais & sans ressources, si je l'abandonnois.

Il n'est pas douteux que, dans sa situation, l'événement étoit embarrassant, & paroïssoit même

devoir être dangereux. Elle devoit sa fortune à son mari, qui l'aimoit, comme il est naturel d'aimer une très-jolie femme qu'on a épousé par amour, & avec laquelle on n'a encore vécu qu'un mois; de plus, Sanval avoit la réputation de penser assez singulièrement, pour trouver non-seulement cette aventure désagréable; mais même pour être capable d'en punir très-sévèrement sa femme.

Comme, dans le premier mouvement, je ne fis point toutes ces réflexions, & que la première idée que m'avoit fait naître l'extrême désolation de Madame de Sanval étoit la mort du pauvre Comte de Varfan, je me trouvai fort heureux d'en être quitte pour la grossesse de sa Maîtresse, que j'essayai de tranquilliser à ce sujet,

en tâchant de lui faire prendre son parti sur une chose faite , & à laquelle je ne voyois point de remède. Cependant elle continuoit de se désespérer, & je la vis si résolue de tenter les voies les moins permises pour s'affranchir de l'éclat qu'elle redoutoit, que je lui donnai ma parole de penser sérieusement aux moyens de la tirer d'embarras. Je ne fus en effet occupé tout le jour qu'à imaginer des expédients; & , pour y penser même avec moins de distraction, je rentrai chez moi , & me couchai de meilleure heure qu'à l'ordinaire: enfin, après y avoir bien rêvé toute la nuit, il me vint tout à coup dans l'idée de partir le jour même, d'aller à l'armée du Comte de Saxe , dont j'ai l'honneur d'être particulièrement connu , de lui dire naturellement ce

dont il étoit question, & d'en obtenir que, sous quelque prétexte, il envoyât Sanval à Paris. Sa femme se disoit grosse de deux mois; elle en avoit encore sept à l'être; cela suffisoit dans un cas pressé. Et, quelque ridiculement exact que fût le mari, il n'étoit pas à présumer qu'il osât le paroître au point de cette légère erreur de calcul.

Je ne doutois pas que Monsieur de Saxe, qui sçait si bien être galant lorsqu'il n'est point question d'être brave, ne se prêtât volontiers à cet expédient. Vous ne sçauriez imaginer combien je fus satisfait de l'avoir trouvé, & combien je m'en applaudis. Comme j'avois passé une bonne partie de la nuit à le chercher, je m'endormis assez tranquillement, & si bien que je ne me réveillai le
matin

matin qu'à onze heures. Fâché d'avoir perdu des momens que je croyois d'une si grande conséquence d'employer, je commençai, à mon réveil, par gronder mes gens de ne l'avoir point avancé; ensuite je me fis habiller à la hâte: j'envoyai louer une chaise de poste, & chercher des chevaux; &, ayant fait préparer tout ce qui étoit nécessaire pour mon voyage, à peine me donnai-je le tems de prendre quelque légère nourriture. Tout se trouvant prêt, je montai en chaise pour me rendre chez Madame de Sanval, prendre ses ordres pour son amant, & lui promettre bientôt son mari, que je croyois pour l'instant celui de France le plus souhaitté. Quelque diligence que j'eusse fait, il étoit près de cinq heures lors-

que j'arrivai à sa porte ; je me faisois le plus grand plaisir de lui annoncer mon départ & le succès dont j'espérois qu'il seroit suivi ; je ne doutois point de sa reconnoissance ; j'en jugeois par le désespoir où je l'avois vue. Heureux de la tranquillité que j'allois lui procurer, avec cet air content, que donne la satisfaction d'une bonne action qu'on va faire , & cette confiance qu'inspire un service important qu'on va rendre, je me présentai pour la voir : on me dit de monter ; j'arrive à son appartement : on m'annonce, & j'entre. Je fus un peu surpris, au premier coup d'œil, moi qui la supposoit dans les larmes & la douleur, de la trouver au lit, il est vrai, mais si belle, l'air si tranquille, si riant, qu'il étoit

de la Baronne de Blémond. 51
impossible d'y appercevoir aucune trace de son affliction de la veille; cependant, comme il étoit simple d'attribuer un si prompt changement à la légèreté naturelle de son âge, je n'y fis que peu d'attention.

Le devant de son lit étant occupé par quatre ou cinq femmes qui faisoient cercle autour d'elle; je passai dans la ruelle, & , me plaçant à son chevet pour en être mieux entendu, & ne l'être de personne; j'ai trouvé, lui dis-je le plus bas qu'il me fut possible, ce que je vous ai promis. Quoi! me demanda-t-elle tout haut: l'expédient, repris-je plus bas encore, que je m'étois engagé à chercher. Je n'entends rien à ce que vous dites, reprit-t-elle en haussant la voix davantage. Je vous dis, répliquai-je toujours du

même ton , mais commençant à être étonné du sien , que j'ai trouvé un moyen sûr de parer aux inconvénients que vous redoutez ; que ce moyen est que je parte sur le champ pour l'armée du Comte de Saxe , de lui confier le secret de votre état , & de l'engager à envoyer ici votre mari. Madame de Sanval m'interrompit tout à coup par un grand éclat de rire. En vérité, s'écria-t-elle, en s'adressant aux femmes qui étoient auprès d'elle , rien n'est plus extraordinaire ; ce pauvre *Charmon* est devenu fou. Quoi ! Madame , lui dis-je , étonné au dernier point de cette exclamation , vous ne m'avez pas prié hier De rien du tout , s'écria-t-elle encore ; il faut que la tête vous ait tourné. Il est certain qu'il s'en fallut très-peu qu'elle

ne me tournât dans cet instant ; mon air de surprise , d'embarras , de colere , ajouta beaucoup à son indécente gaieté. Ses éclats de rire redoublerent ; mais quelques plaisanteries que firent les femmes qui étoient présentes à cette scène , où on me faisoit jouer un si sot & si ridicule personnage , me mirent bientôt au fait du dénouement de l'avanture , en me faisant entendre qu'il étoit vrai que Madame de Sanval s'étoit crue grosse , mais qu'elle avoit été rassurée sur cette crainte depuis que je ne l'avois vue. Je me trouvai si indigné de son procédé , qu'appréhendant de ne pouvoir contraindre mon juste ressentiment , je sortis brusquement de chez elle , & gagnai en toute diligence ma chaise de poste , dont tout le voyage se borna à

me reconduire chez moi, plus outré de fureur & de dépit qu'il ne m'est possible de vous l'exprimer. Madame de Sanval a bien fait quelques tentatives pour renouer avec moi, mais toutes ont été inutiles.

Je tentai, au retour du Comte de Varfan, s'il ne seroit pas possible de le guérir de son amour; je lui fis part de ce qui m'étoit arrivé avec sa maîtresse, & de quelques découvertes que j'avois faites sur sa conduite; tout ce que je pus dire ne servit de rien; le Comte étoit amoureux de bonne foi; &, du caractère dont il est, peut-être le seroit-il encore, si, au bout de quelques mois, Madame de Sanval, fatiguée de cet amour, & embarrassée de sa constance, ne se fût chargée du soin de le guérir. Ce trait mérite

encore de vous être raconté; il acheve de la peindre.

Son mari revint après la campagne à Paris. Quoique ce retour lui fût, comme vous pensez bien, très-peu agréable, elle le reçut, selon l'usage, avec d'autant plus de démonstrations de joie, qu'elle en ressentoit moins.

Le Comte de Varfan, qui arriva dans le même tems que Sanval, & qui avoit ébauché à l'armée un commencement de connoissance avec lui, chercha à la perfectionner à Paris; il ne tarda pas d'en trouver l'occasion. Sanval eut des affaires à la Cour pour le payement de ses entreprises; le Comte sollicita vivement pour lui, employa ses amis, & parvint à le faire payer. L'importance de ce service fit tout l'effet qu'il avoit eu droit d'en attendre.

Sanval, reconnoissant comme il devoit l'être, s'attacha au Comte, & ils devinrent inséparables.

Monsieur de Varfan eut donc l'entiere liberté de voir à toute heure sa Maîtresse; il en profita en homme passionnément amoureux. Les deux ou trois premiers mois de leur réunion furent heureux; mais les plaisirs qu'elle procuroit à Madame de Sanval étant toujours les mêmes, elle commença par s'en ennuyer & finit par s'en dégoûter tout-à-fait: elle eut soin d'abord, sans cependant y mettre trop d'affectation, de fuir les occasions de se trouver seule avec lui; mais, comme rien n'est plus difficile à éviter toujours qu'un amant qui cherche sans cesse, voyant que le Comte rendoit inutiles toutes les précautions, il fallut recourir, pour

S'en débarrasser, à d'autres expédients. Les craintes qu'inspiroit le mari, le regret de le tromper, le repentir d'en avoir été capable, le desir de ne plus l'être, furent mis en usage avec aussi peu de succès. Le Comte traita les unes de pures chimères, les autres de fots préjugés, & continua d'aller son train. Madame de Sanval, désespérée de son invincible opiniâtreté, essaya de ce que pouvoient produire les hauteurs les plus déplacées, les caprices les plus ridicules; mais son amant ne fit que s'en affliger, & ne paroissoit pas l'en aimer moins.

Un jour ent' autres qu'elle avoit plus d'humeur qu'à l'ordinaire, Monsieur de Varfais, se trouvant seul avec elle, hazarda de lui en demander la cause. Je ne pense pas, répondit-elle avec

aigreur, que je sois obligée de rendre des comptes. Je pense encore bien moins que vous en deviez, reprit Monsieur de Varfan ; mais le ton sur lequel nous vivons ensemble, exigeroit que.... Si ce ton , interrompit brusquement Madame de Sanval , ne vous convient point tel qu'il est, comme je n'y veux rien changer, je vous conseille de prendre tel parti qu'il vous conviendra pour vous en consoler. Voilà bien des fois que vous me le donnez ce dur conseil, reprit le Comte d'un air affligé. Si vous l'eussiez suivi dès la première, repliqua-t-elle, je ne vous l'aurois donné qu'une. Mais, Madame, lui dit le Comte, en la regardant avec surprise, vous voulez sans doute éprouver ma tendresse. Point du tout, reprit-elle froidement ; je suis simple-

ment lasse de vous voir abuser de ma patience. Oserois-je vous supplier, lui demanda avec douceur Monsieur de Varfan, de vouloir bien m'expliquer ce que peut signifier cette phrase; j'avoue que je ne l'entends point. Elle est cependant très-aisée à entendre, repliqua Madame de Sanval: vos soins me gênent & m'embarrassent; je vous ai dit cent fois que je ne voulois ni ne devois les recevoir davantage; que je me repens bien sincèrement de les avoir reçus; qu'en un mot, vous m'obligeriez de cesser de m'en rendre: voilà le mot de l'énigme; la comprenez vous bien à présent? On ne peut mieux, Madame, répondit le Comte, outré de dépit & de douleur; mais il me semble qu'il y avoit une façon plus claire &

plus précise de me l'expliquer : que ne me dites vous simplement que vous ne m'aimez plus ? C'est, reprit-elle dédaigneusement, que cela paroîtroit supposer que je vous aurois aimé. L'air & le ton dont Madame de Sanval accompagna cette impertinente réponse, excita dans Monsieur de Varfan un mouvement de fureur, dont il s'en fallut peu qu'elle ne ressentît les effets ; il se modéra cependant, &, renfermant en lui-même la rage dont il étoit possédé, j'ai encore une question à vous faire, Madame, lui dit-il ; vous me paroissez si vraie aujourd'hui, & les momens où vous vous avifiez de l'être sont si rares, que vous me permettrez que, dans la crainte de n'en plus trouver, je ne laisse pas échapper celui-ci. Dites-moi donc, con-

continua-t-il en s'approchant d'elle,
& en la fixant de la façon la plus
offençante, puisque vous ne
m'avez point aimé, à quoi suis-je,
s'il vous plaît, redevable de ces
précieuses faveurs dont vous avez
daigné m'accabler, qui ont sur-
passé mes espérances & souvent
même mes désirs? quoi! ces trans-
ports si tendres, ce n'étoit point
l'amour qui vous les inspiroit?
quoi! ce n'est pas lui encore
qui a fait naître, & entretenu
ce goût si vif pour les plaisirs;
que toute mon ardeur pouvoit
à peine satisfaire? J'ai connu assez
des femmes pour prendre quelques
idées de leurs caractères; je sçais
qu'en général, il en est très-peu
de vraiment tendres; mais je
ne croyois pas que, dans une
circonstance telle que celle où
vous vous trouvez avec moi, il

pût y en avoir qui osassent avouer ne l'être point du tout. Une liaison, quelle qu'elle soit, que le sentiment a formé, n'est qu'une foiblesse pardonnable que les gens les plus scrupuleusement vertueux excusent ; mais une liaison dénuée de ces sentimens, n'est qu'un libertinage deshonorant que les moins fondés en principes méprisent.

Sanval, qui entra, mit fin à cette singulière conversation : il est certain que, pour peu qu'elle eût duré, le Comte auroit pu ne pas être le maître de son ressentiment ; Madame de Sanval qui commençoit à le craindre, fut peut-être pour la première fois sincèrement bien aise de voir son mari.

Pour Monsieur de Varfan, dont la colere étoit au dernier

de la Baronne de Blémont. 69

excès, il sortit précipitamment dès qu'il le vit paroître, & vint chez moi furieux, me raconter mot pour mot ce que je viens de vous dire. J'en fus peu surpris, & je renouvelai auprès du Comte mes exhortations, pour l'engager à mépriser & à oublier sa maîtresse : il réussit sans peine à l'un ; mais il parvint difficilement à l'autre. Cependant, après plusieurs tentatives auprès d'elle, jugeant que rien ne seroit capable de la changer, il prit son parti, & la livra à tous les travers dans lesquels elle ne tarda pas à donner, & que sembloit annoncer cette première aventure. Le mari, comme c'est l'ordinaire, fut le dernier à en être instruit ; mais il y a environ un an que ses yeux s'étant ouverts sur la conduite de sa femme, il

réfolut de la faire fecrettement fortir de Paris ; & , comme il eft de cette ville , il l'y conduifit lui-même , avec menaces , fi elle faifoit parler d'elle davantage , de prendre à l'avenir de plus grandes précautions contre le déréglement de fes mœurs. Comme elle le connoît très-capable de lui tenir parole , tant qu'il eft refté avec elle , il n'a point eu de reproches au moins apparens à lui faire ; mais , ayant été forcé de retourner à Paris il y a trois mois , Madame de Sanval qui , depuis fon départ , n'a point eu d'avanture d'éclat , parce que l'occasion d'en avoir ne s'eft point présentée , profitera fans doute de celle que lui offre le Marquis.

Telle eft , ajouta Charmon , l'efpèce de femme à laquelle vous vous feriez attaché. Jugez du tort

de la Baronne de Blémon. 65

qu'elle étoit capable de vous faire dans le monde : car , ne vous y trompez pas , il est aussi important à un jeune homme , un peu jaloux de sa réputation , de faire un choix que le public ne désapprouve pas , qu'il peut être essentiel à une femme , qui n'est née que tendre ; d'en faire un qu'il soit en quelque sorte forcé d'approuver. L'estime ou le mépris que mérite la personne aimée , rejailit toujours sur celle qui aime ; & on nous fait également participer à ses vertus & à ses vices.

Lorsque Charmon eut achevé son récit , je le remerciai de sa complaisance , & nous passâmes le reste de la journée à nous entretenir & à moraliser sur les femmes. Que de projets je formai pour les éviter toujours ! que de

résolutions je pris de ne les aimer jamais ! hélas ! un seul instant a suffi pour détruire les uns, & me faire entièrement oublier les autres.

Le soir venu je me séparai de mon ami , si absolument guéri de l'impression momentanée que m'avoit fait Madame de Sanval, que je ne m'occupai d'elle qu'avec le dessein de faire connoître au Marquis la honte qu'il y auroit pour lui de s'attacher à une femme plus deshonorée encore par les vices de l'esprit, que par les foiblesses du cœur. Effectivement, après avoir été quelques jours sans reparoître, Monsieur de Clarcy étant venu me rejoindre , après lui avoir fait quelques plaisanteries sur son absence , & être convenu de bonne foi qu'il s'en étoit fallu très-peu que je n'eusse

perdu le droit de les lui faire, je hazardai quelques représentations sur les suites que pourroit avoir son commerce avec Madame de Sanval.

Ne m'en dites pas davantage, mon cher d'Oville, me dit-il en m'interrompant; je sçais comme vous tout ce qu'on publie d'elle, & je n'ignore aucun des reproches qu'on assure qu'elle mérite; je ne doute même point qu'ils ne soient fondés, quoique cependant je pourrois penser que, belle comme elle est, & galante comme on ne peut disconvenir qu'elle l'a été, il pourroit entrer bien de l'exagération dans tout ce que l'on en conte; mais, après tout, que m'importe à moi ce qu'elle a été, pourvu qu'elle devienne ce que je desire qu'elle soit.

Vous êtes assurément bien fait,

lui dis-je , pour opérer ce miracle ; mais du caractère dont elle est , le croyez-vous possible ?

J'en crois rien , répondit-il ; j'espère seulement ; & , pour être heureux dans cet instant , cela me suffit. J'avouerai même , ajouta-t-il froidement , voyant que je souriois , que , quelque ridicule que cette espérance puisse paroître , je sçaurois peu de gré à quelqu'un qui travailleroit à me la faire perdre. Ayant dit ces mots , il me quitta brusquement. Cette première tentative me fit juger de l'inutilité de celles que je pourrois faire par la suite ; il fallut donc me résoudre d'abandonner , à la conduite que tiendrait Madame de Sanval , le soin de guérir son amant : je comptois sur les sujets de plaintes qu'elle ne manqueroit pas de lui donner ;

de la Baronne de Blémond. 79

mais un événement inattendu lui en ayant ôté les occasions , a contribué à nourrir , & peut-être à augmenter dans le cœur du Marquis sa passion pour elle ; & en a fait naître une dans le mien qui durera autant que ma vie. La nouvelle galanterie de Madame de Sanval ne fut pas long-tems ignorée : son mari , qui avoit de secrets émissaires auprès d'elle , en fut bientôt instruit , & prit enfin la résolution de la punir une fois pour toutes. Il obtint à cet effet une lettre de cachet contre elle , qui lui fut signifiée un matin , à l'instant même que Monsieur de Clarcy la quittoit pour se retirer chez lui. On la contraignit de partir sur le champ ; il ne lui fut permis d'écrire ni de parler à personne , pas même à ses gens. Cet enlè-

vement fit grand bruit : le Marquis en fut au désespoir ; il fit tant de perquisitions pour découvrir la route qu'on lui avoit fait prendre , qu'il fut instruit que c'étoit celle de Paris ; & , dès qu'il s'en fut assuré , il voulut absolument l'y suivre. Je tentai de l'en détourner ; mais , n'ayant pu y réussir , je pris le parti de l'accompagner. Ayant donc l'un & l'autre sollicité un congé , & l'ayant obtenu , nous partimes ensemble quinze jours après Madame de Sanval.

Arrivés à Paris , j'espérai d'abord que de nouveaux objets & de nouveaux plaisirs pourroient faire oublier au Marquis le sujet de son voyage ; mais je fus trompé dans mon attente. Uniquement occupé de son amour , il refusa de se livrer à aucun amusement ;

de la Baronne de Blémon. 77

& il ne me donna point de relâche, que nous n'eussions commencé nos recherches ; elles furent inutiles : envain nous nous informames dans tous les couvents de Paris & dans ceux des environs ; nous n'apprîmes aucunes nouvelles.

Ce fut dans ce tems que nous reçûmes de votre part, & de celle de Monsieur de Blémon, l'invitation de nous rendre à votre mariage.

Le Marquis , qui espéroit toujours retrouver sa maîtresse, ne put se résoudre à quitter Paris ; il ne consentit même à m'en laisser partir, que sous la promesse que je lui fis de le rejoindre dans peu de tems.

Je fus exact , comme vous le sçavez , à la lui tenir. Il donna des larmes au récit que je lui

sis de la résolution qu'avoit pris Mademoiselle de Blémon , & qu'elle étoit au moment d'exécuter ; mais l'impression que lui fit cette nouvelle , fut bientôt effacée par l'idée de Madame de Sanval qu'il aimoit toujours , & qu'il cherchoit sans cesse. Nous commençons cependant à désespérer de découvrir sa retraite , lorsque , plus de six mois après mon retour de province , cette parente de Monsieur de Blémon , qui a élevé sa fille , & que nous allions voir souvent , nous proposa un jour , en badinant , de l'accompagner le lendemain à St. *** , au Couvent des *** , où la fille d'une de ses amies devoit prendre le voile , & où elle avoit promis de se trouver. Je ne sçais comment ce Couvent avoit pu nous échapper ; mais il étoit le
seul

seul dans les environs de Paris, où nous ne nous étions pas avisés de chercher.

Le Marquis prit aussitôt la parole, & étonna beaucoup cette Dame, en acceptant très-sérieusement une proposition qu'elle n'avoit faite que comme une plaisanterie. Il fut donc convenu que, le lendemain, nous partirions ensemble; & effectivement nous partimes. Quelle que fut notre diligence, la cérémonie étoit faite lorsque nous arrivâmes: on fit monter la Dame, avec qui nous étions, à un parloir où étoit, avec sa famille, la jeune personne qui venoit de prendre le voile: je l'y suivis, tandis que le Marquis s'arrêta à questionner la Tourrière du dehors.

Nous trouvâmes dans le par-

loir beaucoup de Religieuses & plusieurs Pensionnaires : je ne fis d'abord à toutes qu'une légère attention ; & je serois sorti sans doute sans en remarquer aucune , si la mere de la Novice n'eut demandé à une Religieuse, qui étoit auprès d'elle , qui étoit la jeune personne qui avoit si bien chanté un Motet à l'Eglise , & qui lui avoit paru d'une si jolie figure.

Comme la réponse à cette question fut faite bas , je ne l'entendis point ; mais la Religieuse ayant élevé la voix , & appelé *Adelaide* , il s'avança vers la grille une jeune personne de quatorze ans , dont les graces nobles & l'air spirituel me frapperent & m'intéresserent également.

Après que tout le monde l'eut accablée d'éloges , la parente de Monsieur de Blémon pria à demi

voix, à ma sollicitation, la Dame qui d'abord avoit parlé *d'Adelaïde*, de l'engager à chanter. Elle l'entendit, &, sans se faire presser davantage, elle chanta avec une expression, une grace, un goût mille fois au-dessus de l'idée que vous pouvez vous en faire.

Sa voix acheva son triomphe & ma défaite. Il me seroit impossible de vous rendre l'impression que, dès cet instant, elle fit sur mon cœur. J'aurois fait consister tout le bonheur de ma vie à la voir sans cesse, à l'entendre toujours; mais l'heure du dîner ayant fait retirer les Religieuses, & Adelaïde les ayant suivies, je fus bientôt privé du plus doux plaisir que j'aye jamais ressenti.

Tout le monde étoit sorti du parloir, qu'immobile à ma place, ravi, enchanté, les yeux attachés

sur celle où j'avois vu Adelaïde, je ne pouvois me résoudre à m'en éloigner; & je ne sçais combien j'y serois resté, si le Marquis, qui entra, ne m'eut enfin arraché à cette tendre & douce rêverie.

Il m'apprit d'un air transporté qu'il avoit enfin retrouvé sa Maîtresse; que, par le moyen d'une Tourrière, qu'à force d'argent il avoit mis dans ses intérêts, il l'avoit vue & entretenue à un parloir; qu'ils avoient déterminé ensemble qu'il ne retourneroit point à Paris; qu'il tâcheroit de se procurer un logement dans la petite maison d'un charron qui faisoit face à un corps de logis du Couvent, entièrement détaché de celui des Religieuses, & qui, pour le moment, n'étoit occupé que par trois Pensionnaires qui toutes trois étoient amies de Ma-

dame de Sanval , & dont elle n'avoit point d'indiscrétion à redouter ; que , s'il pouvoit engager le propriétaire de la maison en question à lui céder une chambre, il auroit l'entière liberté de voir sa maîtresse , & de lui parler , les fenêtres donnant directement sur celles des Pensionnaires , dont une très - petite cour , & très-étroite , faisoit la seule séparation ; de sorte que l'on pouvoit facilement s'entendre d'une croisée à l'autre , sans qu'il fût même nécessaire d'élever beaucoup la voix.

Tout mon inquiétude , sur cet arrangement , continua le Marquis , est qu'il ne vous convienne pas ; j'aurois le plus vif regret de vous laisser retourner sans moi à Paris , lorsque votre amitié seule vous a engagé à m'y

suivre. Cette même amitié, répondis-je, entraîné par un mouvement dont je ne débrouillois pas encore la cause, ne doit-elle pas me rendre indifférent tous les lieux que j'habiterai avec vous ? Je consens volontiers à fixer ici ma demeure, puisque vous y fixez la vôtre. Monsieur de Clarcy, qui n'attribua cette complaisance qu'à mes sentimens pour lui, m'embrassa avec tendresse pour m'en remercier ; & nous arrêta mes qu'après nous être dispensé (sous je ne sçais quel prétexte que nous imaginames) d'accompagner à Paris cette parente de Monsieur de Blémond qui nous en avoit amenés , nous irions travailler à nous procurer le logement que nous desirions. Nous eumes quelque peine à l'obtenir : le propriétaire nous fit

de grandes difficultés, & parut peu disposé à entrer en accommodement ; mais nous revinmes tant de fois à la charge, nous le pressâmes avec tant d'instances, & nous mîmes à sa chambre un prix si excessif, que, plus ébloui par notre or que persuadé par nos raisons, il consentit enfin à nous la céder, & nous en mit en possession dès l'instant même. Figurez-vous qu'elle dut être ma joie, lorsqu'à peine y étant entré, & ayant jeté les yeux sur les fenêtres qui étoient vis-à-vis, je reconnus distinctement la jeune personne dont la première vue m'avoit causé une si douce émotion ! & jugez combien cette joie dut augmenter lorsque j'appris qu'elle occupoit cet appartement avec une de ses amies.

Tout est bonheur pour qui

Div

commence à aimer ! celui de voir les murs qui renfermoient Adelaïde , de l'appercevoir à sa fenêtre , d'entendre sa charmante voix , de respirer le même air qu'elle , suffit à mon cœur pendant quelque tems. Nous étions à si peu de distance , que , lorsque nous eumes lié une connoissance un peu plus particuliere , nous nous entendions réciproquement de nos chambres , comme si nous eussions été dans la même ; mais le Marquis ayant obtenu de voir sa maîtresse au parloir , par le moyen d'une de nos voisines qui étoit amie intime de Madame de Sanval , & qui voulut bien servir de prétexte à ses visites , j'eus aussi le plaisir d'y voir Adelaïde , & de l'admirer de plus près. Elle étoit ordinairement , ainsi que ses deux

compagnes , avec Madame de Sanval. Que d'heures délicieuses j'ai passé pendant huit mois ! je ne desirois rien au-delà du bonheur qu'elles me procuroient , qu'un peu plus de liberté pour parler de ma passion ; mais mes regards pouvoient seuls en instruire : j'ignorois si on les avoit entendus , & je souhaitois ardemment l'occasion de m'expliquer d'une façon plus positive.

Si les graces touchantes de la figure d'Adelaïde avoient fait naître mon amour , son esprit , son caractère , l'augmentoît chaque jour , & je devins bientôt le plus passionné des hommes.

Vous sçavez que je peins assez bien en mignature ; ce fut de ma fenêtre , où m'attachoit constamment , ou le plaisir ou l'espérance de voir ce que j'aimois , que je

fis le portrait que je vous ai montré. L'amour lui-même conduisoit mon pinceau; aussi puis-je vous assurer qu'il n'est point de peintre qui eût pu rendre mieux l'objet charmant qu'il représente.

Je n'avois point instruit le Marquis du changement qui s'étoit fait dans mon cœur; mais, connoissant mon goût pour l'étude, & me la voyant abandonner, il en pénétra aisément la raison; mais, respectant le secret que je paroissais vouloir lui en faire, il ne m'en parloit point, & détournoit même avec adresse les plaisanteries embarrassantes que me faisoit sans cesse Madame de Sanval sur cette indifférence invincible qu'elle me supposoit toujours, & qui devoit céder, disoit-elle, aux charmes de ses

aimables compagnes. Ce propos continuellement répété, joint au soin qu'elle prenoit de me faire valoir quelques marques d'attention, dont m'honoroit une Mademoiselle de Fargenne (celle de nos voisines qui facilitoit nos visites du parloir) me fit soupçonner que Madame de Sanval avoit formé le dessein de me faire acquitter la reconnoissance qu'elle croyoit lui en devoir.

Quand cette prétendue insensibilité, qu'on me reprochoit, n'auroit pas cédé aux premiers regards d'Adelaïde, Madame de Sanval n'auroit pas mieux réussi dans le projet d'en faire triompher Mademoiselle de Fargenne. Quoique cette fille fût belle, & même plus régulièrement que pas une de ses compagnes, je m'étois senti, dès le

premier instant, pour elle, une de ces antipathies secrètes qui ne dépendent pas plus de nous que les sentimens contraires, & dont on ne peut guère rendre plus de raison. Si j'avois été libre encore, & en état de faire un choix, Mademoiselle de Chanfai, qui demeueroit avec Adelaïde, auroit eu la préférence, quoiqu'à parler sans prévention ce soit celle dont la figure frappe le moins: elle en prend d'ailleurs si peu de soin, que ce n'est qu'en l'examinant qu'on peut juger qu'il ne tiendrait qu'à elle d'en tirer parti avec avantage. Elle est de la plus grande taille des femmes, est parfaitement bien faite, a l'air très-noble, de fort beaux yeux, de très-belles dents, une phisionomie qui annonce beaucoup d'esprit, & qui tient fort au-delà

de la Baronne de Blémon. 85
encore de ce qu'elle semble promettre.

Son caractère, que huit mois m'ont donné le tems d'approfondir, est celui d'une honnête homme, auquel elle joint les vertus, qu'on est convenu devoir faire l'honnête femme. Personne n'est plus douce, plus liante qu'elle dans le commerce; personne n'est plus agréable, plus brillante dans la conversation: en un mot, il n'est point de femmes plus aimables, & très-peu qui le soient autant.

Je crus remarquer, quelque tems après notre connoissance, que le Marquis avoit fait sur son cœur l'impression que j'aurois désiré faire sur celui de la jeune Adelaïde; mais la passion de Monsieur de Clarcy pour Madame de Sanval, dont il étoit plus

amoureux que jamais, l'empêcha de connoître le prix de ses favorables dispositions, & d'en profiter. Il rendoit justice à Mademoiselle de Chanfai, avoit pour elle la plus parfaite estime, l'amitié même la plus tendre; & je l'ai vu souvent gémir avec moi, malgré son amour pour une autre, de l'impossibilité où il étoit d'en ressentir pour elle.

Telle étoit la situation de nos cœurs; celle de celui d'Adelaïde, à laquelle je prenois un intérêt si vif & si tendre, étoit la seule que je ne pouvois démêler.

Depuis sept mois que je la voyois tous les jours, je n'avois pas encore trouvé l'occasion de lui parler en particulier pas même à Mademoiselle de Chanfai. Mademoiselle de Fargenne ne les quittoit jamais un instant l'une &

l'autre, soit à leur fenêtre, soit au parloir, lorsqu'enfin, un jour que nous y étions le Marquis & moi, & que par je ne sçais quel hazard Adelaïde s'y trouvoit seule avec Madame de Sanval, celle-ci m'ayant, selon sa coutume, badiné sur ma philosophie & mon indifférence, je saisis un instant qu'elle étoit occupée à s'entretenir avec le Marquis, pour engager la conversation avec Adelaïde. Je serois bien malheureux, lui dis-je assez bas, pour n'être entendu que d'elle, si vous jugiez mon cœur d'après les connoissances que Madame de Sanval prétend en avoir. Et quel tort cela vous feroit-il, me demanda-t-elle? Imaginez-vous, ainsi que la plupart des hommes, que, lorsqu'on est jeune, sçavoir penser est un ridicule? Non, repris-je; mais,

si depuis sept mois je n'avois pas appris à sentir, ce seroit un crime; & je serois au désespoir que l'aimable Adelaïde m'en crût coupable. L'opinion d'Adelaïde est si peu de chose, dit-elle en rougissant, que quelle qu'elle soit, on doit peu s'en embarrasser. C'est cependant la seule, repris-je en la regardant tendrement, que je souhaitterois qui me fût favorable; & si j'étois assez heureux pour pouvoir m'en flatter, je compterois pour rien celle de tout l'univers.

Mesdemoiselles de Chanfai & de Fargenne, qui entrèrent, m'empêcherent d'en dire davantage; mais l'embarras des regards d'Adelaïde, toutes les fois qu'ils rencontroient les miens, me firent espérer qu'elle m'avoit entendu, & je n'en doutai plus, lorsque,

près d'un mois s'étant écoulé ,
je m'apperçus qu'elle évitoit, avec
plus de soins que jamais , toutes
les occasions où j'aurois pu lui
parler. J'en étois au désespoir ;
je n'osois hazarder une lettre ,
dans la crainte qu'elle ne lui par-
vint pas sûrement. D'ailleurs je
la croyois suffisamment instruite
de mes sentimens ; mais j'igno-
rois absolument quels étoient les
siens , & je brûlois de l'appren-
dre , lorsque le Marquis , accou-
tumé à des plaisirs plus solides
que ceux que pouvoient lui pro-
curer & les visites à la grille , &
nos entretiens de fenêtres , tou-
jours en présence de témoins ,
résolus de tout risquer pour fran-
chir l'incommode espace qui le
séparoit de sa maîtresse. De gros
barreaux de fer , qui étoient aux
fenêtres du Couvent , ne furent

jugés qu'un léger obstacle : il ne s'agissoit que de lever un seul de ces barreaux pour rendre le passage libre : il me parla du dessein de le tenter après l'avoir fait approuver à Madame de Sanval. Quelque dangereux qu'il me parut , par le risque qu'il pouvoit faire courir à ce que nous aimions, si nous venions à être découverts, mon amour pour Adelaïde s'étoit tellement accru , je souhaittois si ardemment être instruit de ce que j'en devois espérer ou craindre , & j'en jugeois le moment si difficile à trouver, que, croyant que ce projet pouvoit me le procurer, je fus le premier à en presser vivement l'exécution. La plus grande difficulté de l'entreprise consistoit à y faire consentir Mademoiselle de Chanfai qui occupoit le premier appar-

tement , celui dont , par conséquent , nous desirions l'entrée , & que par amitié pour Adelaïde elle partageoit avec elle.

Quel que fût l'art de Madame de Sanval pour lever toute sorte de scrupules , elle eut bien de la peine à vaincre ceux qu'on lui opposa dans cette occasion ; & peut-être n'y auroit-elle pas réussi , si Mademoiselle de Fargenne ne se fut jointe à elle pour les surmonter. Cette fille , dont le frère avoit épousé la mere de Mademoiselle de Chanfai , mariée depuis trois ans en seconde nûces , avoit , sur la fille de sa belle-sœur , une espèce d'autorité & d'empire qui lui avoient été donnés par sa belle-sœur même , qui , en mettant sa fille au Couvent , avoit particulièrement chargé Mademoiselle de Fargenne de veiller

à sa conduite. Par celle qu'elle lui fit tenir, il est naturel de penser que Madame de Fargenne auroit pû mieux placer sa confiance. Quoiqu'il en soit, ce fut elle dont se servit Madame de Sanval pour engager d'abord Mademoiselle de Chanfai à permettre nos entretiens de jour, & ensuite pour lui persuader que des visites dans une chambre ou à un parloir, étoient parfaitement la même chose, lorsque la plus exacte décence y étoit également observée ; & , pour prouver qu'elle n'y mettoit aucune différence, elle promit de partager les périls où pouvoit l'exposer sa complaisance à les souffrir.

Quelque déterminant que fût cet exemple, Mademoiselle de Chanfai ne s'en seroit pas cru suffisamment autorisée, si son

cœur, plus foible que sa raison, ne l'eut déterminée à le suivre ; mais , comme je vous l'ai déjà dit, elle aimoit le Marquis, & ce fut sans doute à ses sentimens pour lui , & peut-être à l'espérance de lui en inspirer, qu'après une résistance de plusieurs jours, elle consentit enfin à ce que l'on exigeoit d'elle. Dès que nous eumes arraché le consentement que nous desirions, nous nous disposâmes à en profiter.

Je vous ai dit que nos corps de logis n'étoient séparés que par une très-petite cour, cette cour étoit dépendante de celui que nous habitions.

Nous étant donc munis d'une échelle, il nous fut facile d'atteindre à la fenêtre de Mademoiselle de Chanfai , où nous nous transportâmes, dès que la

nuit fut venue, avec les outils nécessaires à notre opération.

Nous travaillâmes avec tant d'ardeur, qu'en moins d'une heure nous parvinmes à déceller un des barreaux, de façon, cependant, qu'il pût se remettre le jour, sans qu'il parût avoir été ôté.

Le passage ouvert, vous imaginez bien avec quelle vivacité le Marquis & moi nous en profitâmes; mais jugez combien la mienne fut ralentie, lorsqu'après avoir parcouru des yeux toute la chambre, je n'y apperçus point le seul objet que j'y venois chercher. Mademoiselle de Chanfai, à qui j'en demandai des nouvelles, acheva de me désespérer, en m'apprenant que non-seulement il n'avoit pas été possible de déterminer Adelaïde à rester, mais même de la faire consentir à oc-

cuper le bâtiment où l'on devoit nous recevoir ; que sous prétexte d'épargner à Madame de Sanval les allées & venues du soir & du matin , qui pourroient à la fin faire naître des soupçons aux Religieuses , si elles en étoient remarquées, elle avoit absolument voulu aller occuper son appartement dans l'intérieur du Couvent , & lui céder sa place dans le sien.

Vous concevez aisément toute l'amertume du chagrin que me causa cet arrangement. Tout est extrême en amour , l'espérance comme la crainte , quoiqu'à parler en général , les amans soient aujourd'hui beaucoup plus susceptibles de l'une que de l'autre ; mais j'aimois trop véritablement, pour que l'appréhension de ne pas plaire ne l'emportât pas sur l'espoir d'avoir plû.

Je me figurai donc que cette conduite d'Adelaïde étoit une preuve certaine de son indifférence ; qu'elle ne s'obstineroit point à me fuir avec autant d'opiniâtreté, si elle payoit mes sentimens du plus léger retour. La douleur que me causait cette cruelle idée, ne put être adoucie ni par la gaieté du Marquis, ni par celle de sa maîtresse, ni par tous les charmes de la conversation de Mademoiselle de Chanfai ; encore moins par les soins empressés & fatiguans dont m'accabloit Mademoiselle de Fargenne ; &, ne pouvant plus supporter l'importunité des questions qu'elle ne cessoit de me faire sur le sujet de la tristesse dont je paroissais accablé, sous prétexte d'un violent mal de tête, je pressai le Marquis d'abréger sa visite, &, après
deux

deux heures d'entretien, qui me parurent deux siècles, nous reprîmes le chemin par où nous étions entrés & nous nous retirâmes.

Rendus dans notre chambre, Monsieur de Clarcy, à qui les mouvemens qui m'agitoient n'étoient point échappés, crut qu'il étoit tems de rompre le silence.

Je pourrois me plaindre mon cher d'Oville, me dit-il avec douceur, du mystère que vous vous obstinez à me faire, depuis plus de huit mois, de ce qui se passe dans votre ame, lorsque de tout tems, avec la confiance la plus entière, je vous ai toujours fait lire tout ce qu'il y avoit de plus secret dans la mienne. Quoique mon amitié en soit blessée, ce ne sont point cependant des reproches que je prétends vous

faire , ce sont des consolations que je veux vous donner ; je connois depuis long - tems votre amour ; je ne suis pas surpris que , du caractère dont vous êtes , vous vous en fassiez une affaire très-sérieuse ; mais , ce qui m'étonne , c'est qu'avec tant des moyens d'arriver au but que je devine que vous vous proposez , vous soyez si peu avancé dans les éclaircissemens nécessaires pour y parvenir : car je gagerois , à votre air d'inquiétude , qu'Adelaïde ne vous est pas mieux connue qu'à moi ; qu'elle sçait à peine que vous l'aimez , & que sûrement vous ignorez si elle vous aime.

Je convins , avec Monsieur de Clarey , qu'il ne se trompoit pas , & que ma situation étoit telle qu'il venoit de le dire ; que , faute

d'occasions, Adelaïde n'étant que trop attentive à me les ôter toutes, il m'avoit été impossible d'avoir avec elle une explication suivie; que cependant je la présumois instruite de mes sentimens, mais que j'ignorois absolument les siens; que, pour ce qui regardoit le voile dont on couvroit son état, il ne m'étoit pas venu dans la tête de songer à le lever; qu'à dire le vrai, c'étoit ce qui m'embarrassoit le moins. Mais il vous faut le consentement des personnes de qui elle dépend, interrompit le Marquis: car il n'est pas à présumer qu'à son âge, elle puisse seule disposer d'elle; & , pour l'obtenir ce consentement, il faut sçavoir à qui le demander. Je crois au reste qu'il vous sera aisé de vous en instruire; Mademoiselle de Chanfai, a de l'a-

mitié pour vous; Adelaïde lui est chère; elles vivent ensemble dans une trop grande intimité, pour n'être pas instruite de tous ses secrets. Il faut tout mettre en usage pour obtenir d'elle un quart d'heure de conversation; quelque gênée qu'elle soit, si vous la lui demandez avec instance, elle trouvera bien le moyen de vous l'accorder; voyez-là; parlez-lui avec confiance; je suis assuré que vous serez content de ses réponses, de celles surtout qu'elle vous fera au sujet des sentimens de son amie; je crois les avoir demêlés, & je serois bien surpris, s'ils ne vous étoient pas favorables. Au reste, continua-t-il en badinant, supposez que je me trompe, j'ai à vous offrir un moyen de consolation: une fille de condition, qui passe pour belle, &

qu'on dit être riche , pas tout à fait si jeune , il est vrai , qu'Adelaïde , mais qui l'est cependant assez pour que ce ne soit point en elle un défaut de l'être moins , Mademoiselle de Fargenne , en un mot , est très-disposée à ressentir pour vous le plus tendre penchant : c'est Madame de Sanval qui m'en a fait la confidence , & qui m'avoit expressément chargé de vous engager à y répondre ; mais je l'ai si positivement assurée que je vous connoissois un éloignement si prodigieux pour tout ce qui s'appelle amour , & si peu de disposition à en prendre , que je me garderois bien de compromettre inutilement son amie , que depuis quelque tems elle ne m'en parle plus.

Si vous êtes donc résolu , ajouta-t-il , de vous en tenir à votre

premier choix , foyez attentif à en dérober la connoissance à toute autre qu'à Mademoiselle de Chanfai. Je peux me tromper dans le jugement que je porte de Mademoiselle de Fargenne ; mais je crains également son esprit & son cœur , & je pense qu'il est aussi essentiel de se méfier de l'un, qu'il l'est de redouter ce dont l'autre peut la rendre capable.

Une bonne partie de la nuit se passa à nous entretenir de la sorte ; nous convinmes que le lendemain je tâcherois de me procurer un entretien particulier avec Mademoiselle de Chanfai , sans que Mademoiselle de Fargenne pût en être instruite. Ce fut alors que j'essayai de faire sentir au Marquis combien il auroit été heureux , si , moins prévenu pour Madame de Sanval , il avoit été

de la Baronne de Blémond. 103
en état de connoître & d'apprécier tout ce que valoit l'amie d'Adelaïde.

Ah ! de grace , mon cher d'Oville , me dit-il , en m'interrompant , ne me représentez point un tort qu'inutilement je me reproche ; je rends à Mademoiselle de Chanfai toute la justice que vous pouvez lui rendre ; mais , malheureusement que l'objet le plus digne d'inspirer de l'amour n'est pas toujours celui qui l'inspire ; les graces de l'esprit , l'éclat de la vertu , les charmes du caractère , font naître l'admiration , l'estime , l'amitié ; j'ai tous ces sentimens pour Mademoiselle de Chanfai , & vous sçavez que je les ai au point qu'il m'est souvent arrivé de regretter de ne pouvoir y joindre rien de plus ; mais un penchant invincible m'entraîne.

J'adore Madame de Sanval, & je sens que, s'il est possible qu'elle continue d'être ce qu'elle a été depuis que je l'aime, je l'adorerai toujours. Vous me direz sans doute, continua-t-il, que je ne dois sa constance qu'à l'impossibilité où elle se trouve d'en manquer; cela peut être; mais, comme rien ne le prouve, puis-je, dans l'incertitude de ce qui doit arriver, ne pas préférer l'espérance qu'elle ne changera point, à la crainte de la voir changer.

J'aurois eu à ce sujet bien des choses à répondre au Marquis; mais, pour une première fois, je crus en avoir dit assez. Content des sentimens qu'il paroissoit avoir pour Mademoiselle de Chanfai, je ne désespérai point que l'habitude de la voir & quelques circonstances favorables, ne le

rendissent enfin pour elle ce que je souhaitois qu'il fût, & pour son bonheur, & pour celui de cette aimable fille qui m'intéressoit également. Après encore quelques momens d'entretien, Monsieur de Clarcy, exempt des inquiétudes dont j'étois tourmenté, s'étant endormi, je passai le reste de la nuit à méditer sur la conversation que je voulois avoir avec Mademoiselle de Chanfai, & sur les moyens que j'emploirois auprès d'elle pour l'engager à servir mon amour. Je n'en imaginai point de plus sûr que de lui faire entendre que j'avois pénétré le sien pour le Marquis, & je ne doutai point que les services que j'étois en état de lui rendre, ne la déterminassent à m'accorder les siens; mais, quelle que fût mon impatience pour me pro-

curer un entretien avec elle, il me fut impossible le lendemain d'en trouver le moment. Il s'agissoit de lui faire entendre, de ma fenêtre à la sienne, que j'avois absolument à lui parler, & que je la suppliois de se rendre à un parloir. Je ne pouvois la faire avertir par le dehors, par la raison qu'elle n'y alloit jamais sans être accompagnée de Mademoiselle de Fargenne. Cette fille, pour mon malheur, ne la quitta pas un instant dans la journée; & il fallut malgré moi, remettre l'éclaircissement que je souhaitois tant de me procurer; mais, pour ne plus mettre au hazard l'éclaircissement qu'il étoit nécessaire de lui en donner, j'écrivis un billet que je résolus de lui rendre moi-même en la quittant la nuit suivante: il contenoit à peu près ce qui suit.

B I L L E T.

« S'il est vrai que je ne me trom-
« pe point dans l'idée que je mē
« forme de votre façon de penser
« pour moi, daignez m'en don-
« ner une preuve qui me la con-
« firme à jamais ; accordez-moi
« un moment d'entretien demain
« matin sur les neuf heures ; vous
« le pouvez sans risque. Nous
« veillerons tard cette nuit, &
« votre surveillante aura besoin
« d'un long repos, pour réparer
« les inutiles fatigues qu'elle ne
« manquera pas de prendre pour
« plaisir. J'irai vous attendre au
« parloir, où nous nous voyons
« ordinairement. Soyez exacte,
« je vous conjure, à vous y trou-
« ver : je n'ai qu'un mot à vous
« demander, dont dépend le bon-

E vj

- » heur ou le malheur de ma vie.
- » Pourriez-vous me le refuser ?

Dès que la nuit fut venue , muni de ce billet, je suivis Monsieur de Clarcy qui , par la route de la veille, se rendit auprès de sa maîtresse. Je n'espérois pas pour cette fois voir Adelaïde ; & je fus cependant aussi affligé de ne la point trouver, que si je n'avois pas dû m'y attendre. Toute la nuit se passa, sans que je pus saisir un instant pour remettre mon billet. Mademoiselle de Fargenne m'observoit avec tant de soin , que , crainte d'en être apperçu, je n'osai risquer de le donner. Un orage furieux qui survint, prolongea notre visite beaucoup au delà des bornes que nous nous étions prescrites. Après avoir inutilement attendu qu'il se passât ,

appréhendant d'être surpris par le jour , qui ne devoit pas tarder à paroître , nous fumes contraints de nous retirer. En ouvrant la fenêtre , le vent qui étoit impétueux , ayant éteint notre lumière , & la nuit étant trop obscure pour qu'on pût rien distinguer , je crus le moment favorable pour rendre enfin mon billet. Pendant que le Marquis descendoit , je m'approchai du côté où j'entendois parler Mademoiselle de Chanfai ; & , quand je me jugeai auprès d'elle , après lui avoir demandé si je ne me trompois , & qu'elle m'eut assuré , à voix basse , que c'étoit bien elle même , je lui remis le billet en question , en lui recommandant de prendre garde de le perdre , & de le lire seule ; un léger serrement de main fut toute sa ré-

ponse ; je baisai tendrement la
sienne, & fus rejoindre le Marquis.

Il étoit fort tard ; j'essayai ,
mais en vain , de prendre quel-
ques heures de sommeil. N'ayant
pu y parvenir , à peine étoit-il
huit heures que je me levai &
volai à mon rendez-vous. Pei-
gnez-vous mon impatience &
mon inquiétude, lorsqu'après avoir
attendu jusqu'à midi , je ne vis
arriver personne. Désolé d'un
aussi long retardement , dont je
ne pouvois pénétrer la cause ,
je retournai en diligence pour tâ-
cher de la découvrir. Le Mar-
quis étoit sorti ; mais heureuse-
ment Mademoiselle de Chanfai
étoit à sa fenêtre : je me mis à
la nôtre, où, dès qu'elle me vit,
elle me demanda de mes nou-
velles, d'un air si simple, sans
me parler de mon billet de la

veille, ni du rendez-vous du matin, que je conjecturai que Mademoiselle de Fargenne étoit dans sa chambre. A mon embarras à lui répondre, ayant jugé que j'avois cette crainte, elle me dit qu'elle étoit seule avec Adelaïde; que sa surveillante, contre son ordinaire, n'avoit point encore paru du jour chez elle. Ce fut alors que je lui fis les plus vifs reproches de son peu de complaisance, qui lui avoit fait me refuser la légère grace que j'avois espéré en obtenir. Mademoiselle de Chanfai m'assura, d'un air étonné, qu'elle ne comprenoit rien à ce que je voulois lui dire, & qu'elle ne se souvenoit pas que je lui eusse jamais rien demandé. je lui parlai du billet, de ce qu'il contenoit, & de la façon dont je lui avois rendu. Elle me jura,

d'un air allarmé, qu'elle ne l'avoit pas reçu, & qu'il falloit absolument que j'eusse pris une autre pour elle.

Cette idée m'inquiéta à mon tour ; mais ce n'étoit pas le moment de faire des réflexions ; j'appréhendois qu'on ne vînt nous interrompre, & qu'on ne me fît perdre le fruit d'un hazard heureux, qu'il me seroit difficile de retrouver. Je conjurai donc, avec instance, Mademoiselle de Chanfai de venir au parloir sur le champ ; je pressai même Adelaïde, qui étoit présente, de l'accompagner ; mais elle s'en déffendit sur la nécessité où elle étoit de rester, pour donner un prétexte à l'absence de son amie, supposé qu'on vînt la demander, & pour être à portée de l'aller avertir, si elle se trouvoit forcée

de paroître. Cette raison étoit apparente ; elle m'étoit donnée avec grace ; il fallut m'en contenter ; & , pour ne pas perdre en inutilité un tems précieux , Mademoiselle de Chanfai m'ayant fait signe qu'elle alloit sortir , je me hâtai de l'aller joindre.

La perte de mon billet nous occupa d'abord. Comme il n'est que trop certain que ce n'est pas moi qui l'ai reçu, me dit avec chagrin Mademoiselle de Chanfai, il est prouvé que ce ne peut être que Mademoiselle de Fargenne ou Madame de Sanval : que ce soit l'une ou l'autre , les suites de cette méprise sont les mêmes , & je les dois également craindre ; mais , enfin, continuait-elle, je suis si malheureuse, que je doute que je puisse la devenir davantage. Je voulus la rassurer

fur des appréhensions dont , à parler vrai , je n'étois pas exempt moi-même. N'en parlons plus , me dit-elle ; mon parti est pris sur tout , ce qui peut arriver ; je mérite fans doute l'avenir que je prévois , & que me doit attirer l'indécente conduite que , malgré les reproches que je m'en fais , j'ai la coupable foiblesse de mener ; mais , ajouta-t-elle , les momens nous sont chers , nous n'en avons point à perdre , apprenez-moi donc ce que vous avez à me dire , & en quoi je puis vous être utile.

Sans chercher de vains détours , je lui détaillai en peu de mots mon amour pour Adelaïde ; son commencement , ses progrès , & la fin que je desirois qu'il eut. Depuis huit mois , ajoutai-je , j'ai constamment renfermé le secret

dans mon cœur, & ce n'est même que depuis deux jours que je l'ai confié au Marquis : je voulois , avant de le faire éclater, m'assurer de mes sentimens. Persuadé actuellement qu'ils dureront autant que ma vie, & les sentant s'accroître chaque jour, s'ils sont agréés de celle qui me les inspire, je ferai tout ce qu'il est possible de faire pour en prouver la sincérité. Je ne m'informe point de ce qu'est Adelaïde ; il me suffit de ce qu'elle mérite d'être ; je demande seulement à qui je dois m'adresser pour l'obtenir.

J'exposai ensuite à Mademoiselle de Chanfai l'état de ma fortune , qui, sans être considérable, peut cependant toujours suffire à une aisance honnête, & souvent même à un superflus agréable , surtout en se bornant à vivre en

province. De-là, après l'avoir tendrement conjurée de disposer son aimable compagne à permettre que, telle qu'elle fût, je la misse à ses pieds, je lui fis entendre que, si je fondois sur ses soins l'espérance de mon bonheur, elle devoit compter sur ceux que je me donneroïis pour contribuer au sien; que je ne pouvois lui cacher que mon amitié pour elle m'avoit éclairé sur ce qui se passoit dans son cœur en faveur de Monsieur de Clarcy, dont je lui rendis l'entretien que j'avois eu avec lui à son sujet, en lui faisant part des heureuses conjectures que j'en avois tirées pour l'avenir, ainsi que du projet que j'avois formé de travailler à les réaliser avec toute l'ardeur dont j'étois capable.

Comme je parlois avec cette

vivacité qu'il est naturel d'avoir pour tout ce qui intéresse essentiellement, Mademoiselle de Chanfai m'écouta sans m'interrompre, &, voyant enfin que je me taisois, & que je paroissois attendre sa réponse : Tout ce que vous venez de me dire m'étonne peu, me dit-elle, je l'avois à-peu-près prévu, lorsque vous avez demandé à me voir seule ; j'ai vu naître & s'accroître votre passion pour Adelaïde, & je crois vous connoître assez, pour être certaine que rien ne pourroit la détruire. Je crois, de plus, que vous êtes aussi digne d'elle, qu'avec justice je la juge digne de vous ; &, s'il faut tout vous avouer, je crois encore que, s'il étoit possible qu'elle vous fût jamais unie, elle se trouveroit assez heureuse pour ne pas desirer de

l'être davantage : je souhaitterois ; & pour elle & pour vous, que vos desseins, & peut-être ses vœux, pussent avoir un jour l'effet que vous desirez ; mais, sans vous instruire positivement des raisons qui s'y opposent, & qu'il ne m'est pas permis de vous révéler, je peux, & je dois vous apprendre, pour prix de la confiance que vous me témoignez, qu'Adelaïde dépend de quelques personnes dont elle reconnoît & révere l'autorité ; que leur consentement vous est indispensablement nécessaire, & que, quel que soit l'honneur que vous voulez lui faire, il y a apparence qu'on se trouveroit des raisons pour le refuser.

Pour ce qui me regarde, continua-t-elle, en soupirant, soit que vous vous trompiez ou non,

sur la façon dont je pense pour Monsieur de Clarcy, je vous dois la plus tendre reconnoissance de vos projets à cet égard ; & en vous jurant que je la conserverai chèrement toute ma vie, je ne puis vous laisser ignorer que, quoiqu'il en soit, ils ne peuvent jamais me conduire au but que vous vous proposez : quand il seroit même possible que vous ne trouvassiez plus d'obstacles dans le cœur du Marquis, il en resteroit dans celui des personnes qui ont droit de disposer de mon sort , qu'avec raison je juge insurmontables : Mais, pour en revenir à vous , ajouta-t-elle , voyant , à mon air troublé, combien j'étois inquiet de ce qu'elle venoit de me dire au sujet d'Adelaïde, s'il est vrai, comme je n'en doute pas, que vous aimiez assez pour

que rien ne vous rebute, avec de la persévérance & du tems, peut-être parviendrez-vous à réussir.

J'allois la presser de m'éclaircir davantage, lorsqu'Adelaïde entra précipitamment dans le parloir où nous étions. Tout est perdu, dit-elle à Mademoiselle de Chanfai, d'un air effrayé; la Communauté, presque entière, est dans votre chambre; on vient d'en visiter les fenêtres; le fatal barreau a achevé de tout découvrir: on ignore comment, & par qui les Religieuses ont pu être instruites; mais l'aventure est publique dans la maison, & Mademoiselle de Fargenne vient de me dire en secret qu'elle a découvert qu'on en a déjà instruit vos familles; elle vous demande, & je me suis chargée de vous chercher. Hâtez-vous; je tremble qu'elle

qu'elle ne vienne ici nous surprendre. La méprise du billet d'hier, & le secret de vos visites découvertes aujourd'hui, me donnent des soupçons dont j'ai bien de la peine à me défendre.

Quelle que fût la part que l'amour & l'amitié me fit prendre à ce malheur, le plaisir de voir Adelaïde l'emporta sur la crainte & l'inquiétude; &, comme elle se dispoſoit à ſuivre ſon amie, qui, deſeſpérée de cette nouvelle, ſortit bruſquement pour en aller apprendre les détails, je la ſuppliai, d'une façon ſi preſſante, de m'accorder un quart d'heure d'entretien, qui peut être ſeroit le ſeul que je pourrois lui demander, qu'elle conſentit à m'entendre. Mais que pouvez-vous donc avoir à me dire, me demanda-t-elle, en ſe rapprochant de la grille?

ma conduite avec vous est la seule réponse que je peux vous faire; elle devroit, ce me semble, vous suffire. Quelque décisive qu'elle me paroisse, lui répondis-je, souffrez qu'avant de me soumettre à l'arrêt qu'elle m'annonce, je me l'entende confirmer une fois par vous-même: dites-moi donc, ajoutai-je, avec vivacité, s'il est bien vrai que, quelque soit mon amour, quelle que puisse être ma constance, je doive pour jamais perdre la douce espérance de vous y voir répondre.... Et à quoi vous serviroit-elle cette espérance, me dit-elle, en m'interrompant? A me rendre dès cet instant, repris - je avec transport, en me jettant à genoux, le plus heureux de tous les hommes.

Adelaïde ne me répliqua rien;

mais elle me regardoit avec un attendrissement qui pénétoit jusqu'au fond de mon âme; elle étoit assise auprès de la grille; ses mains étoient appuyées dessus; j'osai m'en saisir, elle fit peu d'efforts pour les retirer; je les baisai mille fois; j'étois ravi, enchanté; je pouvois assurer que j'aimois, & jurer que j'aimerois toujours: c'étoit la première fois de ma vie que j'en goûtois la douceur avec liberté; mais, comme une faveur accordée par l'amour, ne fait qu'augmenter, dans un amant, le desir d'en obtenir d'autres, au plaisir d'être écouté, je brûlois de joindre celui de m'entendre répondre, & je demandois cette grace avec une ardeur qui peut-être me l'alloit faire obtenir, lorsque les portes du dedans & du dehors du parloir s'ouvrirent tout-à-coup,

A peine eus-je le tems d'apercevoir Mademoiselle de Fargenne d'un côté, qu'Adelaïde, ayant regardé du mien, fit un grand cri & perdit connoissance. J'étois resté à genoux ; je tenois toujours ses mains que je pressois dans les miennes, sans m'embarrasser de l'étonnement que devoit causer aux personnes qui étoient présentes l'attitude dans laquelle elle me surprenoit.

Uniquement occupé d'Adelaïde, je conjurois Mademoiselle de Fargenne, qui, sans avancer ni reculer, étoit restée immobile à l'entrée du parloir, de venir promptement la secourir, lorsque m'étant senti poussé assez rudement, & ayant levé les yeux, je vis deux hommes dont l'un me parut à peu près de mon âge ; mais d'une figure si commune

que je la remarquai à peine ; l'autre, d'environ trente-six ans, dont la taille haute & majestueuse, & la physionomie noble & touchante, me frappèrent autant, je l'avoue, que l'air tendrement inquiet dont il regardoit Adelaïde. Je m'occupois à le considérer avec attention, lorsque le plus jeune me demanda brusquement qui j'étois. Piqué du ton dont cette question m'étoit faite ; je lui répondis froidement, en me relevant, que, ne le connoissant point, j'ignorois s'il avoit le droit de m'interroger, & si j'étois obligé de lui répondre.

J'ai celui, au moins, reprit-il avec hauteur, de vous prier de vous retirer. Un regard furieux, que je crus remarquer qu'il lançoit sur Adelaïde, me fit frémir, & me fit craindre que la destinée

de ce que j'aimois, ne dépendit en partie de cet homme. Cette raison me força de me contraindre ; mais, m'ayant encore dit de sortir, d'un air & d'un ton qui tenoit plus de l'ordre que de la priere : Si je ne vous croyois pas des droits sur cette belle personne, lui dis-je, emporté par le premier mouvement, & en lui montrant Adelaïde, & si je la respectois moins, l'air dont vous commandez m'engageroit mal à obéir. Alors, sans lui donner le tems de me répondre, & pour ne le pas irriter davantage, je me retirai avec précipitation, le cœur pénétré de l'état où je laissois Adelaïde, & très-inquiet des suites qu'auroit pour elle & pour moi cette aventure.

En sortant du parloir, je rencontrai Monsieur de Clarcy qui,

aussi affligé que je pouvois l'être ,
me cherchoit pour m'apprendre
que Madame de Fargenne étoit
arrivée il n'y avoit qu'un mo-
ment ; qu'elle avoit emmené sa
fille , après l'avoir traitée pu-
bliquement avec une indignité
qu'avoient même blâmé les Re-
ligieuses qui en avoient été té-
moins : Mais , ce qui m'étonne
danstout cela , continua-t-il , c'est
que Madame de Sanval , qui ,
dans le vrai , est l'héroïne prin-
cipale de l'histoire , n'y est ce-
pendant point nommée , non plus
que Mademoiselle de Fargenne.
Mademoiselle de Chanfai , ac-
cusée & convaincue , s'est laissé
condamner , sans compromettre
ni l'une ni l'autre ; elle les a seu-
lement prises à témoin de l'in-
nocence d'Adelaïde , qu'elle a
pleinement justifiée des visites

nocturnes, en prouvant que les deux nuits qu'elle les avoit reçues, elle avoit été coucher chez Madame de Sanval, qui ne put disconvenir de cette vérité. Pendant que nous étions à raisonner, le Marquis & moi, sur ce malheureux événement, à blâmer notre imprudence, qui y avoit donné lieu, & à plaindre Mademoiselle de Chanfai, qui, quoique moins coupable que ses deux compagnes, en supportoit seule cependant le blâme & la peine, on vint nous avertir que Madame de Sanval & Mademoiselle de Fargenne demandoient à nous voir, & nous attendoient au parloir.

Représentez-vous ma douleur, lorsqu'elles nous eurent appris qu'Adelaïde venoit d'être emmenée dans l'instant par ces deux

hommes qui m'avoient surpris avec elle. Je fis, d'un air alarmé, plusieurs questions sur ce qu'ils étoient, & à quel titre ils avoient autorité sur elle. Mademoiselle de Fargenne prit la parole, & me répondit; que c'étoit un mystère que toute la curiosité des Religieuses n'avoit pû pénétrer, non plus que celui de la naissance de cette jeune personne; que l'Abbé R***. grand-Vicaire de l'Archevêché, & Supérieur du Couvent, accompagné d'une Dame qui n'avoit pas reparu depuis, l'y avoient amenée; & que, sur une lettre de ce même Supérieur, on venoit de la remettre aux deux hommes qui l'étoient venue chercher.

Ce peu de lumieres me fit naître l'espoir d'en acquérir de plus grandes; &, comme le propre

des passions est de nous faire communément envisager les choses qui y ont rapport, non telles qu'elles sont, mais telles qu'on desire qu'elles soient, je ne doutai point du succès des moyens que je résolus d'employer.

Je les communiquai au Marquis en sortant du parloir, en lui apprenant que j'étois déterminé à partir sur le champ pour Paris, à voir l'Abbé R***, à l'instruire de mes vues sur Adelaïde, & à l'engager, puisqu'il la connoissoit, à obtenir d'elle la permission de les faire approuver de ceux dont elle dépendoit.

J'ai été si peu docile à vos conseils au sujet de mon amour, me dit le Marquis, après avoir rêvé un moment, qu'il m'ira mal sans doute de vous en donner sur le vôtre; mais mon amitié pour

vous m'y oblige, & je la trahirois, si je ne vous représentois pas l'extrême différence qui se trouve entre une galanterie ordinaire, qui n'a d'autre but que l'amusement, ou une liaison sérieuse qui doit conduire au dernier engagement. Le plaisir peut seul décider du choix de l'une; la raison doit entrer pour quelque chose dans le choix de l'autre: enfin des charmes suffisent à une maitresse..... Et en y joignant des vertus, interrompis-je, cela ne suffit-il pas pour une femme? Non, reprit Monsieur de Clarcy, il faut encore des convenances: je ne parle point de celles de la fortune, l'amour a le droit d'en faire gace; mais il en est d'autres dont il ne doit pas dispenser; & avant que de hasarder des démarches décisives, je crois qu'il est

essentiel que vous sçachiez si au moins... S'il est, ainsi que je m'en flatte, interrompis . je encore , dans le caractère d'Adelaïde & dans le mien, une heureuse conformité, & s'il se trouve, comme je l'espère, une tendre sympathie dans nos cœurs, voilà tout ce que je demande, & tout ce qu'il m'est intéressant de sçavoir. Une passion véritable, également sentie de part & d'autre, & une estime parfaite, également méritée, sont, je pense, les seules choses indispensablement nécessaires à deux amants qui veulent devenir époux.

L'expérience est contre cette façon de penser, répliqua le Marquis, & il est prouvé que les unions que l'amour seul a fait former, sans nul égard aux proportions, ont rarement réussi.

La raison en est simple, repris-je ; c'est qu'assez ordinairement on n'est que l'amant de sa maîtresse , & que , pour l'aimer toujours , il faut lui être quelque chose de plus. S'il est vrai que le tems affoiblit & détruit enfin l'amour , il n'est pas moins vrai qu'il fortifie & augmente l'amitié ; ce sentiment qui survit à l'autre , empêche d'en regretter la perte , & fait même souvent qu'on ne s'en apperçoit pas ; en un mot , il faut être l'ami de ce qu'on aime pour pouvoir se répondre qu'on aimera toute sa vie. Quoique mes idées à ce sujet , reprit le Marquis , ne soient pas absolument conformes aux vôtres , comme je n'ai , au reste , en vue que votre bonheur , il doit peu m'importer de quelle façon vous en jouissiez ; j'ai crû devoir vous faire faire

quelques réflexions; vous les jugez inutiles, n'en parlons plus.

Alors, sans s'étendre davantage, Mr. de Clarcy me proposa de m'accompagner à Paris; mais je le refusai, sachant ce qu'il lui en coûteroit pour se séparer de Madame de Sanval, qui venoit de le rassurer, devant moi, sur les risques qu'il pourroit lui faire courir en restant à St. *** pourvu qu'il se contentât de la voir au parloir, où Mademoiselle de Fargenne consentoit de continuer de faciliter leur entrevue. L'ayant donc prié de ne point interrompre ses plaisirs, & de me laisser partir seul, il y consentit, à condition qu'il viendrait une ou deux fois la semaine passer vingt-quatre heures avec moi, ce que j'acceptai volontiers.

Il étoit trop tard, lorsque j'ar-

riyai à Paris , pour faire aucunes des démarches que j'avois préméditées, il me fallut les remettre au lendemain.

Dès les huit heures du matin je me rendis chez l'Abbé R ***. J'eus lieu d'être satisfait de la façon dont j'en fus reçu ; quoique je parlasse long - tems , & redis souvent les mêmes choses , il m'écouta avec patience & bonté ; ensuite, lorsque j'eus fini , il prit la parole avec douceur , m'avoua qu'il avoit bien quelques connoissances de la jeune personne dont je lui parlois ; mais il me fit convenir en même-tems , qu'à supposer qu'il lui eût été confié quelque secret qui la regardât , il étoit dans l'impossibilité de me le révéler ; que tout ce qu'il pouvoit se permettre dans cette occasion , étoit de me don-

ner sa parole qu'il feroit part de mes desseins aux personnes que le sort d'Adelaïde intéressoit, de travailler même à les leur faire approuver ; qu'il ne pouvoit me rien promettre ; mais que, si tout ce que je lui avançois, étoit, ainsi qu'il le croyoit, dans l'exacte vérité, il pensoit qu'il ne lui seroit pas impossible de réussir à ma satisfaction.

Un malheureux menacé de naufrage, & qui enfin surgit au port ; un criminel à qui, au moment du supplice, on annonce sa grace, n'est, je crois, ni plus transporté, ni plus heureux que je le fus dans cet instant ; peu s'en fallut que je ne me jettasse aux pieds de l'Abbé R *** pour lui marquer ma reconnoissance, les expressions me manquant pour l'en assurer, mais l'excès de mon

trouble & de ma joie suffit pour l'en convaincre. Après que je lui eus donné par écrit mon nom & ma demeure, & que je lui eus fait promettre que dès le lendemain il viendrait me rendre une réponse décisive, je le quittai & revint chez moi me livrer à toutes les douceurs de l'espérance.

Je vous passe les idées agréables qui m'occupèrent, les craintes dont elles furent troublées, & mon impatience à attendre la fin du terme qui m'avoit été prescrit ; tout cela s'imagine aisément : enfin le jour parut, mais il s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle ; la journée se passa à les désirer, & lorsque j'eus perdu l'espoir d'en recevoir, il étoit trop tard pour en aller apprendre ; il fallut donc, malgré moi, re-

mettre au lendemain. Je me levai de bonne heure , & je me disposois à sortir pour me rendre chez l'Abbé R *** lorsque je le vis paroître : il me fut aisé de m'appercevoir , à son air , qu'il n'avoit rien d'heureux à me dire ; ma conjecture ne se trouva que trop vraie. Avec tous les ménagemens qu'on se figure nécessaires d'employer , lorsqu'on est chargé d'annoncer une mauvaise nouvelle , & qui loin d'adoucir les chagrins qu'elle donne , y ajoute souvent , par l'importunité des conseils dont on se croit alors obligé de vous accabler, l'Abbé R *** m'apprit que j'étois sans autre ressource que celle que la raison pourroit me fournir, pour surmonter une passion inutile qui ne pouvoit me conduire au but que je m'étois pro-

posé ; que les personnes qui disposoient du sort d'Adelaïde , avoient depuis long - tems pour elle des vœux qu'il avoit ignoré , dont on venoit de l'instruire , & qui étoient au moment de s'exécuter : ensuite, voyant l'effet que produisoit sur moi ce cruel discours , il épuisa vainement tous les lieux communs de sa pieuse éloquence , pour parvenir à me faire entendre raison ; mais, après un tems considérable, qui se passa en pathétiques exhortations de sa part , & en réflexions affligeantes de la mienne , jugeant à mon air absorbé que je ne l'écoutois seulement pas , il prit le parti de se retirer , & me rendit , en me livrant à moi-même , à la vraie, & peut-être à l'unique consolation des malheureux , qui est l'entière liberté de pouvoir sans gêne

s'affliger sans mesure. Que vous dirai-je, enfin, il manquoit une circonstance à mon infortune ; ce n'étoit pas assez que je fusse le plus amoureux des hommes, il falloit encore que j'en devinssse le plus jaloux.

J'avois osé croire que je n'étois point indifférent à Adelaïde : Ses regards timides & tendres toutes les fois qu'ils rencontroient les miens ; son attention pendant plus de huit mois à ne pas quitter sa fenêtre, quand le plaisir de l'y voir m'arrêtoit à la mienne, m'en avoit fait naître la flatteuse idée : elle ne m'avoit point dit, il est vrai, qu'elle m'aimoit ; mais qui, à ma place, n'auroit pas cru qu'elle alloit me le dire, lorsque l'on me surprit à ses genoux ; ce fut à propos de ce fatal moment que je me souvins du moins jeune

des deux hommes que j'y avois vûs ; je me rappelai non-seulement l'attendrissement qu'il avoit marqué pour l'état où étoit Adelaïde , mais même combien m'avoit frappé sa figure , qui , quoiqu'elle n'annonçât plus le brillant de la première jeunesse , en laissoit cependant bien peu de graces à regretter ; je crus alors avoir découvert la cause de l'évanouissement subit d'Adelaïde , & celle du refus des propositions que l'Abbé R *** avoit faites de ma part , & je ne doutai point que cet homme ne fût l'heureux mortel destiné à posséder l'objet de mes vœux.

Une seule chose me surprenoit : Cet homme m'avoit vû aux pieds de sa maîtresse ferrer avec tendresse & baiser des mains , qu'il étoit bien prouvé que la grille

qui nous séparoit m'auroit empêché de prendre , si on n'eût consenti en quelque sorte de me les donner ; malgré cela je ne lui avois vû aucune émotion de jalousie , & je me serois même persuadé que je n'en avois point. été remarqué, si, pendant le tems que je parlois à l'homme qui étoit avec lui , je ne m'étois apperçu qu'il m'avoit fixé plusieurs fois , avec une attention qui tenoit plus de la curiosité que de la colère.

Mais , comme dans le malheur il semble que l'on préfère toujours les idées qui peuvent y ajouter , à celles qui pourroient être de quelque consolation , l'intérêt que cet inconnu avoit marqué prendre à Adelaïde , suffit pour m'assurer qu'elle en étoit aimée ; & sa tranquillité à mon

Égard, m'assura qu'il croyoit l'être; mais quelle que fût la certitude que j'imaginasse en avoir, je pensai qu'il ne pouvoit que m'être utile de chercher à m'y confirmer davantage, & je résolus, pour cet effet, d'aller sur le champ chez Mr. de Fargenne. Mademoiselle de Chanfai m'avoit bien des fois parlé de lui avec éloge; je sçavois que son pere, qui avoit aimé tendrement ce jeune homme, le lui avoit destiné pour époux, sans nul égard à son peu de fortune; que ce mariage étoit au moment de se conclure, lorsque la mort avoit subitement enlevé Mr. de Chanfai; j'avois démêlé dans les discours de sa fille, qu'elle avoit eu quelque regret que le projet n'eût pas réussi: je formai donc le dessein de m'adresser à Mr. de Fargenne pour me faciliter les

moyens de parvenir à sa belle-fille, que je comptois engager, à force de sollicitations & de prières, à ne me plus faire un mystère inutile de ce qui regardoit son amie. Cette résolution prise, je l'exécutai à l'instant même, &, sans perdre de tems, je me rendis chez Mr. de Fargenne, dont j'avois eu la précaution de prendre l'adresse au Couvent.

Il remplit parfaitement l'idée que Mademoiselle de Chanfai m'avoit donné de lui : C'est un jeune homme de vingt-six ans au plus, de la figure la plus aimable, & du caractère le plus doux; j'en fus reçu comme je l'avois espéré : mais quel fut mon étonnement, lorsque, lui ayant parlé de sa belle-fille, & lui en ayant demandé des nouvelles, j'augurai par sa réponse, qu'il ignoroit

ignoroit absolument ce qui lui étoit arrivé, & qu'il la croyoit toujours au couvent auprès de sa sœur. Il ne fut pas moins surpris à son tour, lorsque je l'eus assuré qu'elle n'y étoit plus; que Madame de Fargenne étoit venue l'en retirer elle-même, il y avoit trois jours.

O Dieux! s'écria-t il, en levant tristement les yeux au Ciel, qu'est-elle donc devenue? & quand cessera-t-on de la persécuter? Oserois-je, Monsieur, me dit-il ensuite, vous demander par quel hazard Mademoiselle de Chanfai a l'honneur d'être connue de vous, & si c'est par son ordre que j'ai celui de vous voir. L'air de trouble dont il me faisoit cette question, me fit pénétrer aisément le motif secret qui la lui faisoit faire; je sçavois d'ailleurs,

de Mademoiselle de Chanfal qu'elle en avoit été ardemment aimée; &, à l'attention inquiète dont il m'examinait, je jugeai qu'elle en étoit aimée encore. Comme il étoit à présumer qu'il pourroit apprendre de sa sœur les particularités de notre connoissance, je crus nécessaire de l'en instruire, & de me faire auprès de lui un mérite de ma confiance. Je lui avouai donc naturellement toute l'intrigue, l'amour du Marquis pour Madame de Sanval, le mien pour Adelaïde, ainsi que les suites qu'avoient eu l'un & l'autre; que c'étoit l'incertitude du sort de cette jeune personne, qui avoit disparu du Couvent le même jour que sa belle-fille, & le desir d'être instruit de ce qu'elle étoit devenue, qui m'avoit fait

naître l'idée de m'adresser à lui , pour le conjurer de me procurer les éclaircissemens qui m'étoient nécessaires, & que Mademoiselle de Chanfai, tendre amie d'Adelaide , pouvoit seule me donner, sçachant très-positivement qu'elle n'ignoroit aucun de ses secrets.

Ce seroit trahir la confiance dont vous m'honorez, que de vous répondre du succès de mes soins , me dit Monsieur de Fargenne, lorsque j'eus pleinement satisfait à quelques questions qu'il me fit encore touchant mon amour , moins, je crois, dans la vue de s'en instruire, que dans celle de s'assurer que sa belle-fille n'en étoit point l'objet. Je puis bien vous promettre, continua-t-il, de ne rien négliger pour parvenir à vous satisfaire ; mais j'ignore si je serai assez heu-

reux pour y réussir. La conduite de Mademoiselle de Chanfai ne peut être excusée; & le mystère que me fait Madame de Fargenne de la sienne avec elle, m'est une preuve qu'elle l'en veut punir rigoureusement. Il est très-difficile de la faire revenir d'une résolution prise; & j'apprends bien de ne faire auprès d'elle que de vains efforts; mais, n'importe, ajouta-t-il obligeamment, je les tenterai avec tout le zèle que peut faire naître le tendre intérêt que vous m'inspirez. Enfin il me força de lui dire où je logeois, & me promit que, dès le lendemain, il me rendrait compte des découvertes qu'il auroit faites dans la journée. Après les plus vifs remerciemens de ma part, & de nouvelles protestations de services de la sienne, nous nous séparâmes.

mes, très-contens l'un de l'autre.

Il fut exact le lendemain à s'acquitter de la parole qu'il m'avoit donnée; mais ce ne fut que pour s'affliger avec moi de l'inutilité des tentatives qu'il avoit faites auprès de sa femme, pour découvrir ce qu'étoit devenue sa fille. Madame de Fargenne étoit entrée en fureur dès qu'elle lui avoit entendu prononcer son nom, & l'avoit assuré, avec emportement, qu'on lui arracheroit plutôt la vie, que le secret de son sort, dont, à l'avenir, elle prétendoit être seule Maîtresse; que, par conséquent, il feroit bien de ne la pas tourmenter davantage à ce sujet. Il m'avoua qu'il connoissoit trop le caractère altier de sa femme, pour conserver la plus légère espérance de la fléchir. Elle a, je n'en puis discon-

venir, ajouta-t-il en soupirant, de justes sujets de se plaindre de sa fille; mais, en la livrant aux remords qui doivent déchirer son cœur, ne devoit-elle pas la croire suffisamment punie? Quel que soit le tort de Mademoiselle de Chanfai, & quelque cher qu'il me coûte, je ne puis me défendre de la pitié que m'inspire tout ce que lui fait souffrir une mere trop inexorable.

Je faisois peu d'attention à ses plaintes & à ses regrets. Uniquement occupé de l'impossibilité que je trouvois à m'éclaircir de ce qui regardoit Adelaïde, je m'abandonnai au plus noir chagrin: Monsieur de Fargenne s'en apperçut, & m'assura de toute la part qu'il y prenoit. Les malheureux sont plus tendres que les autres hommes; l'infortune ajoute

à la sensibilité. Cet homme, qui, comme je vous l'ai dit, est aimable, me donna tant de preuves touchantes de la bonté de son cœur, qu'il attira & mon amitié & la confiance qui en est une suite. Bientôt je n'eus plus de secrets pour lui, & nous formâmes une liaison d'intimité, que la conformité de nos caractères, & la situation de nos ames, rendit également chère & nécessaire à l'un & à l'autre. Nous ne nous quittions presque plus. Il fallut même me résoudre de consentir qu'il me présentât à sa femme. Quelle que fût la répugnance que m'avoit inspiré pour elle sa conduite avec sa fille, où l'on démêloit aisément que l'aversion avoit plus de part que la justice, je fus forcé de céder aux instances qui me furent faites de la

voir ; je fus donc chez elle , & j'avoue qu'elle m'étonna. Quoiqu'elle eût près de quarante ans , il est peu de femmes de vingt , quelque belle qu'on se la figure , qui eût pu l'effacer ; mais , soit prévention , soit réalité , quelque brillante qu'elle me parut , je ne sçai quoi de dur & de sombre dans sa physionomie , me frappa davantage encore que l'extrême régularité de ses traits.

Peu de jours après que je lui eus été présenté , Monsieur de Clarcy , qui depuis un mois venoit , ainsi qu'il me l'avoit promis , passer exactement deux fois vingt - quatre heures avec moi toutes les semaines , fut forcé d'y venir tout-à fait.

Mademoiselle de Fargenne étant sortie du Couvent , il n'étoit plus possible à Madame de San-

val de le voir. Les recommandations de son mari sur les visites avoient été expresses, & il ne lui restoit plus d'amie qui voulût avoir la complaisance de lui servir de prétexte. Il fallut donc se contenter d'assurer un commerce de lettres par le moyen de la Tourrière du dehors, qui, moyennant une forte récompense, promit d'être exacte & fidèle. Il faut convenir que je fus surpris de l'extrême chagrin que le Marquis fit paroître de ce nouveau contre-tems. Il y avoit près de deux ans qu'il étoit amant heureux, & je lui voyois conserver toute la vivacité & les transports d'un amant qui aspire à l'être. La facilité avec laquelle il avoit pris son parti sur Mademoiselle de Blémon, ne m'avoit point préparé à tant de conf-

tance pour Madame de Sanval.

Plusieurs mois s'écoulerent sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. J'étois retourné plusieurs fois chez l'Abbé R *** , espérant que je pourrois enfin découvrir, au moins par lui ; où demeueroit Adelaïde ; mais je n'en avois pu rien obtenir , pas même la certitude entière de mon malheur. Il se bornoit toujours à me dire que ma passion ne pouvant faire mon bonheur , elle ne feroit jamais que mon tourment , & que, loin de m'en occuper comme je faisois, je devois au contraire mettre tout en usage pour m'en distraire. Fatigué de l'entendre me répéter sans cesse la même chose , je pris à la fin mon parti, & je ne le vis plus. D'un autre côté , Madame de Fargenne , inébranlable dans la résolution

de se taire sur le sort de sa fille ,
gardoit à ce sujet le plus profond
silence. Son mari , après avoir
employé tout ce qu'il avoit pu
imaginer de plus capable pour
l'engager à le rompre , avoit été
contraint de ne lui en plus par-
ler , & de renfermer en lui-même
les mortelles douleurs que lui
causient le malheur d'une per-
sonne qui , malgré lui , lui étoit
toujours infiniment chere.

Quelque occupé que je fusse
des sentimens dont j'étois tour-
menté , la tristesse où je voyois
que se livroit Monsieur de Far-
genne me touchoit véritable-
ment. Comme il m'entretenoit
souvent de Mademoiselle de
Chansai , & qu'il prenoit peu de
soins pour me cacher la part es-
sentielle qu'elle avoit à ses peines ,
je crus que je pouvois sans in-

discretion lui demander de plus amples détails. Ce n'est assurément pas manque de confiance si je vous le refuse, mon cher Comte, me répondit-il, un jour que je le pressois plus qu'à l'ordinaire : si cet affreux secret pouvoit sortir de mon cœur, ce seroit pour se répandre dans le vôtre ; mais telle est ma destinée , que , condamné au plus cruel supplice, je n'ai pas même la consolation ordinaire des infortunés, qui est celle de se plaindre ; & plutôt au Ciel que cet odieux mystère n'eût été connu que de moi ; il seroit resté enseveli à jamais, & je serois le seul qu'il rendroit malheureux. Mais, sans vous apprendre ce que des raisons d'honneur m'obligent à vous cacher, pour vous faire juger de tout l'excès de mon malheur, ne vous suffit-il pas

hélas ! de voir, dans l'amant de Mademoiselle de Chanfai, le mari de sa mere.

Quoiqu'il fût naturel que cet aveu ajoutât à ma curiosité, je ne me permis plus de question après une assurance aussi positive de l'impossibilité où il étoit d'y répondre. Plus je connoissois Monsieur de Fargenne, plus je le trouvois digne de l'attachement que j'avois pour lui. Il étoit aimé du Marquis avec une égale tendresse. Sa femme qui, dans les commencemens, avoit paru peu satisfaite de notre liaison, l'avoit à la fin approuvée, & nous marquoit même beaucoup d'amitié. Son mari nous avoit, de son consentement, si vivement sollicité d'accepter un logement chez lui, que nous avions, en quelque sorte, été contraints de céder à ses ins-

tances. Mademoiselle de Fargennes, qui y demeuroid aussi depuis sa sortie du Couvent, se conduisit avec moi de façon à me faire perdre l'idée des vues que nous lui avions supposées, & à détruire le soupçon que l'aventure de mon billet perdu nous avoit fait former, qu'elle seule pouvoit bien être la cause du malheureux éclat qu'avoit fait notre intrigue. Elle étoit la première à me parler d'Adelaide, à m'en vanter sans cesse les charmes, les qualités, & à approuver tout l'amour que je ne lui cachois point que j'avois pour elle. Comme elle paroïssoit avoir une sorte d'empire sur l'esprit de sa belle sœur, je me flattai, dans les commencemens, qu'elle pourroit acquérir quelque lumière sur la destinée de Mademoiselle de Chanfai, à laquelle

elle paroissoit tendrement s'intéresser. Elle me promit bien de ne rien négliger pour s'en éclaircir ; mais elle ne réussit pas mieux que son frere ; & il me fallut enfin perdre toute espérance de pouvoir être instruit de ce que je ne cessois point de souhaiter d'apprendre.

Tourmenté donc plus que jamais par ma passion , mais persuadé de son inutilité , je pris la résolution de travailler sérieusement à la détruire , ne doutant pas qu'à supposer qu'il me fût possible de retrouver un jour Adelaïde , ce ne seroit que pour la voir dans les bras d'un autre ; & , voulant m'affranchir des peines que cette cruelle idée me faisoit souffrir , j'essayai , pour m'en distraire , de me rendre à mes anciennes occupations : J'eus quelques peines à surmonter l'en-

nui qu'elles me causerent dans les commencemens; mais, enfin, j'étois parvenu à le vaincre: &, avec mon goût pour l'application à l'étude, que je sentoís renaître de jour en jour, je devenois peu à peu plus tranquille, lorsqu'un malheureux instant me fit perdre tout-à-coup le fruit de six mois de travail.

Monsieur de Fargenne, à qui sa femme avoit inspiré depuis quelque tems, je ne sçais pourquoi, le plus extrême desir de m'unir à sa famille par un mariage avec sa sœur, s'appercevoit avec plaisir que le tems commençoit à produire son effet ordinaire: il ne m'avoit pas encore fait directement part de son dessein, parce que l'ayant pénétré, & mon projet n'étant pas d'y répondre, j'évitois avec soin

tout ce qui pouvoit donner lieu à de plus grandes ouvertures ; mais , nous étant allés promener seuls , un matin , dans les dehors de Paris , du côté de Ville-juif , comme cela nous arrivoit assez ordinairement , il résolut de s'expliquer , & de sçavoir au juste mes dispositions. Après quelques discours ordinaires , il fit tomber la conversation sur l'état présent de mon ame. C'est une vraie satisfaction , me dit-il ; que je remarque chaque jour , mon cher Comte , les progrès que la raison fait dans votre cœur.... Attendez à m'en féliciter , interrompis-je , en soupirant , que son triomphe soit certain : je travaille à le lui assurer ; mais il s'en faut bien qu'il le soit encore. Mais , est-ce de bonne foi que vous le desirez , me demanda-t-il ? Les efforts que

vous me voyez faire pour y parvenir, fussent, je crois, lui dis-je, pour vous en répondre.

Rien n'est plus douteux que le succès de ces efforts, reprit-il ; ne m'en fais-je pas de continuel depuis trois ans ? A quoi, hélas ! m'ont-ils servi ? Le passage de l'indifférence à l'amour est bien peu de chose ; mais que le retour de l'un à l'autre est difficile ! & je le crois presque impossible à votre âge. Dès que la sensibilité du cœur est développée ; il lui faut nécessairement un objet. Tenez, mon cher Comte, ajouta-t-il en m'embrassant, souffrez qu'une fois je m'explique : vous devez me connoître actuellement, & vous êtes sans doute persuadé que je forme bien moins de vœux pour mon bonheur, que pour le vôtre. Combien ne me trouverois-

je pas heureux si je l'étois assez pour pouvoir contribuer à vous le rendre ! Ma sœur vous est connue ; elle passe pour belle : pourquoi refuseriez-vous qu'elle réserve à jamais les tendres nœuds de l'amitié qui nous unit ? Quoique née sans fortune , mon mariage lui en a assuré une honnête ; & Madame de Fargenne, qui souhaite, avec presque autant d'ardeur que moi cet arrangement, prétend, s'il peut vous convenir, doubler la dot qu'elle lui a fixé en m'épousant. Réfléchissez à cette proposition ; je ne demande pas que vous l'acceptiez dans l'instant : il vous faut, je le sens bien, du tems pour vous y résoudre ; mais soyez certain, si vous cherchez réellement à rompre les chaînes qui vous retiennent encore à votre premier engagement,

que ce ne pourra être qu'en en formant un second, que vous pourrez sûrement y parvenir.

J'étois assez embarrassé que répondre à cette proposition; je ne voulois point flatter Monsieur de Fargenne d'une espérance que, libre de toute passion, je sentoie bien qu'il me seroit impossible de réaliser jamais; & je rêvois au moyen de me tirer d'embarras d'une façon qui, sans m'engager, n'offensât cependant point l'amitié qu'il me marquoit, lorsqu'un carosse de remise, à quatre chevaux, mené par un seul cocher, qui nous suivoit dans l'avenue où nous nous promenions, ayant voulu nous devancer, accrocha la voiture où nous étions, qui n'étoit qu'un cabriolet, & l'auroit renversé, si un arbre, contre lequel il la jetta, ne l'eût

retenue. C'étoit moi qui menoit. La secousse, qui fut violente, me fit sauter de la voiture, & me blesser, en tombant, à une jambe qui se trouva engagée sous le cheval qui s'abbattit en même tems. Les personnes qui étoient dans le carosse, effrayées de cet accident, firent arrêter; un homme en descendit, qui vint avec empressement aider à Monsieur de Fargenne à me relever; mais, Dieu ! quel fut mon étonnement, lorsqu'ayant regardé cet homme, je le reconnus pour être le moins jeune des deux qui m'avoit surpris au pieds d'Adelaïde, la dernière fois que je l'avois vue. Ses traits m'étoient trop bien resté gravés dans l'esprit, pour pouvoir hésiter à le reconnoître. Au trouble que me causa cette soudaine apparition, se joignit bientôt

L'émotion la plus violente , lorsqu'ayant , avec inquiétude , jeté les yeux dans le carosse , je vis Adelaïde elle-même. Je ne sçais ce qui se passa alors dans son ame ; mais quelle que fût l'agitation de la mienne , je remarquai qu'après m'avoir fixé un moment , elle changea de visage , & se retira avec précipitation de dessus la portiere où elle étoit appuyée ;

Mon frere en étoit là de sa narration , lorsqu'elle fut interrompue par quelques visites du voisinage qui survinrent. Il ne put de quelques jours la reprendre ; mais , nous étant enfin trouvés libres , & l'ayant prié de la continuer , il poursuivit ainsi.

Fin de la premiere Partie. du Tom. II.



22.13

LE DANGER

DES LIAISONS,

OU

MEMOIRES DE LA BARONNE *DE BLEMON.*

Par Madame la M... de S. A.

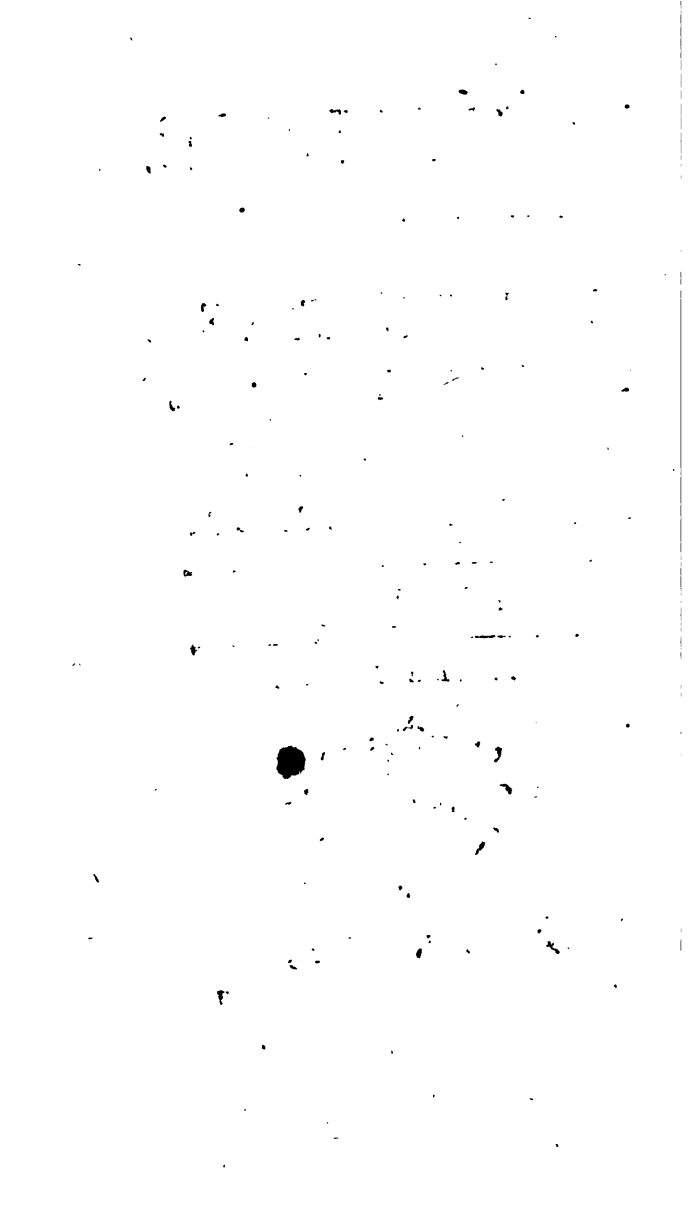
TOME SECOND.

SECONDE PARTIE.



A GENEVE;

M. DCC. LXIII.





LE DANGER

DES LIAISONS,

ou

MEMOIRES

DE LA

BARONNE DE BLÉMON.

SECONDE PARTIE.



E n'entreprendrai point de vous peindre les différens sentimens qui m'agiterent lorsque j'eus reconnu Adelaïde ; ils sont au-dessus de toute expression. Peu s'en fallut que la révolution qu'ils me cau-

Tom. II. Part. II. A

ferent, ne me fit perdre connoissance.

Monsieur de Fargenne, aidé de l'inconnu, qui, comme nous, n'étoit suivi d'aucun domestique, s'empressa de me remettre dans notre voiture, après en avoir réparé le désordre. Les yeux fixés sur celle où étoit Adelaïde, saisi, pouvant à peine respirer, & n'ayant pas la force de prononcer un seul mot, je recevois leurs soins sans m'en appercevoir : lorsqu'il n'y en eut plus à me rendre, l'inconnu, après quelques assurances de la part qu'il prenoit à mon accident, & du regret qu'il avoit d'en être l'innocente cause, nous quitta & remonta dans son carrosse.

Pendant qu'il avoit été auprès de nous, Adelaïde s'étoit insensiblement rapprochée de la portiere, dont elle s'étoit d'abord

de la Baronne de Blémon. 3

retirée , & paroïssoit ne plus éviter mes regard. La douce langueur des siens , son air pâle , inquiet , attendri , quelques larmes que je lui vis répandre , acheverent de me rendre à toute l'ardeur dont j'avois brûlé pour elle. Enyvré du plaisir de la revoir , toutes les facultés de mon ame s'étoient pour ainsi dire rassemblées dans mes yeux ; mais , hélas ! le carosse partit , & l'enchantement cessa. Ah ! courons les suivre , m'écriai-je avec transport. Monsieur de Fargenne , étonné de cette acclamation , me demanda , d'un air surpris , ce que je voulois dire. J'étois si hors de moi , & je lui répondis avec si peu d'ordre , que tout ce qu'il put comprendre , fut que je desirois joindre le carosse , qui s'éloignoit avec vitesse : mais , mal-

A ij

gré les efforts qu'il eut la complaisance de faire, nous l'eumes bientôt perdu de vue. Alors, quoiqu'il n'entendit rien encore à l'intérêt que je pouvois y prendre, voyant que je m'obstinois toujours à le vouloir suivre du côté de Ville-juif, où il avoit continué sa route, il me fit sentir avec douceur l'inutilité de notre poursuite, puisqu'il n'étoit pas vraisemblable que nous pussions, avec un cheval, joindre une voiture qui en avoit quatre; qu'il étoit bien plus simple de retourner, sans perdre de tems, à Paris, & que, si j'avois des raisons essentielles d'apprendre ce que devenoient les personnes que nous venions de quitter, on dépêcheroit un de nos gens sur la route qu'elles avoient prises, avec ordre de ne point revenir qu'il

de la Baronne de Blémond. 7

n'en apportât des nouvelles positives. Il fallut bien me contenter de cet expédient, & me résoudre à me laisser reconduire à Paris. Pendant le trajet, lorsque je fus un peu revenu de mon saisissement, & qu'il me fut possible de m'expliquer, j'en avouai la cause à Monsieur de Fargenne, en lui apprenant que cet homme qu'il venoit de voir, étoit précisément celui que je croyois être l'amant d'Adelaïde, & que je me persuadois alors être devenu son époux ; que la jeune personne qui étoit seule avec lui, & que le péril que j'avois couru l'avoit sans doute empêché de remarquer, étoit Adelaïde elle-même ; que, les ayant rencontrés dans un carrosse de remise, il étoit à présumer qu'ils alloient à une campagne peu éloignée de Paris ;

A iij

que j'étois résolu de hasarder tout pour la voir & lui parler encore une fois. Je m'expliquai sur ce dessein d'un air si ferme & si décidé , que , quoiqu'il me fût aisé de juger que Monsieur de Fargenne ne l'approuvoit pas , il n'essaya ni de le combattre , ni de m'en détourner. Dès que nous fumes arrivés à Paris , mon premier soin fut de faire partir mon valet de chambre , que je connoissois pour un garçon intelligent , sur la route qu'avoit prise Adelaïde , en lui recommandant de faire toute la diligence qu'il lui seroit possible , & de ne point revenir sans être parfaitement instruit de ce que je desirois sçavoir ; ensuite je me prêtai , avec complaisance , à tout ce que Messieurs de Fargenne & de Clarcy exigèrent de moi. On me mit au

de la Baronne de Blémon. 7.

lit la blessure de ma jambe se trouva peu considérable, & le Chirurgien assura que j'en serois quitte pour une saignée, qu'il me fit sur le champ, & pour quelques jours de repos.

Il vous est aisé de vous figurer avec quelle impatience j'attendois le retour du valet de chambre que j'avois envoyé sur les traces d'Adelaïde; il revint enfin, & m'apprit qu'en arrivant à Ville-juif, il avoit rencontré le carosse de remise qui en sortoit à vuide pour retourner à Paris; que, sur les instructions que je lui avois données, il l'avoit facilement reconnu pour être celui qu'il cherchoit; qu'ayant lié conversation avec le cocher, il l'avoit engagé à satisfaire aux questions qu'il lui avoit faites sur les personnes qu'il venoit de conduire;

mais qu'il n'avoit pu lui en dire le nom , ni si elles demeuroient d'habitude à Paris , parce que le Monsieur étoit venu seul le matin le chercher chez son maître ; que de-là il étoit allé à Chaillot prendre la jeune personne qu'il venoit de descendre , ainsi que lui , dans une maison au-dessus de Villejuif , où il les avoit laissés ensemble.

Combien des réflexions naissent naturellement de l'air de précaution & de mystère répandu dans cette conduite ! de quelle utilité pouvoit-il être , si Adelaïde étoit engagée par des nœuds légitimes , ainsi que je l'avois pensé ? Cet homme que j'avois vu avec elle , n'étoit donc que son amant. Quoiqu'il semble qu'il dût m'être égal à quel titre elle lui appartint , puisque , quel qu'il

fût, elle étoit également perdue pour moi, j'aurois préféré mille fois de la voir sa femme plutôt que sa maîtresse : on auroit pû la contraindre à l'un ; mais son cœur seul l'avoit pu résoudre à l'autre ; & , forcé enfin de renoncer à mon amour, j'aurois désiré au moins lui continuer mon estime ; c'étoit toujours un sentiment que j'aurois pu conserver pour elle.

Malgré l'inutilité dont je prévoyois que me pourroient être de plus grandes lumières, je résolus de tout entreprendre pour les acquérir, & , sans avoir égard aux représentations de Messieurs de Fargenne & de Clarcy, je voulus partir sur le champ, & rien ne put me retenir : j'exigeai même qu'ils ne m'accompagnassent pas, & qu'ils attendroient de mes nouvelles. Suivi

donc de mon seul valet de chambre, en qui j'avois toute confiance, je me rendis à Ville-juif. Mon premier soin, en y arrivant, fut de m'informer à l'hôte, chez lequel je pris un logement, s'il n'avoit pas connoissance d'un homme & d'une jeune personne, que je lui dépeignis à peu près, & qui étoient arrivés le matin dans un remise à quatre chevaux. Le hazard, pour cette fois, me servit mieux que je n'avois osé l'espérer. Cet homme me répondit qu'ils étoient dans une maison au-dessus du Village; qu'une femme étoit venue chez lui commander leur dîner, & ordonner leur souper pour le soir. Satisfait de cette découverte, je chargai Clermont (c'est le nom de mon valet de chambre) d'aller reconnoître la maison, de faire

de la Baronne de Blémont. 11

enforte de ſçavoir combien ils avoient des domeſtiques, & ſ'il n'y auroit pas moyen de lier connoiſſance avec quelques - uns d'eux. Tout réuſſit au gré de mes deſirs : Clermont ayant appris dans le Village que le Jardinier de la maiſon en queſtion vendoit des fruits, fut chez lui ſous prétexte d'en acheter ; en ayant choiſi, il les paya beaucoup au-delà de leur valeur, & lui promit, ſ'il vouloit lui garder tous ceux dont il voudroit ſe défaire, de les lui tous prendre au même prix. Le marché étoit trop avantageux pour être refusé : Clermont, pour cette fois, ſe contenta de le conclure, & de dire qu'il reviendrait le lendemain pour en acheter d'autres.

Nous étions au commence-
de l'automne ; les jours com-

A v j

mencoient à devenir courts. Dès que Clermont m'eut rendu compte de ce qu'il venoit de faire, mon impatience ne me permit pas de différer jusqu'au lendemain mes informations; & dès l'entrée de la nuit, accompagné de mon valet de chambre, je me rendis chez le Jardinier.

Il est peu de gens de cette espèce qui sçachent résister à l'appas du gain. Je demandai des fruits, & les payai le triple de ceux qu'avoit acheté Clermont; & jugeant à l'air de joye & de contentement de tout l'effet que produisoit cette libéralité, je crus pouvoir sans crainte risquer quelques questions sur les personnes qui étoient dans la maison. Le Jardinier me répondit qu'il ne les connoissoit pas; qu'il ignoroit même leurs noms; qu'elles étoient

arrivées le matin avec une lettre de son propriétaire, qui étoit un Conseiller du Parlement, qui lui ordonnoit de les loger; qu'elles n'avoient aucun domestique avec elles; que sa mere & sa sœur devoient leur en servir; qu'il ignoroit combien elles resteroient de jours; que la jeune personne étoit malade; qu'elle s'étoit mise au lit en y arrivant; que tout ce qu'il avoit pu comprendre à leurs discours, c'étoit qu'ils avoient un voyage à faire; qu'au reste, s'il découvroit quelque chose de plus, il ne manqueroit pas de m'en instruire, puisque je paroissais y avoir quelque intérêt. Cette promesse lui valut une récompense proportionnée au plaisir qu'elle me faisoit, qui m'attira de nouvelles protestations d'être fidele à la remplir.

Il fut effectivement exact à me rendre le compte le plus détaillé de la façon de vivre de ses hôtes. Je scus de sa sœur, qui les approchoit de plus près, qu'ils étoient tous deux également tristes ; que souvent même elle leur voyoit répandre des larmes ; que la jeune personne étoit toujours malade ; ce qui pourroit bien les arrêter encore quelques jours, son conducteur n'osant pas, dans l'état où elle se trouvoit, l'exposer à la fatigue d'un voyage qu'ils devoient faire. Je la questionnai alors sur ce qu'ils avoient l'air de s'être l'un à l'autre. Elle me répondit qu'il étoit difficile de porter à cet égard un jugement certain ; qu'ils paroissoient s'aimer très-tendrement ; que cependant ils vivoient ensemble dans une très-grande retenue ;

qu'au reste, elle les voyoit très-peu le jour; qu'elle ne pouvoit par-conséquent répondre que de la nuit qu'elle couchoit dans la chambre de la jeune personne. Ces détails, que je me faisois répéter sans cesse, redoubloient l'impatience que j'avois de voir Adelaïde, & de m'expliquer avec elle; mais, comment y parvenir? Cet homme qui l'accompagnait, ne la quittoit pas un instant. Cependant les jours s'écouloient, il y en avoit déjà trois de passés depuis son séjour à Villejuif: elle pouvoit en partir à chaque moment, & m'enlever peut-être sans retour l'espérance de la retrouver jamais. Cette crainte l'emporta sur toute autre, & m'encouragea à tout risquer. J'obtins du Jardinier, à force d'argent, qu'il s'uniroit à moi pour enga-

ger sa sœur, qui couchoit dans la chambre d'Adelaïde, à m'y introduire secrètement la nuit. Quelques dangers qu'il y eut à accepter cette proposition, je l'accompagnai d'offres si considérables, qu'après une légère résistance, on consentit à ce que je demandois. On exigea seulement que, pour éviter l'effrayante surprise que je pourrois causer à Adelaïde, & prévenir le périlleux éclat qu'il étoit naturel qu'elle lui fît faire, & qui pouvoit être facilement entendu de son compagnon de voyage, qui couchoit dans une chambre auprès de la sienne, j'écrirois un billet pour la préparer à me voir, qui ne lui feroit remis qu'au moment de me faire paroître. Ces choses convenues nous en arrêta mes l'exécution pour la nuit suivante.

de la Baronne de Blémond. 17

Une circonstance parut la devoir faciliter : J'étois chez moi à attendre & à craindre cette heure redoutable si ardemment souhaitée, lorsque le Jardinier, sur la fin du jour, vint, d'un air satisfait, m'apprendre que nous courrions moins de risques que nous ne l'avions imaginé; que le Monsieur qui étoit avec la jeune personne, venoit de partir pour Paris; que cet événement étoit d'autant plus heureux, que sa sœur lui avoit entendu faire l'arrangement de leur départ qu'ils avoient fixé au lendemain; qu'il faillait profiter de son absence pour entretenir sa jeune compagne, & que sa sœur m'attendoit pour m'introduire.

Quoique j'eusse un desir extrême de revoir Adelaïde, & de fixer l'incertitude où j'étois de

son sort & du mien , je ne me vis point sans frémir au moment qui devoit en décider sans retour. Je ne sçais si le Jardinier s'aperçut de mon irrésolution , & s'il appréhenda qu'elle ne lui fît perdre la récompense que je lui avois promis ; mais il me pressa si vivement de le suivre , que , sçachant à peine que résoudre , je pris machinalement , avec lui , le chemin de sa maison , où sa sœur , sans me donner le tems de faire de plus longues réflexions , m'entraîna , plutôt qu'elle ne me conduisit , jusqu'à l'appartement d'Adelaïde. La porte en étoit entrouverte ; j'en approchai doucement. Dieux ! quels tendres mouvemens m'agitèrent ! quel saisissement ! quel trouble ! quelle émotion j'éprouvai , lorsqu'ayant parcouru des yeux cet apparte-

ment, j'y eus enfin découvert Adelaïde !

Elle étoit à demi couchée sur une espèce de petit lit de repos, & paroïssoit rêver profondément. Elle avoit auprès d'elle une table, sur laquelle étoit une petite cassette ouverte, qui sembloit contenir des lettres. Elle en prit une qu'elle lut avec attendrissement : bientôt même ses larmes coulerent en abondance. Qu'elle étoit touchante dans cet état ! que ses pleurs l'embéllissoient !

Lorsque sa lecture fut finie, elle détacha un bracelet de son bras, fut quelque tems à le considérer, & le porta ensuite à sa bouche avec une ardeur & une expression que je crus ne pouvoir attribuer qu'à l'amour. Cette idée me rendit toute ma jalousie. Ah ! c'en est assez, m'écriai-je !

après ce que je viens de voir ; qu'ai-je besoin d'en sçavoir davantage ? Adelaïde , étonnée de cette exclamation , se leva précipitamment , & , un flambeau à la main , accourut à la porte de sa chambre , où le regret de m'en éloigner , me retenoit plus encore peut-être que les efforts que faisoit ma conductrice pour m'en empêcher.

Imaginez l'étonnement d'Adelaïde , lorsque , m'ayant fixé , elle m'eut reconnu. Je la vis pâler : le flambeau qu'elle tenoit , lui échappa des mains ; elle-même seroit tombée , si je ne l'eus retenue. Quels momens ! comment vous rendre le sentiment dont je fus pénétré ? J'oubliai tout , jusqu'à l'amour que je lui supposois pour un autre : le mien pour elle , fut tout ce qui m'occupa.

Pendant que cette femme, qui étoit avec nous, fut chercher de la lumière, je portai doucement Adelaïde dans sa chambre; je la remis sur le lit de repos, & me jettai à genoux devant elle. Elle fut quelques instans sans connoissance, & ouvrit enfin les yeux: ils s'attachèrent languissamment sur les miens. Après quelques momens du plus éloquent silence: quoi! c'est vous, me dit-elle, avec cette grace, & le son de voix qui donne du prix à ses moindres actions, & à ses plus simples discours: que venez-vous chercher ici? Ce que j'y ai trouvé, répondis-je, & ce que je n'ai cessé de souhaiter depuis que je vous ai perdue; la mort enfin que vous venez de me donner.

L'air & le ton dont je prononçai ces mots augmentèrent l'at-

tendressement d'Adelaïde : ses larmes recommencerent à couler ; j'y mêlai bientôt les miennes. Nous fumes long-tems sans avoir la force de nous parler ; mais nos soupirs, nos pleurs, nos regards, nous exprimoient mille fois mieux ce qui se passoit dans nos cœurs, que tout ce que nous aurions pu nous dire.

Cependant les heures s'écouloient, & chaque instant pouvoit être le terme de mes plaisirs. Cette réflexion suffit bientôt pour les troubler. J'ai peu à jouir de ce bonheur si doux qui me transporte, & dont je me laisse enivrer, dis-je enfin à Adelaïde : ah ! de grâce, pendant qu'il dure encore, apprenez-moi par quel enchantement vous me faites éprouver en même tems, & tous les tourmens que peut faire souf-

de la Baronne de Blémon. 23

frir l'amour , & toutes les douceurs qu'il est capable de faire goûter.

Ecoutez , me répondit - elle ; je ne connois pas l'art de seindre , & ma conduite vous le prouve ; je n'ai pu , en vous voyant , me défendre d'un sentiment de joie auquel peut-être j'ai eu tort de me livrer ; mais que je n'aurai pas , je l'avoue , la force de me reprocher. Si vous êtes réellement ce que vous voulez me paroître , un mot suffira pour achever de m'en convaincre : le soupçon est bien loin d'un cœur aussi droit & aussi sincère que le mien. Incapable de tromper , il ne pense pas pouvoir l'être. Je n'ignore pas combien il y auroit de dangers à juger généralement les hommes sur cette regle ; mais je me persuade que ce n'est point avec vous

qu'elle peut m'en faire courir.
Dites-moi donc , ajouta - t - elle ,
en rougissant , s'il est vrai qu'inti-
mement lié avec la famille de
Mademoiselle de Fargenne, vous
êtes au moment de prendre avec
elle des engagements encore plus
particuliers ?

Quoique surpris de cette ques-
tion , sans m'embarrasser de ce
qui pouvoit donner occasion de
me la faire , je me hâtai simple-
ment d'y répondre ; je convins
de la proposition qui m'avoit été
faite , & des raisons indépendan-
tes de mon amour qui me l'avoit
fait refuser ; ensuite je rendis à
Adelaïde un compte abrégé ,
mais exact , de tout ce que m'avoit
fait tenter le desir de la décou-
vrir. Encouragé par l'intérêt avec
lequel elle paroissoit m'écouter ,
j'allois la presser à mon tour sur

ce dont il m'importoit tant d'être éclairci, lorsque la sœur du Jardinier vint en diligence m'avertir qu'il falloit nous séparer; qu'on fraploit à la porte, & qu'on attendoit, pour ouvrir, que je fusse en sûreté chez son frere. Adelaïde, inquiète & alarmée, me conjura de ne la pas exposer à être surprise avec moi. C'est sans doute la personne qui est partie ce soir, qui est de retour, me dit-elle; fuyez de grace: que pourroit-elle penser d'un semblable tête à tête.

Ses craintes & son trouble ajoutèrent au chagrin & à l'humeur que me donnoit la nécessité de m'éloigner d'elle avant que d'être instruit de sa destinée & de la mienne. Entraîné par un mouvement que je ne fus pas le maître de réprimer, je ne vous

quitte point, lui dis-je, d'un ton animé, que vous ne m'avez appris quel est ce fortuné mortel qui seul a le droit de vous voir à toute heure, de ne vous quitter jamais, & à qui vous sacrifiez tout l'univers. Est-ce l'heureux original de ce portrait chéri, qui vous fait verser tant de pleurs, & que vous accablez de si tendres caresses? Il me seroit facile, me répondit-elle, en me regardant d'un air triste, mais un peu fier, de détruire d'un mot le soupçon injurieux que ma foiblesse pour vous vous autorise sans doute à me faire paroître : après les sentimens que j'ai osé vous laisser entrevoir, j'avois cru, pour vous en assurer, n'avoir rien de plus à vous dire ; mais, quand je n'aurois pas des raisons pour me taire, ce ne seroit pas pour re-

pousser un outrage, que je croirois devoir parler.

Alors, sans me donner le tems de répliquer, elle passa dans une autre chambre, & je fus contraint de me rendre aux sollicitations de ma conductrice qui me pressoit vivement de me retirer.

Je n'avois été occupé, auprès d'Adelaïde, que de mon amour. Le plaisir de la revoir, qu'elle avoit semblé partager, avoit suspendu tout autre sentiment; mais, quelque sensible qu'elle m'eut paru être, l'extraordinaire de sa conduite, sur laquelle je ne pouvois m'empêcher de réfléchir; ce soin continuel de se cacher; cet homme surtout qui ne se nommoit point; ces lettres; tout cela, quand je fus rendu à moi-même, me tourmenta si cruellement, qu'au risque de tout ce

qui pourroit en arriver, je résolu de la revoir cette même nuit, de mourir à ses pieds, ou d'en obtenir une explication entière, décisive, qui put ou achever de me désespérer, ou assurer ma tranquillité pour jamais.

J'avois observé qu'il y avoit dans sa chambre, de chaque côté de son lit, un petit cabinet à porte vitrée : je m'informai s'ils avoient d'autre issue que celle de l'appartement ; & ayant appris qu'il y en avoit une où l'on entroit par le coridor, c'en fut assez pour me faire naître le plus vif desir de retourner sur mes pas, & de m'y aller enfermer sur le champ, surtout lorsque l'on m'eut dit que c'étoit dans cette chambre que se tenoit ordinairement Adelaïde avec cet homme qui me causoit de si grandes inquiétudes. Co

moyen pouvoit être suffisant pour confirmer ou détruire mes soupçons , & découvrir ce qu'il lui pouvoit être. Ce parti pris , j'eus quelques peines à y faire consentir la sœur du Jardinier : il me fallut employer bien du tems pour calmer les frayeurs que lui donnoit l'appréhension que je ne fusse découvert ; mais son frere , que l'argent ne manquoit jamais de persuader , s'étant joint à moi , nous parvinmes à la résoudre.

Dans toutes les choses de la vie , qui se trouvent susceptibles d'espérance & de crainte , c'est assez ordinairement l'espérance qui l'emporte. De cette regle générale , le jaloux seul est excepté : ce qu'il appréhende , est toujours ce qu'il se persuade. C'étoit l'heure du souper d'Adelaïde. Lorsque je fus introduit dans son cabinet ,

elle n'étoit point dans son appartement : j'eus donc tout le tems de m'arranger de façon que , fans être apperçu , je pouvois aisément voir tout ce qui se passeroit. Un jaloux a encore cela de particulier que , plus il redoute la conviction , plus il la cherche.

J'avois l'impatience la plus extrême qu'Adelaïde fût de retour pour commencer mes observations : elle ne se fit pas beaucoup attendre. A peine la sœur du Jardinier , qui m'avoit conduit , se fut-elle retirée , qu'Adelaïde entra , appuyée sur son inconnu ; elle avoit l'air inquiet & triste : elle fut s'asseoir sur le petit lit de repos qui étoit dans sa chambre , & cet homme qui l'accompagnait , s'y plaça auprès d'elle. Ils gardèrent pendant quelque tems le silence , & me parurent ensévelis

l'un & l'autre dans la plus profonde rêverie. Adelaïde, les yeux baissés & pleins de larmes, sembloit regarder la place où elle m'avoit vu à ses pieds.

Quelque violente que fût ma jalouse curiosité; mes regards ne se furent pas attachés sur Adelaïde, que ces charmes invincibles, attachés à sa présence, fit encore sur mon cœur son impression ordinaire. Il me sembloit, quand je la voyois, qu'il me suffisoit de l'aimer pour être heureux. Qui auroit pu prévoir, hélas! qu'à cette émotion si douce qui remplissoit toute mon ame, alloit succéder dans peu d'instans les plus cruels accès de la fureur!

Un homme, quelque vertueux qu'il pense être, s'il est possédé par une grande passion, ne doit plus, lorsqu'il s'y est une fois aban-

donné, compter, dans les occasions dangereuses qu'elle fait naître, sur le secours de sa vertu : l'empire de l'une, affoibli par la tyrannie de l'autre, ne conserve que le pouvoir de faire gémir de ses excès, mais ne préserve pas d'y tomber : en un mot, le propre de la vertu est de vaincre la passion même, mais n'est point d'en arrêter les effets ; je ne l'ai que trop éprouvé.

Tant que j'eus les yeux attachés sur Adelaïde, je ne vis & ne fus occupé que d'elle ; mais, quelques mots qu'elle prononça, me les ayant fait porter sur le mortel heureux à qui ils étoient adressés, je ne vis bientôt plus que lui.

Quel spectacle, grand Dieu ! pour un amant jaloux, que celui dont je fus alors frappé ! & quel

Autre à ma place l'auroit pu soutenir ? les regards attendris de cet homme , fixés sur Adelaïde ; ses discours , que je ne pouvois , il est vrai , que confusément entendre ; mais les caresses vives & multipliées , qui les accompagnoient , & auxquelles ma jalouse prévention ne manquoit pas de donner toute l'expression du plus ardent amour , me rendirent en un instant à toute la violence des mouvemens qui m'avoient d'abord agités. Peu s'en fallut que , dans les premiers transports de rage qu'ils me causerent , je ne fus , aux yeux & jusques dans les bras de l'ingrate , immoler son heureux amant. Une foible lueur de raison qui me restoit encore , m'ayant fait concevoir toute l'horreur d'une semblable vengeance , & craindre en même

tems de n'être que trop capable de m'y livrer, je résolus de m'arracher de ce funeste lieu; mais, pour comble de malheur, ce fut envain que je tentai d'en ouvrir la porte qui donnoit dans le corridor; elle étoit fermée en dehors, de façon que tous mes efforts furent inutiles. Le trouble où j'étois m'ayant fait négliger les précautions que j'avois d'en prendre pour ne pas faire de bruit, je fus facilement entendu de la chambre; &, la porte du cabinet ayant été ouverte dans ce moment, je jugeai que j'étois découvert, ou que j'allois l'être. Croyant alors n'avoir plus de ménagement à garder, je tirai mon épée dans le seul dessein d'en faciliter ma fuite; & ne voyant point d'autre parti à prendre, je sortis enfin du cabinet.

Adelaïde , qui vraisemblablement s'attendoit à me voir paroître , n'ayant pas douté que le desir de l'entretenir encore ne m'eût fait hazarder cette imprudente démarche , employoit toute la force que pouvoit lui laisser le trouble où elle étoit , pour retenir l'inconnu qui , ayant apperçu un homme caché , s'étoit aussi saisi de son épée , qu'il tenoit alors.

Les appréhensions d'Adelaïde qui paroissoit n'avoir que cet homme pour objet , & dont elle ne sembloit pas craindre de me rendre témoin , acheva de me faire perdre entièrement la raison.

Je criai à cet homme de songer à se défendre , & fis un mouvement pour aller à lui. Adelaïde , qui le retenoit toujours , mais qui m'examinait avec attention , me voyant avancer d'un air furieux ,

l'épée haute , le quitta brusquement , & s'élança , avec une précipitation que l'imagination peut à peine concevoir , au devant du coup qu'elle s'imaginait que j'allois porter , en articulant quelques mots que la fureur dont j'étois possédé , ne me permit pas d'entendre. Juste Dieu ! Comment me rappeler , & vous rendre l'effroi mortel dont je fus pénétré , lorsqu'après un cris perçant qu'elle jeta , je la vis pâlir , chanceler , & se laisser aller , toute couverte de sang , entre les bras de son inconnu qui , oubliant son propre danger pour ne s'occuper que du sien , laissa tomber son épée pour la recevoir , & s'écria , d'un ton qui me glaça d'horreur , juste Ciel ! ma fille est assassinée. Adelaïde , dont les yeux étoient restés attachés sur moi , me voyant

changer de visage à ces terribles paroles, & jugeant de l'effet que devoit produire dans mon ame le trait de lumieres qu'elle venoit d'y porter, me dit d'une voix foible, qu'il me semble, hélas! que j'entends encore.

« Le coup que j'épargne à
« votre main, me fait vous par-
« donner sans effort celui que j'en
« reçois, puisqu'il ne me force
« point à vous haïr, qu'il vous
« épargne un crime, & qu'il sauve
« mon pere.

Je n'entreprendrai point de vous peindre le sentiment cruel qui déchira mon cœur dans ce fatal moment : non-seulement il est au-dessus de toute expression; mais je crois même impossible d'en concevoir l'idée, à moins qu'on n'en ait éprouvé un à peu près semblable. J'étois resté immobile,

les yeux stupidement attachés sur Adelaïde. Le plus vif regret, les remords les plus cuisants déchiroient mon ame ; mais bientôt, revenu de ce premier saisissement, aussi forcené de douleur que je l'avois été de rage, tandis que le malheureux pere d'Adelaïde s'empressoit auprès d'elle, pour tâcher d'arrêter son sang, je repris cette épée qui en dégoutoit encore, & qui m'étoit échappée des mains, & sans proférer un seul mot, je m'en frappai avec violence, & fus tomber sans sentiment à leurs pieds. Le profond évanouissement qui suivit cet acte de mon juste désespoir, m'en déroba les suites ; & le long délire qui y succéda, me sauva la vie, en m'ôtant, dans les premiers momens, le pouvoir de m'opposer aux soins qu'on

Je donna pour me la conserver.

Messieurs de Fargenne & de Clarcy, sur le premier avis que mon valet de chambre leur fit donner de ce tragique événement, accoururent de Paris dans cette même maison où il venoit de se passer, & dont le pere d'Adelaïde, qui sur la champ en avoit fait emmener sa fille, n'avoit pas voulu permettre qu'on me transportât. La connoissance ne me revint parfaitement que le sixième jour, & je repris avec elle le sentiment amer de toutes mes douleurs qui bientôt se trouverent portées au dernier excès. Lorsque je pus remarquer le lieu où j'étois, & que je l'eus reconnu pour cette même chambre, théâtre de ma jalouse fureur; la place où j'avois frappé Adelaïde, où son tendre pere l'avoit reçue sanglan-

te dans ses bras, le lit de repos où il l'avoit portée, & sur lequel on remarquoit encore les taches de ce sang précieux que ma barbare main avoit répandu, furent les premiers objets sur lesquels se porterent mes foibles & mourants regards. J'aurois succombé sans doute à l'affreux désespoir qu'ils m'inspirerent, si un secours inattendu ne m'eût, contre toute apparence, rendu la vie, à l'instant même où on craignoit le plus de me la voir perdre. Un billet qui me fut remis, opéra tout à coup ce miracle: il contenoit ces mots que l'amour & la reconnoissance ont gravés pour jamais dans mon cœur.

B I L L E T.

• Mes jours seroient hors de tout danger, si les vôtres cess-

de la Baronne de Blémon. 41
soient d'y être. Ce coup que j'ai
vraiment senti , & que je ne
vous ai point encore pardonné,
n'est pas celui que j'ai reçu. Vi-
vez ; menagez-vous , si vous
voulez que je l'oublie.

Adelaïde

P. S.

Je pars de Paris , ainsi point
d'inutiles recherches pour m'y
trouver. Lorsque vous serez
parfaitement rétabli , partez
pour votre province ; allez re-
joindre Madame la Baronne de
Blémon ; vous y recevrez de
mes nouvelles aussitôt qu'il me
sera possible de vous en donner.

Des ordres si chers pouvoient-ils n'être pas respectés & suivis. L'heureuse conviction des bontés d'Adelaïde , fit plus d'effet sur

moi que tous les remèdes dont on m'accabloit. Je repris peu-à-peu mes forces, & je parvins enfin à une entière guérison. Ma convalescence fut longue; &, quelque desir que j'eusse de partir pour la province, Messieurs de Fargen^{ne} & de Clarcy s'y opposerent si fortement, & me firent si bien sentir que ce seroit mal exécuter les ordres d'Adelaïde, que de m'exposer aux fatigues du voyage, avant que d'être en état de les supporter, que je me rendis à leurs raisons.

Mais ils ne purent m'engager à retourner à Paris. Le plaisir d'être où avoit été Adelaïde; celui d'occuper l'appartement qu'elle avoit habité, me fit préférer le séjour de la maison où j'étois, & je priai même Monsieur de Clarcy d'en voir le propriétaire,

Pour en obtenir la permission d'y rester jusqu'à mon départ ; ce qu'il accorda facilement & avec grace.

Je passois les jours que Messieurs de Fargenne & de Clarcy étoient obligés d'aller à Paris , à m'entretenir avec le Jardinier & sa famille , & à leur faire répéter ce qu'ils sçavoient des suites de ma cruelle aventure. Ce furent eux qui m'apprirent qu'un Chirurgien de Paris , qui , par hazard , s'étoit trouvé ce même jour à Ville-juif chez un malade , ayant été appelé , avoit jugé la blessure d'Adelaïde peu dangereuse ; mais qu'ayant assuré la mienne mortelle , & que je n'avois pas peut-être une heure à vivre , le père d'Adelaïde , qui avoit eu grand soin de cacher à sa fille cette triste nouvelle , s'étoit déterminé à la faire transporter dans l'instant ,

&, en ordonnant qu'on me laissât dans la maison, avoit engagé le Chirurgien à y rester avec moi; ainsi c'est vraisemblablement au soin généreux de cet homme dont je venois d'affaillir la fille, que je fus redevable de la vie. Ne me l'auroit-il, hélas! conservée que pour me la rendre éternellement malheureuse?

Parfaitement guéri au bout de six semaines, je ne songai plus qu'à venir vous rejoindre. Il en coûta à mon cœur pour me séparer de Monsieur de Fargenne; nos adieux furent tendres; nous nous promîmes de nous écrire, &, après les plus sincères protestations d'être éternellement amis, nous nous quittâmes enfin: je ne vis ni sa femme ni sa sœur. Mon aventure de Ville - juif, qu'elles avoient apprises, en leur

faisant perdre l'espérance du mariage qu'elles avoient projeté, m'avoit absolument brouillé avec l'une & l'autre.

Pour Monsieur de Clarcy, toujours plus amoureux que jamais de Madame de Sanval, & ne cessant d'espérer quelque événement heureux qui le rendît à elle, il résista aux sollicitations pressantes que je lui fis de m'accompagner en province : ses espérances n'ont point été vaines ; il y a un mois que Sanval est mort, & que, par conséquent, sa femme est libre. L'adresse de sa conduite me fait craindre qu'elle ne mène son amant beaucoup plus loin qu'il n'auroit peut-être projeté d'aller ; & ce qui me donne cette appréhension, c'est que, dans la dernière lettre que je viens de recevoir du Marquis,

Si ma coupable main lui avoit porté ce coup mortel. . . . Ah ! ma sœur, ajouta-t-il, en laissant couler quelques larmes, concevez-vous toute l'horreur dont me pénètre cette affreuse idée.

Pour réussir à le calmer, je lui fis faire réflexion, combien il étoit peu vraisemblable que la vie d'Adelaïde, dans son accident, eût été en péril, puisque son pere l'avoit fait transporter presque à l'instant même ; & que, par son billet, il paroissoit qu'il lui avoit fait quitter Paris sept à huit jours après ; qu'au reste, ce n'étoit plus le tems de se désespérer, puisqu'il touchoit au moment de pouvoir être éclairci par Mademoiselle de Chanfai qui alloit arriver ; qu'étant assuré qu'elle n'ignoroit aucun des secrets d'Adelaïde, il n'étoit pas à
présumer

de la Baronne de Blémon. 29
presumer qu'elle refusât de l'en instruire, Monsieur de Fargenne surtout se joignant à lui pour lui obtenir cette satisfaction. Si ces raisons n'eurent point assez de force pour rassurer entièrement mon frere, je m'apperçus au moins, avec plaisir, qu'elles l'avoient un peu tranquillisé; & je jouissois avec satisfaction de la douceur de voir chaque jour, par mes soins, diminuer ses inquiétudes, lorsque je fus accablée moi-même du plus grand des malheurs.

Trois semaines s'étoient écoulées depuis le départ de Monsieur de Blémon, dont j'avois exactement reçu des nouvelles; il venoit même de me marquer qu'il étoit au moment de venir me rejoindre, & je l'attendois tous les jours, lorsqu'un matin on me vint

Tom. II. Part. II. C

annoncer la Marquise de Pressac, cette parente de mon pere, chez laquelle s'étoit fait mon mariage, & que je n'avois pas vue depuis. Cette visite, dont ne m'avoit point prévenue le Baron, me surprit; &, ayant appris qu'il ne l'accompagnoit pas, je fus au-devant d'elle avec un empressement mêlé d'inquiétude, que l'air de tristesse & d'embarras que je lui remarquai, augmenta considérablement. Je lui demandai, en tremblant, comment se portoit Monsieur de Blémon, & pourquoi il n'étoit point avec elle? elle me répondit que, s'étant trouvé incommodé, les Médecins s'étoient opposés à son départ, & qu'ayant jugé qu'il ne seroit peut-être de quelque tems en état d'y penser, on lui avoit conseillé de m'en faire prévenir, & de m'en-

de la Baronne de Blémond. 51

gager à venir le joindre; que ,
craignant les alarmes que la cause
de ce retardement pourroit me
donner, si je l'apprenois par une
simple lettre, elle avoit voulu se
charger de me l'annoncer elle-
même. Quels que fussent les mé-
nagemens dont usa Madame de
Pressac, pour m'apprendre cette
nouvelle, & tout ce qu'elle put
ajouter pour l'adoucir, il me fut
facile de juger, par l'attendris-
sement où je la vis, qu'il y avoit
encore quelque chose de plus,
qu'elle ne me disoit pas. La ré-
solution que je pris de partir sur
le champ, & l'impossibilité qu'elle
trouva à m'en empêcher; la con-
traignit d'achever de m'instruire.
Il y avoit, dans la situation où
je me trouvois, des arrangemens
indispensables à prendre; & un
séjour de plusieurs jours à ma

C ij

terre, étoit absolument nécessaire. Pour m'obliger d'y rester, la Marquise de Pressac fut donc forcée, après avoir employé tous les dévours & les préparations ordinaires, de m'apprendre enfin toute l'étendue de mon malheur. Une apoplexie foudroyante avoit enlevé Monsieur de Blémon, en sortant de table, qui étoit expiré il y avoit quatre jours, presqu'au même instant qu'il en avoit été frappé.

Il m'avoit été cher comme un père, comme un ami, comme un bienfaiteur. Ce fut avec tous les sentimens que ces titres réunis peuvent inspirer à un cœur fait pour les ressentir tous, que je le regrettais : mes larmes furent sincères, & coulerent long-tems ; je puis même assurer que j'ai passé peu de jours en ma vie, où son

souvenir ne m'ait tendrement occupée.

Mon frere & Madame de Prefac se chargerent des formalités ; qu'il y avoit à observer ; je n'étois capable que de m'affliger. Un soupçon de grossesse (qui se trouva faux par la suite) mit pour le moment un frein à l'avidité des héritiers de Monsieur de Blémond, qui étoient accourus à la nouvelle de sa mort ; & un testament qui se trouva dans ses papiers, qui parut être en bonne forme, par lequel, après m'avoir donné tout ce qu'il lui étoit possible, m'auroit encore la jouissance de tout ce qui lui restoit, contraignit ces mêmes héritiers de se retirer, fort chagrins de se voir enlever par une femme de dix-huit ans, pour deux années de mariage, une succession très-considérable.

Lorsque tout fut réglé, & que rien ne dut plus nous retenir, nous partîmes pour Clermont, où, malgré les instances de Monsieur & de Madame de Pressac, pour me déterminer à accepter un logement chez eux, je préfèrai de retourner au Couvent rejoindre ma belle-fille que je supposois, avec raison, dans le plus grand désespoir de la mort de son pere qu'elle avoit aimé de la plus extrême tendresse.

Mon frere, qui m'avoit suivi à Clermont, & que quelques affaires appelloient à sa terre qui étoit à quatre lieues de cette ville, profita, pour s'y rendre, de plusieurs jours qui lui restoient jusqu'à l'arrivée du Marquis, dont il trouva une lettre à Clermont, qui lui marquoit le jour de son départ de Paris, & celui de son

arrivée. Il me chargea de faire agréer ses excuses à Cecile, (c'étoit le nom qu'avoit pris Mademoiselle de Blémon en se faisant Religieuse) s'il remettoit à la voir à son retour, & il partit. La Marquise de Pressac me conduisit elle-même au Couvent.

Je passe sur les détails de mon entrevue avec mon amie. La perte que nous venions de faire nous étoit commune : notre affliction fut la même ; cependant les premiers momens passés, surprise de ne point voir paroître Lucie, j'en demandai la raison à Cecile. De nouvelles larmes furent toute sa réponse ; mais, comme je la pressois de m'en faire une : venez, Mademoiselle, dit-elle enfin à une jeune personne qui étoit à quelques pas d'elle, & que je n'avois pas encore re-

marquée ; venez adoucir l'amertume des regrets que va coûter l'infortunée Lucie à une de ses plus tendres amies ; je n'aurois pas la force de lui apprendre la perte que nous en avons faite , si je n'avois en vous un dédommagement bien précieux à lui offrir. Pendant que Cecile parloit , la jeune personne , à qui elle s'étoit adressée , s'approcha de moi ; l'expression de la plus vive douleur étoit peinte sur son visage ; je ne crois pas avoir jamais vu d'objet plus touchant , & plus fait pour intéresser. Quoiqu'inondée de pleurs, les graces de sa figure ne m'échapperent point ; & , quoiqu'il fût vrai que je ne me souvins point de les avoir trouvées à d'autres qu'à elle , il me sembloit cependant qu'elles ne m'étoient point absolument

inconnues. Cecile, qui s'aperçut de mon attention à l'examiner, m'ayant appris, à voix basse, qu'elle étoit cet enfant dont Lucie nous avoit entretenu tant de fois, j'attribuai le souvenir que je cherchois à me rappeler à quelques traits de ressemblance qu'elle avoit avec sa mere. La connoissance de ce qu'elle étoit, ajouta aux dispositions que je sentoie à l'aimer. Dès cet instant, Mademoiselle de St. Cyr (c'étoit ainsi qu'on l'appelloit) ne me quitta plus ; je l'engagai à partager mon appartement, & nous formames dès-lors cette amitié si tendre qui nous a toujours unie depuis, & qui fait actuellement la partie la plus essentielle de mon bonheur.

Les quinze premiers jours de mon entrée dans le Couvent se

passerent dans la plus excessive tristesse : le retour de mon frere, & l'arrivée du Marquis y fit quelque diversion ; ils vinrent nous voir l'un & l'autre , accompagnés de deux femmes & d'un homme , que , d'après les portraits que m'en avoit fait mon frere , je reconnus aisément l'homme pour Monsieur de Fargenne , & les deux femmes pour Madame de Sanval , & Mademoiselle de Chanfai. Quoique prévenue sur le brillant de la figure de la première , j'avoue qu'elle m'étonna : son lugubre habillement ajoutoit encore à son éclat ; & je fus peu surprise de tout l'amour qu'elle avoit inspiré au Marquis , qui cependant ne revit point son ancienne maîtresse sans émotion & attendrissement.

Pour Mademoiselle de Chanfai.

fai , elle me parut telle que me l'avoit dépeinte mon frere ; & ce fut avec plaisir que j'appris qu'elle venoit passer quelque tems dans notre folitude. Elle ne voulut pas même différer à la partager ; & , malgré les instances de son beau-pere , du Marquis , & celles de mon frere qui la conjuroit de leur accorder au moins jusqu'au lendemain , elle fit paroître tant de desir d'entrer à l'instant même dans le Couvent , qu'ils cessèrent de s'y opposer. Nous fumes , Cecile & moi , la recevoir à la porte ; & comme nous nous disposions à retourner au parloir , Mademoiselle de Chanfai nous pria de permettre qu'elle ne nous y suivit point , sous prétexte de quelques arrangemens à faire dans le logement qui lui étoit destiné , & que , ne l'attendant point , on

n'avoit pu faire préparer. Ne voulant pas la contraindre, nous chargeames une Religieuse de la conduire, & fumes rejoindre mon frere & le Marquis de Clarcy.

Après être restés avec nous quelque tems encore, nous nous séparames : mon frere, en me quittant, me dit qu'il reviendrait me voir le lendemain, & me pria de disposer Mademoiselle de Chanfai à l'explication qu'il vouloit avoir avec elle au sujet d'Adelaïde ; que, ne l'ayant point vue seule, il n'avoit pû la prévenir à ce sujet ; ce que je lui promis de faire.

Rentrée dans mon appartement, je n'y trouvai point Mademoiselle de St. Cyr : ayant appris qu'elle étoit descendue dans les jardins avec la nouvelle pensionnaire, Cecile étant obligée

de la Baronne de Blémond. 38

de me quitter pour vacquer aux exercices de son état , je me disposois à aller joindre mes deux compagnes , lorsque je les rencontrai qu'elles revenoient de leur promenade.

L'amitié & la confiance fut bientôt établie entre Mademoiselle de Chanfai & moi. Nous nous connoissions assez de réputation , pour desirer réciproquement de nous connoître davantage. A la réserve de ses sentimens pour le Marquis , que je crus devoir paroître ignorer , surtout dans la circonstance où il étoit avec Madame de Sanval , je ne lui cachai point que mon frere m'avoit instruite de sa liaison avec elle , & de la façon dont elle s'étoit formée. Mademoiselle de St. Cyr , qui étoit présente lorsque j'entamai cette conver-

sation; voulut se retirer; mais je la forcai de rester, en l'assurant que je n'avois point de secrets que je ne consentis volontiers à partager avec elle & Mademoiselle de Chanfai; ensuite, m'adressant à cette dernière, je m'acquittai de la commission dont m'avoit chargé mon frere, en lui annoçant que, dès le lendemain, il viendrait la supplier lui-même de mettre enfin un terme à son incertitude au sujet d'Adelaide. N'est-il pas étonnant, continuai-je, que cette jeune personne, qui lui a paru si tendre, laisse, depuis près de cinq mois, dans le plus affreux désespoir, un amant dont elle se sçait adorée; & dont la passion a semblé ne lui pas déplaire? n'étoit-ce point assez du reproche fondé qu'il est en droit de lui faire sur son peu

de confiance, & qui a manqué de produire de si funestes effets ? auroit-elle dû y ajouter celui que mérite la froide indifférence, & peut-être l'outrageant oubli, dont elle paye la plus vive & la plus constante tendresse qui fût jamais ? malgré l'opinion avantageuse qu'il a voulu me faire prendre du caractère & du cœur de ce qu'il aime, j'ai peine, je l'avoue, d'après un semblable procédé, à bien penser de l'un & de l'autre.

Adelaïde est bien à plaindre ; si vous la jugez avec cette rigueur, me dit, à demi voix, Mademoiselle de St. Cyr, sans lever les yeux de dessus un livre qu'elle avoit eu l'air de lire pendant que je parlois à Mademoiselle de Chanfai. D'après l'exposé que je viens de faire, la jugeriez vous autrement, lui demandai-je ? Souf-

rez, Madame, que je ne réponde point, reprit-elle, les yeux toujours attachés sur sa lecture ; il m'iroit trop mal de paroître d'un sentiment contraire aux vôtres.

C'est à moi à entreprendre la défense d'Adelaïde, dit alors Mademoiselle de Chanfai, en regardant Mademoiselle de St. Cyr ; & je la connois assez pour oser vous répondre, Madame, continua t-elle, en m'adressant la parole, que, si Monsieur d'Oville en a reçu quelques preuves de tendresse, il ne peut douter, sans lui faire la plus cruelle injure, qu'elle ne soit encore ce qu'elle lui a paru être. Lorsqu'un cœur, comme celui d'Adelaïde, a osé avouer qu'il aime, il ne faut point d'autre preuve qu'il doit aimer toujours. Mais, d'où vient donc ce silence qu'elle s'obstine

de la Baronne de Blémond. 65

à garder, repris-je ? pourquoi laisser toujours mon frere dans l'ignorance de son sort & de son état ? Mais, si cet état étoit tel, interrompit Mademoiselle de Chanfai, qu'elle dût le regarder comme une barriere entre son amant & elle ; si elle appréhendoit, par respect pour la famille de cet amant, & par délicatesse pour lui, que l'amour voulût l'affranchir ; si elle croyoit ne pouvoir accepter sa main, sans flétrir en quelque façon sa gloire ; enfin, si elle n'avoit que sa tendresse & sa vertu qui fût digne de l'approcher de lui, que sa naissance, en un mot, l'en éloignât, la condamneriez-vous, Madame, de s'être imposée ce rigoureux silence, & croiriez-vous qu'elle ne seroit pas suffisamment malheureuse de l'obligation où elle

seroit de le garder? Avec les sentimens que vous lui attribuez, lui répondis-je, quelle qu'elle puisse être, elle a tort d'en faire un mystère à son amant. Il n'est point d'espace que beaucoup de vertus, d'amour & de charmes ne puissent remplir: c'est la façon de penser de mon frere.... Hélas! interrompit, avec vivacité, Mademoiselle de St. Cyr; ce n'est qu'en n'en abusant point de cette façon de penser, qu'Adelaïde peut s'en rendre digne. L'air, le ton dont elle prononça ces paroles, me frapperent, & me firent naître quelques soupçons qui se changerent bientôt en certitude, lorsque je l'eus plus attentivement regardée. Ses yeux, mouillés de larmes, étoient attachés sur moi: elle les tourna ensuite sur Mademoiselle de

Chanfai, qui, après nous avoir un moment examinées en silence, alternativement l'une & l'autre, me demanda si je persistois à juger son amie coupable. Pour qu'elle ne me la paroisse plus, répondis-je, en fixant Mademoiselle de St. Cyr, il faut qu'elle devienne assez la mienne pour ne plus appréhender que je la connoisse. Elle mériterait bien peu la bonté qui vous le fait souhaiter, si elle pouvoit le craindre encore, dit, en se levant avec précipitation, l'aimable de St. Cyr: pardonnez, Madame, ajouta-t-elle, en prenant une de mes mains qu'elle baïsa; pardonnez si elle a différé jusqu'à ce moment; mais, vous sçachant instruite des sentimens qu'avoit pour elle Monsieur le Comte d'Oville, n'étoit-elle pas fondée à craindre que,

si elle oſoit ſe faire connoître ; elle feroit perdre à la malheureuſe St. Cyr l'amitié dont vous paroiffiez l'honorer ? Elle ne me devient que plus chere , lui répondis-je, en l'embraffant. Quelle tendre joie je vais porter dans le cœur de mon frere , ajoutai-je ? Quoi ! Madame, me demanda-t-elle, d'un air timide, vous comptez apprendre à Monsieur d'Oville ? Qu'Adelaïde mérite tout l'amour qu'il reſſent pour elle , interrompis-je , & que je le trouve trop heureux d'avoir pu lui en inſpirer. Ses careſſes furent ſes ſeuls remerciemens. Plus je la regardois , plus j'étois ſurpriſe d'avoir pu la méconnoître : rien en effet n'étoit plus frappant que la reſſemblance du portrait que m'en avoit montré mon frere. Après les premiers momens de

de la Baronne de Blémond. 84

cette espèce de reconnoissance ; nous concertâmes, Mademoiselle de Chanfai & moi, sur ce que nous dirions à mon frere le lendemain, & la façon dont nous nous y prendrions pour le préparer au bonheur que nous avions à lui annoncer, & auquel il s'attendoit si peu. Comme je connoissois trop sa passion pour croire qu'elle pût s'affoiblir par ce qu'il apprendroit de l'état d'Adelaïde, je m'informai à cette jeune personne, si celles dont elle dépendoit, n'avoient point de dessein qui lui fût contraire. Elle me répondit que Monsieur de Morcour étoit seul maître de son sort, & qu'elle osoit m'assurer qu'il seroit aussi sensible qu'elle aux bontés que je lui témoignois, & à la constance de mon frere, dont elle m'avoua qu'il n'ignoroit

point les sentimens, non plus que ceux qu'elle avoit pour lui. Pourquoi donc avoir si long-tems laissé mon frere dans l'inquiétude, lui demandai-je encore, puisqu'aucun obstacle ne s'opposoit à son bonheur? Hélast Madame, reprit-elle, pouvois-je imaginer que ce que je suis, n'en fût pas un insurmontable; que sa charmante sœur, sa famille, lui-même peut-être, pût ne le pas regarder comme tel? d'ailleurs, quand j'aurois osé me flatter du contraire, mon pere, pendant un tems, a eu des vues pour moi, qui auroient rendu inutiles toutes mes espérances à ce sujet; & j'aurois été forcée d'y renoncer pour jamais, sans les malheurs dont nous avons été accablés coup sur coup; mais, ai-je pu sentir tout le prix de

la liberté qu'ils m'ont rendue ; lorsque je ne puis attribuer qu'à eux , la perte cruelle que j'ai faite de la plus tendre & de la plus aimée de toutes les meres ? Hélas ! depuis l'instant fatal qu'elle m'a été enlevée , malgré tout l'amour , que je ne veux point vous cacher , qui a toujours régné dans le fond de mon ame , il ne m'a point été possible d'écouter d'autres sentimens que ceux de la douleur.

Je ne m'étois point encore informée des circonstances de la fin de la malheureuse Lucie : je saisis cette occasion pour prier son aimable fille de m'en instruire , aussi-bien que de ce qui la regardoit personnellement , & qui pouvoit surtout avoir rapport aux raisons qu'elle avoit eu de se cacher si long-tems à mon frere,

Quoiqu'il soit certain, me répondit-elle, que l'appréhension de détruire son amour, ait été la principale cause du secret que je lui ai fait de ma naissance, il faut avouer cependant que, dans la circonstance où j'étois, il auroit été assez inutile de le lui révéler; mais, comme le récit que vous m'ordonnez de vous faire demande de la tranquillité & du repos, permettez que je le remette à ce soir. Ne pouvant alors être interrompus, je parlerai autant qu'il vous plaira de m'entendre.

Je consentis à ce qu'elle me demandoit, &, le soir venu, Mademoiselle de Chanfai, fatiguée de son voyage, s'étant retirée dans son appartement pour prendre quelque repos, Adelaïde me fit l'histoire de sa vie telle que je vais la rapporter.

HISTOIRE

HISTOIRE

d'Adelaïde.

P UISQUE ma mere ne vous a rien laissé ignorer des malheurs de sa vie , vous sçavez, Madame, que le commencement des miens fut marqué par notre séparation. Quoique je n'eus que cinq ans alors, je la sentis avec une vivacité bien au-dessus de mon âge, & que toute la tendresse que daigna prendre pour moi la généreuse Madame de Morcour, eut bien de la peine à modérer. Elle me conduisit elle-même au Prieuré de ***, Couvent auprès duquel elle demeuroit, & où elle me venoit voir presque tous les jours. Ses soins, ses attentions, & les tendres bontés de mon

Tom. II. Part. II. D

pere , ne purent empêcher que le chagrin de n'être plus auprès de ma mere, ne me fit tomber dans une langueur dangereuse , dont on eut bien de la peine à me tirer ; mais , ayant enfin recouvert peu-à-peu la santé , je m'accoutumai insensiblement à ma situation , que Madame de Morcour rendit bien au-delà de ce qu'elle auroit du être. Elle m'avoit mise au Couvent comme une de ses parentes dont elle avoit voulu se charger ; elle m'y fit élever comme si j'avois été sa fille ; j'eus une gouvernante , des maîtres , & rien ne fut négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à mon utilité & à mon amusement. J'étois si jeune , qu'il fut facile de me persuader , au sujet de ma naissance , tout ce qu'on voulut. On ne me laissa donc

voir en mon pere qu'un compa-
tissant bienfaïcteur ; mais mon
cœur, quoiqu'on pût me dire,
ne voulut jamais s'y méprendre,
& ressentit toujours pour lui les
plus doux & les plus vifs senti-
mens que la nature inspire.

Je restai au Prieuré de ***
jusqu'à l'âge de douze ans, que
Madame de Morcour m'en retira
pour me prendre auprès d'elle.

Quelques agrémens dans la fi-
gure soutenus de quelques ta-
lens, & les bontés de mes bien-
faïcteurs, dont on ne doutoit point
que je ne fus destinée à devenir
l'héritiere, s'ils n'avoient point
d'enfans, rendirent, quelque jeune
que je fusse encore, mon début
très-brillant dans le monde ; je
me croyois, ainsi que le public,
ce que j'avois l'air d'être : Mon-
sieur & Madame de Morcour ;

qui entretenoient avec soin cette erreur, se flatterent que , si je parvenois à plaire à un certain point , une dot considérable, qu'ils avoient arrêté de me donner , pourroit l'emporter facilement sur la connoissance de mon état, qu'ils sentoient bien qu'il faudroit découvrir, lorsqu'il seroit question d'établissement.

Pour l'éclaircissement des événemens qui vont suivre, il faut, Madame , vous donner une idée de ce qu'étoit alors la maison de mon pere , & des différens personnages qui la composoient.

Madame de Morcour la mere, dont le caractère dur & violent sympatisoit peu avec celui de sa belle-fille , avoit, depuis trois ou quatre ans, pris le parti de se retirer en Normandie , dans une terre à trente lieues de Paris ,

de la Baronne de Blémon. 77
où elle avoit fixé sa demeure.

Le Comte de Furcé le pere étoit mort depuis sept à huit mois. Quoique, dans sa jeunesse, son goût excessif pour la dépense eût beaucoup dérangé ses affaires, ayant exigé, au mariage de sa fille, qu'on payeroit toutes ses dettes, & Madame de Morcour la mere, qui possédoit des biens immenses, comptant tirer de cette alliance de très-grands avantages, ayant, sans balancer, accepté cette proposition, le jeune Comte de Furcé, frère de ma bienfaitrice, s'étoit trouvé par ce moyen, à la mort de son pere, hériter d'une fortune très-considérable; ce qui l'exposoit souvent à d'assez vives persécutions de la part de sa sœur & de celles de ses amis, pour l'engager à se marier, & à ne pas laisser éteindre

une des plus anciennes & des plus illustres maisons de France, dont il ne restoit plus que lui ; mais le Comte accoutumé à une vie libre & indépendante, avoit toujours résisté à leurs sollicitations, en leur laissant toutefois l'espérance qu'il pourroit peut-être y céder quelque jour.

Je le trouvai à ma sortie du Couvent chez sa sœur, où il demouroit depuis la mort de son pere, ainsi qu'un de ses parents, nommé le Marquis de Massigny.

La part essentielle qu'ils ont l'un & l'autre dans l'histoire de ma vie, exige que je vous les fasse connoître.

Le Comte de Furcé pouvoit avoir alors vingt-six ans : sa figure, sans l'esprit qui l'animoit, auroit passé pour être des plus ordinaires & même des plus

communes : rien n'y étoit remarquable que l'extrême vivacité qui la faisoit valoir. Quoique fait pour le grand monde, où il avoit toujours vécu, personne n'étoit plus froid que lui, on pourroit même dire, plus insipide dans tout ce qui étoit cercle ; mais, dans le particulier, & surtout lorsqu'il vouloit plaire, on ne pouvoit être plus aimable & le paroître davantage : alors il avoit tout l'esprit qu'il vouloit avoir, & tout celui qu'on pouvoit désirer qu'il eût ; très-peu de connoissance, mais un discernement juste qui y suppléoit, & une éloquence vive & persuasive dont il étoit difficile de se déffendre ; les manieres nobles & généreuses ; une façon d'obliger qui, en semblant dispenser de la reconnoissance, y ajoutoit

encore: cependant; malgré tous ces dehors séduisans & flatteurs, les personnes qui le connoissoient le mieux, assuroient qu'il avoit le cœur plus foible que tendre, l'esprit plus brillant que solide, & plus d'ostentation que de générosité.

L'amour, si l'on doit donner ce nom à ce qui n'est que goût effréné pour le plaisir, étoit sa seule passion; capable de tout pour la satisfaire; n'admettant aucun principe; ne respectant aucun préjugé; aimant & méprisant les femmes; jugeant de toutes par quelques-unes; croyant très-peu à leurs vertus, point du tout à leur constance; &, par cette raison, aussi jaloux, après avoir obtenu leurs faveurs, que téméraire pour les obtenir; n'ayant, au reste, jamais eu que

des intrigues & pas un attachement ; en un mot , ne connoissant de l'amour que les desirs , & n'imaginant pas lui-même qu'il fût possible de lui faire connoître rien de plus : tel étoit le Comte de Furcé ; tel du moins il avoit paru être , jusqu'au malheureux instant qu'il prit pour moi ces sentimens funestes qui lui ont coûté si cher.

Le Marquis de Massigny , son parent , âgé d'environ quarante ans , étoit cadet d'une des plus grandes maisons de Bretagne , très-peu riche , & qu'un procès qu'il étoit venu suivre à Paris , & qu'il avoit perdu , avoit achevé de ruiner : sa femme , de beaucoup plus âgée que lui , & fort infirme , ne subsistoit , dans sa province , que des bienfaits de Monsieur & de Madame de

Morcour, ainsi qu'un fils unique qu'il avoit dans le service, qu'on nommoit le Baron de Massigny, pour le distinguer de son pere. Formez-vous une idée, Madame, de l'assemblage de toutes les vertus; joignez-y toutes les qualités aimables; voilà à peu près le portrait que je puis vous faire du Marquis. Je craindrois trop d'en affoiblir les traits, si j'entreprendois de les détailler: par la même raison, quoique dans le sens contraire, je ne m'étendrai pas davantage sur ce qui regarde son fils. Les vices de l'un sont autant au-dessus de mes expressions; que les vertus de l'autre. Il suffit seulement que vous sçachiez que le jeune Massigny est à peu près tel qu'on nous représente l'amour, & seroit peut être aussi redoutable

que lui , si tous ses avantages ne se borneraient pas aux charmes de sa figure. Il n'étoit point encore chez Madame de Morcour , lorsque je sortis du Couvent ; ce ne fut que quelque tems après qu'il vint y joindre son pere.

Il me reste encore à vous parler d'une jeune personne , protégée par Madame de Morcour , & qui n'a pas peu contribué aux malheurs de sa famille. Sophie (c'étoit son nom) née dans la maison du Comte de Furcé le pere , étoit fille de la gouvernante , qui avoit élevé , dès le berceau , Madame de Morcour la jeune : cette gouvernante , étant venue à mourir , peu après le mariage de sa maîtresse , Madame de Morcour , qui lui avoit été tendrement attachée , voulut se charger de sa fille. Lui trouvant une jolie

voix, & des dispositions pour la musique, elle la mit dans le Couvent où j'étois, & lui donna les même maîtres qu'à moi : elle fit de très-grands progrès avec tous. Loin d'être jalouse de ses succès, j'en étois enchantée ; je l'aimois tendrement ; elle paroissoit m'aimer de même ; & Madame de Morcour, qui avoit pour elle beaucoup d'amitié, en nous retirant du Couvent, l'une & l'autre, voulut qu'elle ne fût regardée chez elle, que comme une fille à talent destinée simplement à lui faire compagnie.

Sophie n'avoit que deux ans plus que moi. Sans être décidément jolie, c'étoit un de ces minois de fantaisie, qui plaisent à beaucoup de personnes, & ne déplaisent à aucune. Née avec de l'esprit, elle sçut profiter avec

avantage des moyens d'éducation qui lui furent offerts ; mais, vaine , & plus ambitieuse qu'il n'est ordinaire de l'être dans son état, elle se persuada bientôt qu'il n'en étoit point où elle n'eût le droit de prétendre : celui que lui fit prendre Madame de Morcour, acheva de lui tourner la tête ; mais, quelle que fût son ambition, & un fond de coquetterie , auquel peut-être on pourroit donner un autre nom , son air simple & modeste , sa complaisance , sa douceur , voiloit si adroitement l'une & l'autre , qu'il auroit été difficile de l'en soupçonner.

La maison de Madame de Morcour étoit une des plus brillantes de Paris , & la devint davantage encore lorsqu'elle nous eut auprès d'elle : ce n'étoit que petites fêtes, concerts , bals , où Sophie &

moi paroissions avec un avantage presque égal.

Quelque occupée que je fusse des amusemens qu'on s'empressoit de me procurer, j'avois toujours conservé un bien tendre souvenir de ma mere, qu'on m'avoit persuadé être veuvé, & vivre retirée dans une terre de province. Souvent je suppliois Monsieur & Madame de Morcour de la déterminer de venir à Paris, ou de permettre que je fusse passer quelque tems auprès d'elle. Une santé très-délicate qu'on lui supposoit, & que le voyage pouroit altérer encore, & l'entière perfection de mon éducation, qu'elle avoit grand soin de me recommander dans les lettres que j'en recevois souvent, étoient les obstacles qu'on opposoit souvent à ce juste desir.

A l'exception du chagrin que me caufoit la néceffité de vivre éloignée d'elle, j'étois heureufe autant qu'on le peut être. Les bontés de mes bienfaiteurs fembloient augmenter chaque jour. Hélas ! ce fut en voulant y mettre le comble, qu'ils fe préparèrent, & à moi, les coups cruels dont nous avons été accablés.

Le tendre attachement qu'avoient pour Monsieur de Mafsigny, Monsieur & Madame de Morcour, ne leur avoit pas permis de le laiffer retourner en province : ils étoient même convenus que, fi la mauvaife fanté de la Marquife pouvoit lui donner quelque relâche, on profiteroit de l'intervalle, pour la faire venir à Paris.

La tendrefle que me marquoit le Marquis, & le refpect & l'a-

mitié que je paroissais avoir pour lui , firent insensiblement naître l'idée à mon pere d'un projet d'établissement aussi honorable pour moi , qu'utile pour Monsieur de Massigny ; mais , avant que de le déclarer , après l'avoir communiqué à Madame de Morcour , qui l'avoit fort approuvé , il sonda avec adresse si le secret de mon état , dont le Marquis étoit instruit , ne lui donneroit point de répugnance pour l'exécution de leurs desseins ; & , lui ayant trouvé , à ce sujet , une façon de penser , telle qu'ils la pouvoient souhaiter , ils lui proposèrent sans détour mon mariage avec son fils , & les dédommagements de fortune , dont ils étoient résolus de balancer le désavantage de ma naissance , dont , au reste , le voile qui la couvroit , pouvoit ,

par les précautions qu'on avoit prises, & celles qu'on continueroit de prendre, n'être jamais levé par le public.

Le Marquis, sans se laisser éblouir par le brillant de la proposition, la reçut avec sensibilité; mais, quelque avantageuse qu'elle lui parût, dans la situation où il étoit, sans biens, sans espérance d'en avoir jamais, il déclara à Monsieur & à Madame de Morcour, qu'il ne l'accepteroit qu'autant que son fils & moi, pourrions nous convenir; que, pour cet effet, il falloit nous donner le tems de nous connoître; que nous n'étions point encore ni l'un ni l'autre dans un âge, où l'on dût penser à nous faire former un engagement; (le Baron ayant alors à peine dix-sept ans, & moi treize) que, dans quel-

ques années , si je jugeois de concert avec eux que son fils méritât le bonheur qu'ils avoient la générosité de lui offrir , il souscriroit alors à tout , avec autant de joye que de reconnoissance. Monsieur & Madame de Morcour qui n'imagnoient pas que le jeune Massigny , tel qu'on leur avoit dépeint , (ils ne l'avoient point encor vû) & moi , telle qu'ils avoient la bonté de me trouver , pussent ne pas être réciproquement enchantés l'un de l'autre , & qui d'ailleurs désiroient ardemment d'assurer mon état , témoignèrent au Marquis le plus vif chagrin du long délai qu'il demandoit , & lui firent même entendre qu'ils ne le regarderoient que comme une honnête défaite , s'il résistoit de s'engager , par écrit , à conclure ce mariage ,

dans le tems que, moyennant cet engagement, on le laisseroit maître de fixer. Monsieur de Massigny, après avoir inutilement tenté de s'en défendre, en alléguant que sa simple parole devoit suffire, aussi-bien que la leur, fut enfin contraint de céder. Ils s'obligèrent donc réciproquement de nous unir, le jeune Massigny & moi, lorsque j'aurois atteint ma quinzième année. Mon pere, en cas de dédit, voulut absolument spécifier un dédommagement considérable, auquel, malgré sa répugnance, Monsieur de Massigny fut encore obligé de consentir, bien résolu toute fois de n'en jamais faire usage.

Mon extrême jeunesse avoit paru à mes protecteurs une raison suffisante pour me taire ce projet,

qu'ils avoient déterminé de tenir secret jusqu'à son exécution : le Comte de Furcé n'en fut pas même instruit ; & , en convenant de faire venir à Paris le Baron , qui étoit ordinairement chez sa mere tout le tems qu'il ne passoit pas à son Régiment , on arrêta qu'on le lui laisseroit aussi ignorer.

Monsieur & Madame de Morcour se formoient une idée charmante de voir naître & s'accroître l'inclination qu'ils ne doutoient pas que nous ne prissions l'un pour l'autre. Le Marquis ne comptoit pas , à beaucoup près , autant sur les effets de cette heureuse sympathie. Depuis un an que j'étois chez Madame de Morcour , il avoit eu le tems de connoître & d'approfondir mon caractère , qui , quelque jeune que

je fusse , étoit , j'ose le dire , beaucoup plus formé , qu'il ne l'est souvent dans un âge plus avancé. En le comparant à celui de son fils , il avoit été frappé de l'opposition qu'il y avoit remarqué ; & , ne voulant point que Monsieur , Madame de Morcour , & moi sur tout , pussent lui reprocher un jour , de m'avoir sacrifiée au désir de faire à ce fils une fortune éclatante , il avoit , par cette seule crainte , éloigné mon mariage , dans l'espérance que l'âge , les réflexions , ses conseils , sa tendresse , celle qu'il croyoit que son fils prendroit pour moi , pourroient enfin le rendre ce qu'il souhaitoit qu'il fût , & ce qu'il imaginoit qu'il devoit être , pour réussir à me plaire.

De justes appréhensions , qui prenoient leur source dans des

sujets essentiels qu'il avoit eu plusieurs fois de se plaindre de sa conduite, l'avoient fait résister au désir de le faire venir à Paris ; il redoutoit pour lui les occasions dangereuses qui s'y trouvoient ; mais, forcé enfin de l'y exposer, il lui écrivit, pour lui ordonner de venir l'y joindre, & joignit à cet ordre, les exhortations les plus tendres de travailler à se rendre digne des bontés qu'on étoit disposé à lui accorder.

Pour jouir de tout l'effet que pourroit faire sur moi la première vue, on ne me prévint point de son arrivée. Madame de Morcour seulement, informée du jour, prit elle-même le soin de ma parure : vous imaginez bien que rien n'y fut oublié.

Enfin ce moment, qu'on se figuroit devoir me faire perdre ma

liberté , arriva. Le jeune Baron nous fut présenté par son Pere. M^r. & M^{me}. de Morcour, le Comte de Furcé, Sophie, tous furent éblouis du brillant de sa figure; j'avoue que j'en fus étonnée moi-même ; mais j'en fus quitte pour un simple mouvement d'admiration ; & la surprise qu'elle me causa , ne passa point de mes yeux jusqu'à mon cœur ; l'effet que je produisis sur lui , fut à peu près le même ; & , quoi que pût faire son pere pour me mériter de sa part une attention un peu plus marquée , il parut beaucoup plus occupé des éloges flatteurs , dont l'accabloient à l'envi Monsieur & Madame de Morcour , que de tout ce que put lui dire le Marquis. A cette premiere froideur de part & d'autre , succéda bientôt, de la mienne , le plus grand

éloignement. Comme il ne l'a que trop justifié par la suite, je ne chercherai point à l'excuser, quoi qu'il soit vrai que, dans les commencemens, il ne parût point fondé sur rien d'essentiel, sa ridicule vanité sur sa figure, dont il étoit beaucoup plus occupé que la plus jolie femme ne peut l'être de la sienne, étant alors le seul reproche apparent qu'on pût lui faire, & que son extrême jeunesse sembloit rendre excusable; du reste, souple, adroit, insinuant comme le sont d'ordinaire tous les caractères faux, il mit sa principale étude à plaire à Monsieur & à Madame de Morscour, dont, sans sçavoir encore les vues, il espéroit beaucoup pour sa fortune, & il y réussit si bien, qu'ils étoient les premiers à lui tolérer bien des irrégularités
dans

Dans sa conduite, dont la sage sévérité de son pere n'osoit que rarement se plaindre, & jamais le reprendre.

Quatre mois s'étoient écoulés depuis l'arrivée du Baron à Paris, qui, inspiré sans doute par son pere, & peut-être par nos communs bienfaiteurs, commençoit à me rendre des soins assez assidus, que je trouvois beaucoup moins flatteurs qu'embarrassants, lorsqu'il fut tout à coup obligé, ainsi que le Marquis, à faire un voyage en Province, où les conjuroit pressamment de se rendre, la Marquise de Massigny, retombée très-dangereusement malade, & à qui on assuroit qu'il ne restoit que fort peu de tems à vivre. Le plaisir d'être quitte des importunités de l'un, adoucit le chagrin que me causa le départ de l'autre.

tre. J'étois cependant sincèrement attachée au Marquis : la douceur de son caractère, la bonté de son cœur, la noblesse de son ame, l'intérêt tendre qu'il prenoit à ce qui me regardoit, tout cela réuni, m'avoit inspiré pour lui l'estime la plus parfaite & la confiance la plus entière.

Le Comte de Furcé, qui malheureusement commençoit à ressentir pour moi des sentimens dont il ne connoissoit pas encore lui-même toute la force, mais qui se trouvoit cependant gêné par le Marquis & par le Baron, vit leur éloignement avec plaisir. Le pere l'inquiétoit encore plus que le fils, pour lequel il avoit démêlé mon aversion; mais il redoutoit l'empire que le Marquis s'étoit acquis sur mon esprit. Il n'avoit osé, lui présent, me faire clai-

rement connoître l'outrageant amour qu'avoit fait naître, peut-être, la familiarité avec laquelle nous vivions ensemble, les innocentes caresses que ce qu'il étoit à Madame de Morcour, m'autorisait à lui faire, & l'amitié que j'avoue que j'avois naturellement pour lui.

Personne, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, n'étoit plus aimable que le Comte, lorsqu'il le vouloit être; & vous imaginez bien que, désirant me plaire, il vouloit toujours l'être avec moi. Je me trouvois avec lui plus d'esprit qu'avec un autre; &, par cette raison, j'étois toujours enchantée d'y être. Si le Marquis de Massigny étoit, après Monsieur de Morcour, l'homme du monde que je respectois le plus, il faut convenir que le Comte de

Furcé étoit celui que je paroif-
fois aimer davantage. Je recevois
volontiers , & avec docilité , les
avis de l'un , & je venois ensuite
avec plaisir & empressement me
distraindre & m'amuser avec l'autre.
Ces petites préférences , accor-
dées à un homme tel que je vous
ai dépeint Monsieur de Furcé , ne
pouvoient être que dangereuses,
& le furent en effet bientôt.

Dès que le Marquis & le Baron
furent partis , le Comte mit insen-
siblement avec moi moins de con-
trainte & de réserve dans sa con-
duite & dans ses discours : quel-
ques clairs , cependant , qu'ils
fussent , l'innocence de mon
âge ne m'auroit sans doute de
long-tems fait démêler ses des-
seins , si le hazard ne se fût mêlé
de me les découvrir.

Sophie , plus éclairée que je

ne l'étois , & qui avoit de secrettes raisons pour s'intéresser au Comte , fut à la fin frappée des soins qu'il me rendoit. Pour entendre l'inquiétude que lui donna cette découverte , daignez vous rappeler , Madame , ce que je vous ai dit du caractère de cette fille & de celui de Monsieur de Furcé.

Sophie avoit quatorze ans , lorsque Madame de Morcour nous retira du Couvent. Les graces , qui d'ordinaire accompagnent cet âge , étoient plus que suffisantes pour inspirer au Comte une de ces fantaisies de passage , que lui-même prenoit pour de l'amour , & qu'il ne manquoit jamais de persuader en être. Sophie , sans usage & sans expérience , la crut facilement ce qu'elle pensoit qu'elle fût , & forma le

projet d'en tirer , pour sa fortune , le parti le plus avantageux. Ce fut dans ce dessein qu'elle refusa , depuis sa sortie du Couvent , plusieurs établissemens qui s'étoient présentés , & qui sembloient fort au-dessus de ce qu'elle étoit faite pour prétendre.

Le Comte , qui ne s'étoit pas figuré devoir rencontrer de grands obstacles , fut très-surpris de ceux qu'il trouva. Tant qu'il les put attribuer à l'honneur , ils ne produisirent d'autres effets que d'augmenter en lui le desir d'en triompher ; mais , ayant enfin entrevu le but de cette résistance , & la fin qu'on osoit s'en promettre , persuadé qu'une femme vaine , soutenue par l'ambition , est plus difficile à vaincre qu'une sensible , défendue par la

de la Baronne de Blémon. 103
vertu, il se refroidit peu à peu ;
& , sans la passion qu'il prit mal-
heureusement pour moi , Sophie
étoit sans doute échappée au
danger de ses séductions.

Près d'un an s'écoula , sans
que le Comte donnât occasion à
Sophie de croire qu'il pensât à
elle davantage , & elle avoit en-
tièrement perdu de vue les idées
de fortune & de grandeur qu'il
lui avoit fait naître , quand , à
l'instant qu'elle s'y attendoit le
moins , sa passion pour elle parut
se rallumer avec plus de violen-
ce que jamais. La connoissance
du caractère de cette fille , lui
fit , pour cette fois , prendre une
route différente de celle qu'il
avoit suivi d'abord. Il ne se mon-
tra que tendre , & parut se bor-
ner à souhaiter qu'elle pût l'être.
Sans lui rien promettre de posi-

tif, il lui laissa entrevoir qu'ayant inutilement travaillé à surmonter son amour, il n'y avoit rien qu'elle ne dût en attendre, si il étoit assez heureux pour lui en inspirer. Par ce qu'elle a été par la suite, il est à présumer que cette espérance la conduisit plus loin qu'elle ne s'étoit proposée d'aller; quoi qu'il en soit, d'après ce que je viens de vous dire, vous vous figurez aisément quelles dûrent être ses allarmes, lorsqu'elle crut s'appercevoir que je commençois à intéresser son amant. Pour se tranquilliser à cet égard, elle résolut de le faire clairement expliquer sur ses sentimens, & pour elle & pour moi; le hazard voulut qu'elle choisit un jour que, tourmentée d'une violente migraine, j'étois montée dans ma chambre en sortant de

table , au lieu d'accompagner , comme à mon ordinaire, Madame de Morcour à sa toilette qu'elle ne faisoit jamais que l'après-dîné.

Nous n'avions qu'un appartement entre Sophie & moi , & nous couchions l'une & l'autre , chacune dans un lit placé dans la même alcove , qu'un grand rideau sur le devant séparoit du reste de la chambre.

Je m'étois jettée toute habillée sur mon lit , & je commençois à m'y endormir , lorsque le Comte & Sophie, que je ne pouvois voir , mais que je reconnus à leurs voix, entrèrent. La familiarité du début de leur conversation me surprit ; mais je fus bien plus étonnée encore , peu d'instans après , de la part que je me trouvai y avoir.

Vous me dites que vous m'ai-

E v

mez, lui disoit Sophie, & j'ai trop d'intérêt à le croire, pour ne pas vous aider moi-même à me le persuader; cependant, quelles sont les preuves que vous m'en avez donné, & sur quoi voulez-vous que je fonde cette certitude que vous prétendez que je dois avoir que vous m'aimerez toujours? Je ne vous ai point dissimulé mes inquiétudes au sujet de Mademoiselle de St. Cyr, il y a plus d'un mois que je vous en ai fait l'aveu, & vous n'en avez paru que plus attentif & plus empressé auprès d'elle. Quoi! toujours cette folle idée vous tourmente, interrompit le Comte en riant, & vous vous imaginez de bonne foi, que je puis être sérieusement amoureux d'un enfant? Eh! ne voulez-vous pas me persuader, interrompit Sophie,

que vous l'êtes de moi ? quelle si grande différence mettez-vous donc de son âge au mien ? Je répondrai à cela, reprit le Comte, que l'impression que vous faites ne décide de rien de celle que les autres peuvent faire ; que c'est précisément parce que je vous aime , qu'il n'est pas possible que j'en aime une autre. . . . Si vous n'aviez humilié que ma vanité , interrompit-elle , cette réponse seroit peut-être suffisante ; mais c'est mon cœur qui s'en trouve offensé , & , pour qu'il cesse de l'être , il lui faut quelque chose de plus qu'une simple galanterie. Elle le pressa ensuite de lui déclarer sans ménagement , ce qu'il avoit déterminé pour l'avenir , en l'assurant que, quelque sort qu'il lui destinât, elle lui resteroit toujours tendre.

ment attachée; qu'elle avoit souvent, avec effroi, mesuré toutes les distances qui se trouvoient entre lui & elle; qu'elle n'avoit jamais crû à la possibilité de les rapprocher; mais que, comme il avoit souvent donné lieu à des espérances à ce sujet, elle vouloit très-positivement sçavoir à quoi s'en tenir. Ce discours, que je ne vous rends qu'en substance, & auquel elle mit toute l'adresse & tout l'art imaginable, fut accompagné d'un torrent de larmes: Monsieur de Furcé en fut, ou du moins, parut en être touché; il lui dit les choses les plus tendres; mais, voyant que rien n'étoit capable de la rassurer, & qu'elle persistoit à vouloir qu'il s'expliquât plus clairement: Je vois bien, lui dit-il, après quelques instans de silence, qu'il me

faut employer pour vous tranquilliser le seul moyen qui me reste ; je vous estime trop pour vous soupçonner capable d'abuser de ce que je vais vous apprendre , ainsi je ne vous ferai point de recommandations , que je dois supposer inutiles , sur le secret que vous devez m'en garder ; je vous observerai seulement , qu'après cette preuve de mon entière confiance , j'aurai le droit de tout attendre de la vôtre ; que paroître davantage en manquer , seroit une injure que , malgré tout mon amour pour vous , j'aurois peut-être peine à vous pardonner ; qu'ainsi ce ne fera qu'en m'en témoignant une sans bornes & sans réserve , que vous pourrez tout espérer & même tout exiger de ma tendresse : Alors , il l'instruisit de ma nais-

sance, & lui en fit en abrégé l'histoire. D'après ce que je viens de vous révéler, continuait-il, vous devez juger combien vos allarmes sont ridicules & peu fondées, non que je veuille cependant vous nier que la jeune de St. Cyr, ne m'ait fait une de ces impressions qui n'affectent que les sens & n'intéressent point le cœur : autant votre ami que votre amant, je n'aurai jamais de réserve avec vous ; je vous avouerai donc, que, malgré la passion que vous m'avez inspiré, je n'ai pû me défendre d'une de ces fantaisies, qui ne durent d'ordinaire que jusqu'à ce qu'elles soient satisfaites ; en m'en facilitant les moyens, vous pouvez m'aider promptement à m'en défaire ; votre jeune compagne vous aime, vous avez du pouvoir sur son es-

prit ; servez-moi auprès d'elle ,
j'ai entrevu que nous aurons peu
de peine à réussir ; elle m'écoute
volontiers , il ne s'agit plus que
de la déterminer à me répondre ,
& à lui fournir l'occasion d'en-
tendre ce qu'il me reste à lui dire ;
vous couchez dans sa chambre ,
& rien de plus facile que de
Quoi ! interrompit brusquement
Sophie, vous n'êtes pas content
de me déchirer le cœur, par l'ou-
trageant aveu que vous me faites
de votre amour pour une autre ,
vous voudriez exiger encore que
j'y jouât le personnage avilissant
que vous osez me proposer ? Je
n'exige rien, reprit froidement le
Comte, je priois seulement, vous
me refusez , n'en parlons plus :
souffrez simplement, continua-t-il
du même ton , quoique vous pa-
roissiez recevoir assez mal les

confidences que je vous fais, que je vous en fasse encore une. Je porte un grand nom, & je jouis d'une grande fortune; ma sœur, de concert avec toute ma famille, me persécute sans cesse pour m'engager à me marier, je résiste à leurs sollicitations, & en voici la raison : Je n'aurois pas refusé, & je ne refuserois peut-être pas encore, de faire l'état & la fortune d'une femme, qui auroit paru, ou paroîtroit me convenir; mais je demande dans cette femme des qualités, qui, je le vois, ne se rencontrent dans aucune : une vertu douce, & sur-tout complaisante, pour tous mes défauts & toutes mes foiblesses : je voudrois que, satisfaite du sort brillant que je lui aurois fait, & de l'amour de préférence qui m'auroit engagé à le lui faire, elle ne s'a-

visât point de me gêner, ni de me contraindre dans les goûts momentanés, dont je conviens de bonne foi que suis susceptible : c'est, ajouta-t-il, en se levant, l'impossibilité de trouver un caractère de cette espèce, qui jusqu'à présent m'a fait fuir un engagement, & c'est ce qui, plus que jamais, m'afermit dans la résolution de le fuir toute ma vie. En achevant ces mots il avança vers la porte dans le dessein de sortir : Sophie l'arrêta & le conjura de l'entendre, il en fit quelque difficulté, & y consentit à la fin. Après beaucoup de discours de part & d'autre, le Comte obtint ce qu'il demandoit. L'ambitieuse Sophie crut devoir se soumettre à tout pour s'assurer le rang qu'on lui faisoit espérer, & que le Comte faisoit dé-

pendre des succès qu'il auroit auprès de moi : elle lui promit donc de travailler à les lui procurer , & s'obligea de l'introduire secrètement la nuit dans ma chambre, lorsqu'il jugeroit qu'il en seroit tems. Cet odieux complot formé, présumant que la toilette de Madame de Morcour , où on me supposoit, étoit finie, & craignant que je ne vinssé les surprendre, ils se séparèrent.

Tant qu'ils avoient été ensemble l'appréhension d'en être découverte , avoit presque été tout ce qui m'avoit occupé ; lorsqu'ils furent sortis , la frayeur , qu'il ne leur prit envie de revenir , me fit avec précipitation abandonner le lit & ma chambre , sans me donner le tems de réfléchir sur le parti que je devois prendre.

Tremblante, inquiète , & ne

ſçachant que réſoudre , je deſcendis un eſcalier qui menoit à l'appartement de Monſieur de Morcour , lors que je l'apperçus qu'il en ſortoit. Un ſentiment que j'afſoiblirois , ſi j'entreprenois de le rendre , remplit tout à coup mon ame : l'outrage que me faiſoit le Comte , la trahiſon de Sophie , le néant de mon état , tout fut oublié , pour me ſouvenir ſeulement de qui je tenois la vie : le bonheur réel de la devoir à l'homme du monde qui m'étoit le plus cher , fut jugé par mon cœur devoir l'emporter ſur le malheur imaginaire de l'avoir reçue ; un mouvement auſſi tendre qu'impétueux , fruit de cette réflexion , me fit voler au devant de mon pere , tomber à ſes pieds , en l'appellant de ce nom ſi doux , que je répétois mille fois , comme

pour me dédommager du tems que j'avois passé sans le lui donner. Monsieur de Morcour, d'abord étonné , ensuite attendri de ce transport , parut le partager quelque momens , sans penser qu'on pouvoit nous voir, nous entendre , & découvrir par là un mystère qu'il vouloit qui fût ignoré , & qui , malgré son attention à le cacher , commençoit cependant depuis quelques mois à pénétrer dans le public. Mais enfin, son émotion ayant fait place à la crainte de confirmer les soupçons qu'on pouvoit en avoir , il me força de me relever , & de le suivre dans son appartement. Ce fut là que , pouvant sans contrainte nous livrer à toutes les impressions de la nature , nous oubliames bientôt dans les bras l'un de l'autre , lui de s'informer quel

hazard m'avoit appris à me connoître, & moi de lui en rendre compte : satisfaits de la liberté qu'il nous donnoit, de nous accabler de caresses; sans cette réserve gênante qui les avoit toujours accompagnées jusqu'à cet instant, nous ne songeâmes qu'à en profiter. Comment avez-vous pu vous résoudre, lui demandai-je, à me priver si long-tems de la douceur de jouir du premier de vos bienfaits ? Cette existence que vos bontés ont rendue si heureuse, l'auroit été mille fois davantage, si j'avois sçu vous la devoir. Quoi ! me dit mon pere, après un moment de silence, en attachant sur moi ses yeux remplis de larmes; est-il possible que la connoissance de ce que vous êtes, ne vous fasse pas regretter ce que vous aviez l'air

d'être? Eh! que voulez-vous que je regrette, interrompis-je avec vivacité, lorsque le titre le plus cher à mon cœur, celui qu'il avoit choisi de préférence à tout autre, & que souvent même il a souhaité, est celui de votre fille? Ah! daignez croire qu'il me tient lieu & qu'il me dédommage de tout! Un sentiment si tendre, reprit-il, en me serrant entre ses bras, honore trop la nature, pour ne pas intéresser le Ciel; espérez de lui la récompense qu'il mérite. Il ne m'en doit, & je ne lui en demande aucune, répondis-je: vous m'aimez, que peut-il faire de plus pour moi? Je ne desirer qu'une seule chose, continuai-je, & elle dépend uniquement de vous; si je suis assez heureuse pour l'obtenir, je n'aurai plus de sou-

haits à faire , ni de vœux à former. En apprenant quel est mon fort , j'ai appris quel est celui de ma mere : ah ! permettez que j'aïlle l'adoucir ; j'ose vous l'avouer , l'idée que je me forme de son état suffiroit pour troubler toute la douceur du mien , & m'empêcheroit d'en jouir : En me la représentant dans les larmes , & dans la douleur , pourrois-je me livrer à la joye & au plaisir : laissez-moi donc , pour quelque tems au moins , aller partager sa solitude ; ce lui sera peut-être une consolation , de pouvoir se convaincre par mes attentions , mes soins , mon respect , de tous les sentimens dont je suis pénétrée pour elle. Hélas ! qui sçait quels sont ceux qu'elle a pour moi ? & si le souvenir amer de ce que je lui coûte ne me rend pas plutôt l'ob-

jet de ses regrets , que celui de sa tendresse. Pour déterminer mon pere à m'accorder cette grace , que je souhaitois si ardemment d'obtenir , j'allois lui apprendre l'amour du Comte , ses infâmes projets concertés avec Sophie , & lui faire sentir combien , par cette raison , mon éloignement devenoit nécessaire ; lorsqu'on lui vint dire de la part de Madame de Morcour , qu'elle avoit à lui parler , & qu'elle le prioit de passer sur le champ chez elle. Mon Pere , obligé de me quitter, m'embrassa tendrement , me dit de l'attendre , qu'il viendrait dans peu d'instants me rejoindre. A peine étoit-il parti que Sophie entra : elle avoit appris des femmes de Madame de Morcour , que je n'avois point paru de l'après midi chez elle ; que
m'étant

m'étant trouvé incommodée en sortant de table, j'avois été me reposer dans ma chambre, où on m'avoit vû monter immédiatement après le dîner : tout est effrayant pour une ame coupable, la crainte est la premiere peine du crime.

Sophie allarmée, étoit courue en diligence à ma chambre, où il lui avoit été facile de s'appercevoir, au désordre de mon lit, que j'y avois effectivement été : Ses appréhensions redoublant, le Comte étant sorti & ne pouvant consulter personne, après m'avoir inutilement cherchée dans toute la maison, il lui avoit été facile de conjecturer que je ne pouvois être que chez mon Pere ; venant de le voir entrer chez Madame de Morcour, elle avoit pris le parti de me venir trouver pour

prévenir, s'il en étoit tems encore, l'éclat qu'elle redoutoit : Son air troublé & l'embarras avec lequel elle me demanda comment je me portois, me fit pénétrer une partie de son inquiétude, & l'attendrissement où elle me surprit, ainsi que la rougeur qui me couvrit le visage lorsque je la vis paroître, la confirmèrent dans ses soupçons; elle avoit peu d'instans pour achever de les éclaircir, la crainte d'en perdre l'occasion, par le retour de mon Pere, la déterminâ. Je vois, me dit-elle, en versant un torrent de larmes, & en se laissant aller dans un fauteuil, je vois & je lis dans vos yeux toute l'horreur que je vous inspire, je suis trop juste pour ne pas convenir que je la mérite, du moins en apparence; mais, daignez m'écouter un moment,

peut-être me trouverez - vous moins coupable. . . Voulant éviter un éclaircissement, je l'interrompis en l'assurant que je n'entendois rien à ce qu'elle vouloit me dire ; que je ne pensois point avoir de reproches à lui faire, & que je ne lui en ferois jamais. Il est inutile de dissimuler, reprit-elle, avec un redoublement de sanglots, j'ai des preuves certaines que vous avez entendu ma conversation avec le Comte, & comme je dois supposer que vous en avez déjà instruit Monsieur de Morcour, ce ne peut-être dans l'espérance de prévenir l'éclat que je redoute, que je m'empresse à me justifier ; mais l'amitié qui nous unit dès notre tendre enfance ne me permet pas de vous laisser croire que j'ai pû un instant être capable de la trahir ;

E ij

Alors , en convenant de son intrigue avec le Comte , qu'elle me jura cependant n'avoir jamais passé les bornes que la vertu devoit lui prescrire ; en ne me cachant point quelles avoient été à ce sujet ses espérances , elle m'avoua que la seule crainte de les perdre lui avoit arraché le consentement qu'elle avoit semblé donner à ce qu'il avoit exigé d'elle ; mais , qu'en le lui donnant , elle avoit formé le dessein de m'en prévenir, & de me confier tout le secret de sa position , & de prendre, de concert avec moi, de justes mesures pour me mettre à couvert de la témérité des entreprises de son amant , sans qu'il la pût toutefois soupçonner de les avoir fait échouer. Rien n'est plus facile que d'en imposer à l'innocence , elle croit sans es-

forts à la plus légère apparence du bien , & ne se rend qu'avec peine à l'évidence même du mal.

L'air de sincérité de Sophie , & l'abondance de ses larmes , suffirent pour me persuader & m'attendrir : touchée de son repentir , & sensible à sa douleur , je me hâtai de la rassurer en l'instruisant de ce qui venoit de se passer entre mon Pere & moi , & je finis par lui promettre de continuer à observer le plus profond silence sur ce qui la regardoit , à la condition que par sa conduite elle ne me forceroit point à le rompre. Vous jugez bien quelle fut sa joye , ses remerciemens & ses promesses ; ensuite nous nous occupâmes de ce que je répondrois aux questions , que Monsieur de Morcour ne pouvoit manquer de me faire , sur les lumié-

res que j'avois acquises de mon état , & nous étions assez embarrassés à trouver quelque chose de vraisemblable à lui dire lorsqu'un événement inattendu vint nous tirer de peine.

Vous devez vous souvenir, Madame, que Madame de Morcour la mere vivoit retirée depuis quelques années dans une de ses terres en Normandie ; un accident , qui venoit de lui arriver , l'avoit fait dépêcher un exprès à son fils & à sa belle-fille , pour les prier de partir & de venir la joindre. Elle étoit tombée du haut en bas d'un escalier , & si malheureusement , que dans cette chute elle s'étoit fracassé un bras, qu'on appréhendoit devoir être forcé de lui couper ; c'étoit pour annoncer cette triste nouvelle à Monsieur de Morcour , que sa

femme l'avoit envoyé chercher pendant que nous étions ensemble : ils ne balancerent point l'un & l'autre sur ce qu'ils devoient faire , & convinrent de partir sur le champ. Une seule chose les embarrassoit ; il n'étoit pas possible que je fusse du voyage : Madame de Morcour la mere , par une antipathie, que , sans le respect que je dois à sa mémoire, j'oserois dire injuste , n'avoit jamais voulu permettre que je lui fusse présentée , & avoit même blâmé assez hautement les bontés dont m'honoroient son fils & sa belle-fille , qui , quoi qu'ils eussent pû faire , n'avoient pû l'empêcher de tenir plusieurs discours qui avoient donné lieu à bien des soupçons sur ma naissance. On convint donc que, forcé de me laisser à Paris, il n'y avoit

point d'autre parti à prendre que de me remettre au Couvent. Je saisis avec vivacité cette circonstance pour conjurer & presser de nouveau Monsieur de Morcour de m'envoyer auprès de ma mere; mais, mes instances furent inutiles, il ne put se résoudre à un aussi grand éloignement; & il me marqua un chagrin si tendre du desir que j'en faisois paroître, que je n'osai insister davantage. L'Abbé R*** parent & ami de mes bienfaiteurs, qui étoit présent, les voyant embarrassés pour le choix d'un Couvent, parce que le Prieuré de*** où j'avois été élevée, ne recevoit point de jeune personne au-dessus de l'âge de douze ans, proposa celui des*** à St.*** dont il étoit Supérieur; sa distance de Paris, où je supposois que le Comte devoit rester, me fit supplier mon

Pere de le préférer à tout autre ,
ce qui me fut accordé ; & pour
éviter les informations des Reli-
gieuses , & obvier à l'inconvé-
nient des discours qu'on pour-
roit leur tenir , on accepta de
plus l'offre que fit l'Abbé R***
de m'en faire non-seulement ac-
corder l'entrée sur sa simple re-
commandation , mais même de
m'y faire conduire par une de ses
amies , à qui j'étois absolument
inconnue. On détermina encore
qu'on ne m'y appelleroit qu'A-
delaïde , nom que m'avoit donné
ma Mere , & que j'avois porté
dans ma premiere enfance. Tou-
tes ces précautions furent prises
dans la seule vue d'assurer le se-
cret de mon état jusqu'après mon
mariage avec le jeune de Mas-
signy. Monsieur & Madame de
Morcour , qui desiroient cette

affaire avec ardeur , appréhendoient que si j'étois connue , on n'en dégoûtât le Marquis , & que la crainte du blâme public ne l'engageât à rompre : pour se faire quittes de cette appréhension , ils arrêterent, dès cet instant, qu'aussitôt qu'ils seroient tous de retour à Paris , on se hâteroit de conclure.

Toutes ces choses convenues , & l'exécution ne pouvant s'en remettre , munie simplement de ce qui m'étoit le plus nécessaire , & après avoir fait à Monsieur , à Madame de Morcour & à Sophie, qui les devoit accompagner, les adieux les plus tendres, nous partimes, l'AbbéR*** & moi, pour nous rendre chez son amie à qui je fus remise , & qui me conduisit sur le champ à*** où je fus reçue sans nulle difficulté , sur la lettre

de la Baronne de Blémon. 131
qui fut rendue aux Religieuses de
la part de leur Supérieur.

Le Comte de Furcé, qui étoit
forti l'après diné, fut bien sur-
pris lorsque, rentrant le soir chez
sa sœur, on lui remit un billet
d'elle qui lui expliquoit la raison
qui l'avoit forcée, & son mari, à
partir sans le voir. Comme dans
ce billet il n'étoit point question
de moi, le Comte crut d'abord
qu'elle m'avoit emmené avec
elle ; mais, ayant appris des
domestiques que j'étois sortie
seule avec l'Abbé R*** & qu'on
ignoroit où il m'avoit conduite,
il ne douta point que Sophie,
allarmée des sentimens qu'il
avoit eu l'imprudence de lui
confier, n'en eut donné avis à
Monsieur & à Madame de Mor-
cour, & que les précautions qu'on
avoit prises pour cacher ma re-

traite ne l'eussent uniquement pour objet : Après avoir fait quelques recherches inutiles pour la découvrir , l'Abbé de *** n'étant point à Paris , il prit le parti d'aller joindre Madame de Morcour en Normandie , où le malheur arrivé à sa belle-mère devoit vraisemblablement la retenir long-tems encore. Le but principal que le Comte se proposoit dans ce voyage , étoit de faire repentir Sophie de son indiscretion , s'il étoit vrai qu'elle en eût été capable , en découvrant à ses protecteurs les particularités les plus secretes de sa conduite. Ce fut elle-même qui m'instruisit par une lettre de ces détails , & des difficultés qu'elle avoit trouvées , toute innocente qu'elle étoit , à se justifier dans l'esprit du Comte.

Elle me marquoit que , pour m'épargner ainsi qu'à elle de nou-

Velles persécutions , elle s'étoit cru obligée de lui apprendre comment j'avois été instruite de ses odieux desseins , & que j'étois déterminée d'implorer sa sœur & son beau-frere pour m'en garantir , s'il osoit me donner encore le moindre sujet de crainte. Elle finissoit par m'assurer que je n'en devois plus avoir , que Monsieur & Mésdames de Morcour ayant engagé le Comte à rester en province , elle connoissoit assez son humeur inconstante , pour me répondre que , pour peu que notre absence durât , l'impression que je lui avois faite seroit bien-tôt entièrement effacée ; effectivement les lettres que je reçus d'elle depuis me confirmèrent dans cette idée.

Le Comte peu à peu cessa de lui parler de moi , & parut enfin m'a-

voir absolument oubliée. Je vivois donc, dans ma retraite, sans éprouver d'autre chagrin que celui que me caufoit l'éloignement de mes bienfaiteurs. Il est certain cependant que sans Mademoiselle de Chanfai, & l'amitié tendre que nous primes l'une pour l'autre, j'en aurois difficilement supporté l'ennui.

Plusieurs mois s'écoulèrent, pendant lesquels on fut obligé d'en venir à la douloureuse opération qu'on avoit inutilement voulu sauver à Madame de Morcour la mere ; mon Pere m'apprit cette triste nouvelle, ainsi que la mort de la Marquise de Massigny, & l'arrivée de son mari & de son fils en Normandie, où ils étoient allés le joindre, & d'où ils devoient revenir tous ensemble. Ce fut à peu près dans ce même-tems

de la Baronne de Blémon. 135
que Messieurs d'Oville & de
Clarcy, arrivèrent à St.***; comme
vous n'ignorez aucunes des parti-
cularités de notre connoissance,
que vous sçavez comment elle
s'est formée, comme elle s'est
entretendue, & l'imprudence qui
la fit découvrir, je ne m'arrête-
rai qu'à ce qui me regarde di-
rectement.

Vous m'honorez de trop de
bontés, Madame, pour que je
n'y réponde pas par une confian-
ce sans réserve. Je conviendrai
donc que je ne fus pas insensible
à la préférence que parut me don-
ner Monsieur d'Oville, sur une
Mademoiselle de Fargenne, sœur
du beau-pere de Mademoiselle
de Chanfai, à qui Monsieur votre
frere avoit inspiré des sentimens
assez vifs, pour qu'elle ne pût
s'empêcher de les faire paroître :

je conviendrai même encore, que ce fut bien moins ma vanité que mon cœur qui s'applaudit de ce triomphe, quoique je ne manquai pas d'abord de mettre sur le compte de l'une, tout le plaisir que je n'osois m'avouer qu'il caufoit à l'autre. Je ne pus cependant long-tems m'y méprendre ; mais le mal me parut si grand lorsque je m'en apperçus, que n'imaginant point de remede assez fort pour le guérir, je jugeai inutile d'en chercher.

Je voyois donc tous les jours Monsieur votre frere, & je vous avouerai ingénument que sa conduite au bout de quelque mois, malgré tout l'amour que je croyois y remarquer, me donnoit quelques inquiétudes. Quelle est-donc, demandois-je un jour à Mademoiselle de Chanfai, pour

laquelle ma confiance égaloit mon amitié, quelle est - donc l'espèce de sentimens que ressent pour moi le Comte d'Oville ? Depuis cinq mois que nous nous connoissons, il ne m'en a parlé qu'une seule fois, & encore, d'une façon si indirecte, qu'il a fallu toute l'intelligence qui est entre son cœur & le mien pour l'entendre. Que peut signifier cette singulière réserve ? Pourquoi ne cherche-t-il pas les moyens de me faire approuver sa tendresse, en l'autorisant de l'aveu des personnes dont je dépends ? Mais, me répondit Mademoiselle de Chanfai, pensez-vous que Monsieur d'Oville soit absolument maître de faire un choix, qu'il n'y ait point dans sa famille quelqu'un qui ait le droit d'y présider ? Il n'a, il est vrai, ni pere ni

mere ; mais il est bien jeune , & rarement on peut à son âge former un engagement sans consulter personne.

Ce peu de mots fut le premier trait de lumière qui m'éclaira sur le malheur de mon état , & qui m'en fit rougir pour la première fois. Mademoiselle de Chanfai , dont l'intention n'avoit pas été de me faire faire une réflexion humiliante , fut au désespoir d'y avoir donné lieu : elle employa toutes les ressources de son esprit pour effacer l'impression qu'elle m'avoit faite ; mais le coup involontaire qu'elle venoit de me porter , étoit entré trop avant dans mon ame pour pouvoir en être arraché. L'histoire de ma malheureuse mere se retraça à mon esprit avec les couleurs les plus effrayantes. Dans quel comble d'infortune

ne l'avoit pas plongé les disproportions qui s'étoient trouvées entre son amant & elle ? Pouvoient-elles, cependant, être comparées à celles que le préjugé mettoit entre Monsieur d'Oville & moi ? C'étoit en vain que je me disois que ces disproportions seroient les mêmes pour tout autre, & que cependant Monsieur de Morcour, sans me parler de vues particulieres, avoit bien des fois flaté ma vanité d'un établissement qui, à l'entendre, seroit à peu près pour la naissance tel que celui que j'osois desirer ; je sçavois qu'il me destinoit une dot considérable, & je ne sentoís que trop que cette seule raison pourroit déterminer en ma faveur ; que quelqu'un, né absolument sans bien, s'en trouveroit suffisamment autorisé ; que l'indigence,

dans le monde, étant moins plainte que méprisée, l'opulence, lorsqu'on en sçait jouir agréablement pour les autres, fait bientôt oublier comment & par quel moyen, on est parvenu à se la procurer; mais pour Monsieur d'Oville, qui, content d'une fortune honnête qu'il possédoit, avoit peu l'ambition de l'augmenter, ce n'étoit que sur son amour que je pouvois fonder quelques espérances. Mais cet amour, dont après tout je n'avois que des preuves assez équivoques, lui donneroit-il la force de résister aux représentations de toute une famille, qui, selon l'opinion commune, ne manqueroit pas de juger notre union avilissante pour lui, & de mettre tout en usage pour prévenir la honte qu'elle se figureroit devoir en rejaillir sur

elle? Ce fut l'appréhension qu'elle ne parvînt à y réussir, qui me fit dès ce moment éviter avec soin toutes les occasions qui auroient pu fournir à Monsieur d'Oville celle de s'expliquer plus ouvertement avec moi : ce fut elle encore qui me fit recommander à Mademoiselle de Chanfai, pour laquelle il paroissoit avoir beaucoup d'amitié & de confiance, de ne lui laisser jamais pénétrer l'humiliant secret de ma naissance, non que je redoutât qu'il m'avilît à ses yeux & qu'il m'en estimât moins. Dans une ame telle que j'aimois à croire la sienne, le sentiment accordé à la vertu, n'a besoin que d'elle pour se soutenir; mais ce sentiment étoit-il le seul que je m'applaudissois d'avoir fait naître, & que je desirois conserver, malgré toutes ces

réflexions ? Cependant , je ne pus prendre sur moi de cesser de le voir ; je rendis simplement nos entrevues moins fréquentes , & je me contentois de refuser absolument de me trouver à celles de nuit , que Mademoiselle de Fargenne & Madame de Sanval contraignirent , en quelque sorte ; Mademoiselle de Chanfai à permettre.

Deux mois se passerent encore , au bout desquels mourut Madame de Morcour la mere ; l'état de douleur où elle avoit été depuis son accident , & le danger où elle n'avoit point cessé d'être depuis près d'une année , en préparant Monsieur de Morcour à ce malheur , ne diminua point la douleur qu'il en ressentit. Le Comte de Furcé , que le séjour de la province commençoit à

ennuyer , sous prétexte de sauver à sa sœur , & à son beau-frere les tristes embarras de ces sortes d'occasions , les engagea à en charger le Marquis de Massigny , & les ramena sur le champ à Paris. Je ne sçai pour quelle raison Sophie ne me prévint point sur ce retour ; pour mon pere , le seul desir de me surprendre l'empêcha de m'en instruire , il avoit résolu de venir me chercher lui-même à St.***, & le hazard voulut qu'il prit précisément le jour que l'entrée de Messieurs d'Oville & de Clarcy , dans l'intérieur du Couvent , fut découverte.

Madame de Morcour qui depuis quelque tems étoit très-incommodée d'un violent mal de poitrine , qu'avoit considérablement augmenté les soins fatiguans

qu'elle avoit pris de sa belle-mère dans tout le cours de sa maladie ; ne put par cette raison me venir chercher avec son mari ; le Comte de Furcé s'offrit de l'accompagner à sa place , & ils arrivèrent l'un & l'autre , à l'instant même où j'étois seule au parloir avec Monsieur d'Oville , d'où sortoit Mademoiselle de Chansai que j'étois venue prévenir sur le bruit que faisoit dans la maison notre malheureuse aventure. La subite apparition de mon pere & du Comte, à laquelle je m'attendois si peu , & qui surprirent Monsieur votre frere à mes genoux, me causa une révolution qui me fit perdre connoissance. J'ignore ce que devint alors Monsieur d'Oville , revenue de mon évanouissement je ne le trouvais plus ; Mademoiselle de Fargenne
qui,

qui, je ne ſçai comment ni pour-
quoi, ſe trouva auprès de moi ;
fut ſuppliée par mon pere de vou-
loir bien m'accompagner juſqu'à
ma chambre, où il me dit d'aller
en diligence me préparer à par-
tir avec lui. J'obéis, ſans répli-
quer, à cet ordre, & je ſortis du
parloir ſuivie de Mademoiſelle
de Fargenne, qui ajouta beau-
coup à mes inquiétudes, en m'ap-
prenant que ſa belle-ſœur étoit
venue retirer Mademoiſelle de
Chanſai; mon attachement pour
cette aimable fille, & quelques
traits qu'elle m'avoit confiés du
caractère de ſa mere, me fit tout
appréhender pour elle: à ce nou-
veau ſujet de chagrin ſe joignit
la douleur de ne pouvoir m'in-
former de Monsieur d'Oville ;
Mademoiſelle de Fargenne ayant
eu la maligne attention de ne

me quitter qu'au moment où la Supérieure vint me prendre pour me conduire à la porte, où, sur une lettre de l'Abbé R*** que lui rendit Monsieur de Morcour, elle me remit entre ses mains.

Je ne crois pas qu'on puisse être plus embarrassée que je la fus pendant toute la route ; le Comte fut sombre & rêveur, mon Pere, qui ne m'avoit jamais regardé que d'un œil caressant, sembloit m'examiner avec des yeux sévères, qui me faisoient, avec précipitation, baisser les miens toutes les fois que je hazardois de les lever sur lui. Nous observions tous trois un triste silence & arrivâmes de cette sorte à Paris : j'y fus reçue avec tendresse de Madame de Morcour ; Sophie m'accabla de caresses & parut enchantée de me revoir.

Plusieurs visites étant survenues à Madame de Morcour, mon Pere, après être resté quelques momens chez elle, se leva & me fit signe de le suivre. Arrivée dans son appartement, jugeant à mon air de crainte combien je redoutois l'examen que vraisemblablement j'allois subir, il chercha, avec sa douceur ordinaire, à me rassurer. Et d'où vient donc ce changement si cruel pour mon cœur, me dit-il de ce ton tendre qui lui est particulier ? Est-ce que depuis que vous voyez en moi un pere, vous avez cessé de voir un ami ? Quelque cher que me soit le premier de ces titres, croyez-vous qu'il pût me dédommager de la perte de l'autre ? Rassurez-donc ma tendresse alarmée, ajouta-t-il, en me tendant la main ; dissipez cet air de

frayeur qui l'offense ; dites - moi que vous m'aimez toujours. Serois - je assez malheureuse pour vous avoir donné occasion d'en douter , lui demandai - je en tremblant ? Je n'ose m'avouer à moi-même qu'oui , répondit-il ; mais enfin , il n'est point de vraie tendresse sans confiance ; jugez la vôtre là - dessus. Mes pleurs redoublerent à ces reproches : Monsieur de Morcour attendri redoubla aussi ses caresses ; mais , quoi qu'il pût me dire , soit timidité , soit honte , soit plutôt que je ne me crus pas assez sûre du cœur de mon amant , je ne pus me résoudre à l'aveu de mes sentimens pour lui ; de sorte que mon Pere , après une infinité de questions , resta persuadé par mes réponses , qu'à supposer que Monsieur d'Oville (dont je ne lui

Je n'eussai point le nom , l'âge & l'état) m'eût fait quelque légère impression , elle seroit bientôt effacée ; & que par conséquent elle ne pouvoit être un obstacle à l'établissement qu'il avoit projeté , dont il m'instruisit alors. En m'apprenant les engagements qu'il avoit pris à ce sujet , & la résolution où il étoit de conclure aussi-tôt l'arrivé de Messieurs de Massigny , restés en Normandie pour les affaires de la succession de Madame de Morcour , dont le Marquis avoit bien voulu se charger , mon Pere se seroit aisément apperçu de tout l'effet que produisoit sur moi cette nouvelle , si Monsieur de Furcé ne fût entré au moment qu'il me l'annonçoit : Je saisis cette occasion pour me retirer , & je fus dans ma chambre donner un li,

bre cours à mes larmes. Je goûtois la triste consolation d'en pouvoir répandre sans contrainte, lorsque ma porte, que j'avois négligé de fermer en-dedans, s'ouvrit, & que je vis paroître le Comte. Je voulus pour l'éviter fuir dans un cabinet qui donnoit dans ma chambre; mais il vint à moi avec tant de précipitation, qu'il ne m'en donna pas le tems. Je n'ai qu'un mot à vous dire, Mademoiselle, me dit-il, en me retenant avec force, & en me contraignant de reprendre ma place; les instans nous sont chers, nous n'en avons point à perdre; daignez-donc m'écouter. Ce fut inutilement que je m'en défendis : il fallut malgré moi consentir à l'entendre. Votre air froid & embarrassé, si différent de celui que vous aviez autrefois avec moi,

de la Baronne de Blémond. 151
me dit-il , me confirme dans le
soupçon que Sophie m'a trahi ,
qu'elle vous a parlé... Laissez moi
poursuivre, continua-t-il, voyant
que j'allois l'interrompre; soit
quelle m'ait été fidelle ou non ,
& de quelque maniere que vous
ayez été instruite de ma passion
pour vous , cela m'est à peu près
égal à présent; je ne veux même
point entreprendre de me justi-
fier sur les torts que vous croyez
avoir droit de me reprocher. Ce
n'étoit point assez , sans doute ,
de brûler pour vous du plus ar-
dent amour, il falloit y joindre,
j'en conviens , la plus parfaite
estime : mais si mes sentimens ,
en cessant de vous offenser , peu-
vent cesser de vous déplaire , je
viens vous en faire un nouvel
hommage également digne de
vos vertus & de vos charmes ;

je ne vous cacherais point cependant que j'aurois balancé encore long-tems à vous l'offrir, si Monsieur de Morcour ne venoit de m'apprendre le projet de votre mariage, dont je n'avois eu jusqu'à ce moment, que des doutes. Quelque jeune, quelque charmant que soit celui qu'on vous destine, j'ai trop démêlé votre façon de penser pour lui, pour le redouter & le craindre: le jeune homme surpris aujourd'hui à vos pieds, me cause, je l'avoue, de plus vives inquiétudes; mais, vous avez un moyen de les dissiper. Acceptez ma main, permettez que j'obtienne la vôtre. J'ai trop appris à vous connoître, & par conséquent à vous respecter, pour n'être pas sûr qu'il n'y a rien à redouter, si vous consentez qu'on vous donne.

Cette proposition , à laquelle je m'attendois si peu , m'étonna au-delà de toutes expressions : Monsieur de Furcé , après m'avoir laissé quelque momens pour me remettre de ma surprise , me pressa vivement sur une réponse décisive. J'insistai , pour m'en dispenser , sur ce que je devois de reconnoissance aux bontés de sa Soeur , & de soumission aux volontés de mon Pere , dont j'étois bien assurée que les vûes ne s'accorderoient pas avec les siennes. Mais si je les fais accorder , me dit le Comte en m'interrompant , me refuserez - vous votre aveu ? La certitude qu'il ne pouvoit obtenir celui de Monsieur & de Madame de Morcour , la crainte d'ailleurs de le confirmer dans l'idée qu'il avoit un rival aimé , & plus que tout cela en-

core , le desir de différer mon mariage , que cette concurrence ne pouvoit manquer d'éloigner , me déterminèrent à laisser Monsieur de Furcé le maître des démarches qu'il jugeroit à propos de faire , & à ne lui point cacher combien je redoutois l'engagement qu'on vouloit me faire prendre.

Qu'on se flatte aisément quand on aime ! Le Comte ne manqua pas d'interpréter en sa faveur l'aversion que je marquois pour le Baron , & , transporté de la permission que je lui donnois de se déclarer , il me quitta pour aller parler sur le champ à Monsieur & à Madame de Morcour. Une partie de ce que j'avois prévu arriva ; mais les suites furent bien différentes de celles que j'avois imaginé. Madame de Morcour ,

que le Comte trouva feule, traita d'abord de plaisanterie sa proposition : mais obligée d'y répondre à la fin sérieusement, après avoir essayé de ce que pourroit produire les plus vives représentations, voyant qu'elles étoient inutiles, elle se retrancha sur la parole donnée à Monsieur de Massigny, & l'impossibilité où étoit mon Pere d'y manquer. Le Comte répondit, qu'ayant pour ce mariage, ainsi que j'en venois de convenir avec lui, une répugnance insurmontable, c'étoit une raison suffisante pour le rompre.

Madame de Morcour frappée de cette confidence, que son frere avouoit que je venois de lui faire, la regarda comme une preuve de mon intelligence avec lui, sur-tout lorsqu'il lui eut appris

que ses sentimens pour moi avoient pris naissance long-tems avant le voyage de Normandie, & que la conduite réservée & prudente que j'avois tenue depuis que j'en avois été instruite, lui ayant inspiré autant d'estime que d'amour, lui avoit fait former le dessein qu'il lui communiquoit, que rien ne seroit capable de changer, & dans lequel il la prioit de ne lui être pas contraire.

Quelles que fussent les bontés dont m'honoroit Madame de Morcour, elles ne furent point à l'épreuve de l'idée qu'elle se forma du coup qu'alloit porter à la gloire de son frere & à la sienne même, une union aussi ridicule que celle qu'il projettoit ; la part qu'elle se figura que j'y avois, par cette conduite que le Comte vanitoit si fort, & qu'elle ne jugea être

qu'un manége adroit pour l'amener plus sûrement au point où mon ambition desiroit qu'il fût, affoiblit tout à coup cette tendresse si vive & si bien soutenue, dont j'avois reçu tant de preuves ; mais, dissimulant ce qui se passoit dans son ame, & les divers mouvemens dont elle étoit agitée, elle se contenta de répondre froidement au Comte, que n'ayant aucun droit réel pour disposer de mon sort, qui dépendoit uniquement de son mari, c'étoit à lui à qui il devoit s'adresser ; que pour elle, elle espérait que le peu de pouvoir qu'elle avoit sur l'un, & la déférence qu'elle étoit obligée d'avoir pour l'autre, suffiroit pour la justifier dans le monde de tout ce qui pourroit arriver. Monsieur de Morcour ayant entré comme

elle acheva ces mots, elle sortit & les laissa seuls ensemble. La conversation que Monsieur de Furcé eut avec son beau-frere, fut à peu près la même que celle qu'il venoit d'avoir avec sa sœur; elle produisit le même étonnement, donna lieu aux mêmes représentations, fit naître le même soupçon sur sa conduite, & se termina, de la part de mon Pere, par assurer très positivement le Comte, qu'ayant pris & de parole & par écrit des engagements, son honneur étoit intéressé à les remplir, & que rien dans l'univers ne pouroit l'en empêcher. C'est ce que nous verrons, lui dit fièrement le Comte en l'interrompant; après l'offre que je viens de vous faire de ma main pour Adelaïde, je doute, si vous la refusez, qu'il

Y ait sûreté pour un autre à accepter la sienne ; si cette réflexion vous échape , je suis au moins bien sûr , par les soins que je me donnerai pour la faire faire à Messieurs de Maigny , qu'elle ne leur échapera point. Après cette espèce de menace , le Comte se retira brusquement , & laissa Monsieur de Morcour très-embarrassé du parti qu'il devoit prendre. La violence du caractère de son beau-frere lui étoit trop connue , pour n'en pas redouter les effets ; avant que de prendre une dernière résolution , il voulut me voir , me parler , & approfondir quelle étoit ma façon de penser pour le Comte , & le degré d'intérêt qu'il m'avoit inspiré pour son amour : il me fit donc appeller. Vous jugez bien avec quel battement de

cœur & quel saisissement je me rendis auprès de lui ; je tremblois que Monsieur de Furcé, n'eût obtenu ce qu'il desiroit. Si je fus rassurée sur cette crainte, j'eus bientôt un nouveau sujet de me désespérer, par les reproches dont m'accabla mon Pere, sur ce que je sacrifiois à la seule ambition, & l'obéissance qui lui étoit due, & la reconnoissance que je devois à Madame de Morcour, qui ne verroit point, sans la plus violente douleur, rejaillir sur lui & sur elle, la honte dont un préjugé, injuste à la vérité, mais reçu, couvriroit inmanquablement son frere, s'il persistoit dans son dessein ; & sur les protestations que je lui fis que de ce jour seulement le Comte m'en avoit instruite, que j'avois été bien éloignée de l'en soupçonner

Capable, & que j'osois l'assurer que je ne l'étois point d'y répondre : Il n'est, me dit Monsieur de Morcour en m'interrompant, qu'un moyen de m'en convaincre; & ce moyen est de remplir mes engagements avec Messieurs de Massigny. S'il est vrai, continua-t-il en me fixant, que vous ne m'en ayez point imposé sur l'aventure du Couvent, s'il est vrai encore que vous ne m'en imposez point sur le Comte, vous ne devez avoir ni dans l'esprit ni dans le cœur, aucune raison de vous refuser à ce que ma tendresse a jugé devoir faire votre bonheur. Allez, ajouta-t-il, en me faisant signe de me retirer, je vous donne jusqu'à l'arrivée du Marquis & de son fils, pour me rendre une dernière réponse; songez qu'elle décidera l'opinion

que je dois avoir de votre sincérité. L'air froid dont fut accompagné ces paroles, me glaça; je n'eus pas la force d'y répondre, & je sortis fondante en larmes; mais mon affliction n'étoit point ce qu'elle pouvoit être. Madame de Morcour, que je rencontraï en quittant mon Père, y ajouta encore. Je la trouvai précisément à la porte de l'appartement comme j'en sortois; m'étant rangée pour lui laisser le passage libre: passez, passez, Mademoiselle, me dit-elle ironiquement, en se rangeant aussi de son côté; je dois m'accoutumer à vous rendre ce que sans doute je vous devrai bientôt: mais passez donc, répétait-elle d'un ton d'impatience, voyant que je restois immobile à ma place, d'égalité qui va être entre nous,

rend cet air de respect aussi ridicule que déplacé. Le Comte, qui parut, l'empêcha d'en dire davantage ; elle entra précipitamment pour l'éviter, en me jetant un regard méprisant, qui mit le comble à mon humiliation. Il fut facile à Monsieur de Furcé de juger, à mon air pénétré & confus, que je venois d'essuyer de la part de sa sœur, quelque scène mortifiante : il fut long-tems à me presser de l'en instruire, sans pouvoir m'arracher une parole ; à la fin, me faisant effort pour lui répondre. Hé bien ! Monsieur, lui dis-je avec mille sanglots, puisque vous voulez absolument sçavoir l'effet que produit la démarche que vous venez de faire, il faut vous l'apprendre. Pour me justifier du crime d'ingratitude dont elle me noircit dans l'esprit de Madame

vosre Sœur; de ceux de dissimulation & de défobéissance dont m'accuse mon Pere; de celui d'une ambition ridicule dont l'un & l'autre me soupçonne, & pour paroître à tous deux digne encore des bontés dont jusqu'à ce malheureux moment ils n'ont cessé de m'accabler, je me détermine à épouser Monsieur de Massigny, & je vais les en assurer, ajoutai-je. Arrêtez! s'écria le Comte, en me retenant; avant que d'exécuter cette résolution, sçachez qu'elle est la mienne: Après l'éclat que je viens de faire, je n'ai plus de ménagement à garder; vosre Pere & ma Sœur connoissant mon amour, ils doivent juger de son excès par le projet qu'il m'a fait former; je ne suis point étonné de l'opposition qu'ils y marquent, je m'y suis attendu; mais lorsque leur premier

mouvement sera passé, & qu'ils auront un peu réfléchi, Monsieur de Morcour vous aime trop, pour que le plaisir de vous voir jouir d'un sort digne de vous, ne l'emporte pas sur une fausse idée de délicatesse dont vous seriez la victime; & ma Sœur me connoit trop bien, pour espérer long-tems que son orgueil, qui est un vain préjugé que je méprise, puisse triompher d'une passion, qu'une année d'absence, & mes propres réflexions n'ont pu détruire. Je vais, au reste, continua-t-il, faire un dernier effort; s'il est inutile, mon parti est pris, je me retire dans une de mes terres: mais de là, comme ici, je sçaurai bien veiller à l'intérêt de mon amour, & quoi qu'il arrive, ma mort seule peut assurer à quelque rival que ce

refus, à me faire sortir promptement de chez elle. Monsieur de Morcour lui répondit, avec sa douceur ordinaire, qu'il travailleroit à lui procurer la satisfaction qu'elle desiroit aussi-tôt le retour de Messieurs de Massigny, que mon mariage se termineroit, ou qu'il m'enverroit en province auprès de ma Mere.

Cette alternative, que je sçus par Sophie qu'on devoit me proposer, fut un adoucissement à mes chagrins; l'idée que je verrois bientôt ma Mere, &, s'il faut tout vous avouer, celle que j'habiterois la même province que le Comte d'Oville, que je pourrois peut-être le revoir, que j'entendrois au moins parler de lui, calma la violence de mes douleurs. Il est bien difficile à une jeune personne, occupée
d'une

d'une grande passion , de la renfermer toute dans le fond de son cœur , l'ennui & le dégoût que lui inspire tout ce qui y est étranger suffit pour la découvrir : l'amour , d'ailleurs , a des symptômes connus , auxquels il n'est gueres possible de se méprendre.

Sophie , à cet égard , avoit déjà acquis trop d'expérience , pour ne se pas appercevoir , que , quels que fussent mes sujets apparens de peine , je devois en avoir un de caché que je m'obstinois à lui taire. Nous vivions plus que jamais ensemble dans la plus grande intimité ; malgré l'opinion qu'auroit dû me donner d'elle son intrigue avec le Comte de Furcé , elle m'en avoit marqué tant de honte , de regret , & de repentir , & avoit si absolument rompu avec lui , qu'elle étoit

aisément parvenue à regagner mon amitié, & qu'elle réussit bientôt à attirer toute ma confiance. Nous nous entretenions souvent du Comte & du Baron ; si elle approuvoit mon éloignement pour l'un, qu'elle me peignoit sans cesse des plus odieuses couleurs, elle blâmoit avec vivacité ce qu'elle appelloit ma prévention contre l'autre, dont elle me faisoit les plus grands éloges : elle avoit eu tout le tems, disoit-elle, d'approfondir son caractère, pendant le séjour qu'ils avoient fait ensemble en Normandie, chez Madame de Morcour la mere ; il étoit tel qu'il devoit être pour rendre une femme parfaitement heureuse ; elle ne pouvoit concevoir sur quoi étoit fondée l'aversion que j'avois prise pour lui. Des soupirs & des lar-

mes étoient alors ma seule réponse ; mais à la fin , cédant au desir de chercher à adoucir mon chagrin , & peut - être plus encore au plaisir de parler de ce que j'aimois , je me déterminai de faire à Sophie l'aveu de mes sentimens pour le Comte d'Oville. Elle reçut cette preuve de mon entière confiance avec toutes les marques de la plus tendre reconnoissance , & je crus devoir m'applaudir de la lui avoir donnée.

La liberté de l'entretenir de mon amant , me la rendit mille fois plus chère , je ne trouvois de consolation que lorsque j'étois seule avec elle ; quelle que fût cependant sa complaisance à m'écouter , elle hazardoit souvent de me faire sentir , combien la passion que je me plaisois à entretenir , me rendroit malheureuse :

car enfin , me disoit-elle , vous ne pouvez juger du retour dont vos sentimens sont payés , que sur des apparences bien équivoques. S'il étoit vrai qu'il fût ce que vous méritez qu'il soit , le Comte d'Oville n'a-t-il pas eu tout le tems , dans l'espace de six mois , de vous le faire clairement connoître ? N'auroit-il pas pris des mesures pour assurer son bonheur & le vôtre ? Depuis un mois que vous êtes sortie du Couvent , n'auroit-il pas mis tout en usage pour vous découvrir ? Rien n'est impossible à l'amour : s'il se fût donné des soins pour vous chercher , il vous auroit trouvée sans doute. Ensuite elle me représentoit la douleur que ma résistance , au sujet de mon mariage , causeroit à mon Pere ; que la nécessité de m'éloigner de lui , augmenteroit encore le cha-

grin que Madame de Morcour ressentoit de sa brouillerie avec son Frere, dont le public, aussi bien qu'elle, me rendoit responsable. L'ingratitude dont elle sembloit me convaincre, & enfin tous les regrets que j'occasionerois à ma Mere même, qui me pardonneroit difficilement d'avoir refusé, le seul moyen peut-être, de réparer avec avantage le malheur de mon état, que tant qu'il subsisteroit, elle étoit en quelque sorte forcée de se reprocher; je sentois la force de ses raisons, elles déchiroient mon cœur, mais elle ne le persuadoient point; & quoi que Sophie pût me dire, elle vit bien qu'elle ne faisoit que m'affliger, & bientôt elle désespéra de me convaincre.

Ce fut alors qu'arriverent Messieurs de Massigny; vous conce-

vez aisément, Madame, avec quel trouble ils furent reçus de ma part : le Marquis, que j'avois accoutumé de regarder & de traiter comme un tendre pere, fut sensiblement touché du froid accueil que je lui fis ; il s'en plaignit à mon Pere, en lui en demandant le sujet. Monsieur de Morcour crut ne lui devoir pas cacher ce qui s'étoit passé depuis son retour de Normandie ; il lui apprit donc l'amour de Monsieur de Furcé, l'instruisit en même-tems de ma répugnance à m'unir au Baron, & finit par le prier de se servir du pouvoir qu'il s'étoit acquis sur mon esprit, pour m'y résoudre. Le Marquis ne fut point étonné de mon éloignement pour son fils : il s'en étoit apperçu avant son départ pour la Province ; mais il fut frappé de l'amour du Comte,

& fit à ce sujet à mon Pere plusieurs questions. Peu satisfait de ses réponses, il lui demanda la permission de chercher à s'éclaircir adroitement auprès de moi, & lui promit de travailler à me disposer à l'obéissance, ainsi qu'il l'en prioit, sous la condition toutes fois, que si je persistois à m'y refuser, l'engagement qu'ils avoient pris ensemble resteroit nul. Il exigea encore de Madame de Morcour, qui demandoit avec vivacité, ou la conclusion de mon mariage, ou mon éloignement, qu'elle me donneroit trois mois pour prendre une dernière résolution; elle fit d'abord quelque difficulté sur la longueur du terme, & y consentit cependant à la fin. Nous entrions alors dans la belle saison; Madame de Morcour se trouvant toujours très-

incommodée de violents maux de poitrine, ses Médecins lui ordonnèrent l'usage du lait, & lui conseillèrent d'aller le prendre à la campagne : Monsieur de Morcour ayant à cet effet loué à Ruel une très-jolie maison, nous partîmes tous pour nous y rendre. Il ne m'y fut pas possible, comme à Paris, d'éloigner les occasions de m'y trouver seule avec Monsieur de Massigny, qui, sans avoir l'air de les trop chercher, faisoit cependant en sorte qu'elles se trouvoient sans cesse; mais il en ufoit avec de si adroits ménagemens, évitoit avec tant de soin de m'entretenir de rien qui pût me déplaire, m'assuroit si tendrement que, si je daignois reprendre en lui la confiance dont je l'avois toujours honoré, il trouveroit bien le moyen de me

convaincre combien il en étoit digne , qu'il parvint à dissiper la méfiance , que ce qu'il étoit au Baron m'avoit inspiré pour lui , & que bientôt il réussit à me persuader que lui seul pouvoit me garantir du malheur que je redoutois , par le pouvoir que je lui connoissois sur l'esprit de Monsieur & de Madame de Morcour. Heureuse si ce retour de ma confiance en lui eut été sans nulle réserve , & que , non contente de lui avouer mon aversion pour son fils , elle m'eût engagé à convenir encore de mon amour pour un autre ! mais un sentiment de honte , qu'il me fut impossible de surmonter , me fit taire la moitié de mon secret , & ne rendit que dangereux l'aveu que j'osai faire de l'autre.

Vous ne m'apprenez rien , belle Adelaïde , me dit Monsieur de

H v.

Massigny, lorsque je lui eus communiqué mes craintes au sujet de mon mariage, votre répugnance à cet égard m'est connue depuis long-tems, & dès lors je me suis bien promis qu'il ne vous seroit fait aucune violence ; soyez donc tranquille, & n'en redoutez point ; le délai qui vous a été donné, expiré, je sçaurai bien vous en faire accorder un autre : le tems amenera des événements, & pourra me fournir les moyens de rompre ; mais, continua-t-il en me regardant fixement, mon zèle ne vous sera-t-il utile que pour empêcher qu'on ne vous donne malgré vous ? Dédaigneriez-vous de l'employer, s'il étoit quelque mortel heureux à qui vous consentiriez d'être donnée ? Je lui protestai, en rougissant, que je ne demandois qu'à rester libre,

que tous mes vœux se borneroient à obtenir cette grace, & à en aller jouir tranquillement auprès de ma Mere.

Mais si on avoit l'espérance, reprit-il, de parvenir un jour à déterminer Monsieur & Madame de Morcour à consentir que leur frere partageât avec vous son rang & sa fortune, défavouriez-vous, Mademoiselle, les soins que se donneroit un tendre ami pour vous procurer un sort si digne de vous ? Il m'exposeroit à un nouveau malheur, interrompis-je avec vivacité, en me forçant à un nouveau refus; & si j'osois, ajoutai-je, exiger de cet ami une preuve des bontés dont il m'assure, ce seroit simplement de travailler à persuader Madame de Morcour, que mon cœur n'a point de part à la déraisonnable passion

de Monsieur de Furcé, & qu'il n'y en prendra jamais.

Une assurance si positive, faite de ce ton & de cet air vrai qui persuade, suffit pour convaincre le Marquis qu'il s'étoit trompé; lorsqu'il avoit cru que l'amour du Comte m'avoit fait quelque impression; il me promit de ne rien négliger pour en dissuader Madame de Morcour, & je m'apperçus, à l'air de bonté qu'elle reprit peu-à-peu avec moi, que ce n'étoit pas sans succès qu'il y avoit travaillé. A ce premier bonheur, en succéda bientôt un autre : j'appris de mon Pere, peu de jours après, que le jeune Massigny devoit dans peu partir pour son Régiment, où il ajouta qu'il resteroit plusieurs mois.

Ce départ qui me fut annoncé en présence de Madame de Mor-

de la Baronne de Blémond. 181

Cour, sans qu'il fut en aucune façon question de mon mariage, me causa, dans le premier moment de surprise, plus d'inquiétude que de joye : je tremblais que le dessein de mon Pere ne fût d'user de toute son autorité pour me contraindre à épouser le Baron, & qu'il ne jugeât inutile de m'en prévenir : le Marquis m'avoit, il est vrai, donné sa parole qu'il ne souffriroit jamais qu'il me fût fait de violence ; mais, quelque généreux que je le supposât, étoit-il impossible qu'il ne se fût à la fin laissé éblouir par la fortune que je pouvois procurer à son fils, & qu'un seul mot pouvoit lui assurer. Pénétérée de cette frayeur, j'allois chercher Sophie pour en raisonner avec elle, lorsque je rencontrai le Marquis : il s'apperçut aisément,

à l'altération qui paroïssoit sur mon visage, que j'avois quelque nouveau sujet d'inquiétude; il me conjura si pressamment de le lui apprendre, que je lui avouai naturellement mes craintes. Eh quoi! me dit-il d'un air affligé, Adelaïde m'estime assez peu, pour n'oser compter sur ma parole; elle me soupçonne capable d'immoler à un vil intérêt ce desir si sincère & si tendre que je lui ai toujours marqué de la voir heureuse. Ah! que vous connoissez mal mes sentimens pour vous, continua-t-il avec émotion, si vous n'êtes pas persuadée que non-seulement c'est sans regret que je sacrifie à votre bonheur toute espérance de fortune, mais que je lui sacrifierois encore sans balancer ma propre vie Rassurez-vous donc, ajouta-t-il,

après un moment de silence, votre mariage avec mon fils est rompu Il est vrai que Monsieur de Morcour y a mis une condition ; mais qu'elle ne vous alarme point, & quelque proposition qu'il vous fasse, foyez sans inquiétude : je vous réitère ma parole, que vous ne ferez à personne, que de votre consentement. En achevant ces mots, il me quitta, sans me donner le tems de le remercier, ni de lui répondre. De tout ce qu'il venoit de me dire, je n'avois été frappée que de la rupture de mon mariage, le plaisir que j'en ressentois, m'empêcha de réfléchir sur ce que pouvoit-être cette condition que mon Pere y avoit mise; uniquement occupée de l'heureuse nouvelle que je venois d'apprendre, je fus avec tran-

port en faire part à Sophie, sur laquelle elle ne produisit point l'effet que j'en attendois. Elle prit un air sombre & rêveur, me dit froidement qu'elle souhaitoit, plus qu'elle ne l'esperoit, que je n'eûs point un jour sujet de m'affliger de ce qui paroïssoit me causer une joie si vive; mais qu'elle croyoit qu'en restant ce que j'étois, je pourrois bien me repentir plus d'une fois par la suite, d'avoir refusé d'être, ce que la bonté de mes protecteurs leur faisoit souhaiter que je fusse. L'espece de reproche sur mon état, que ces paroles paroïssent renfermer, & le ton dédaigneux dont il m'étoit fait, me surprit autant qu'il me toucha; cependant, comme je ne le pouvois attribuer qu'à un excès de zèle, je l'eus bientôt pardonné, d'au-

de la Baronne de Blémon. 185

tant plus que Sophie, s'étant aperçue de ma sensibilité, parut si fâchée d'y avoir donné occasion, m'en fit tant d'excuses, & chercha à réparer sa vivacité par tant de caresses, que l'impression qu'elle m'avoit faite, fut bientôt entièrement effacée & que nous continuâmes de vivre ensemble comme à l'ordinaire.

Quelques semaines s'écoulerent encore, pendant lesquelles Madame de Morcour sembloit reprendre de jour en jour ses premières bontés pour moi : son Frere étoit toujours à sa terre ; mais il paroissoit plus tranquille, & on commençoit à croire que sa passion pour moi n'avoit été qu'un goût de passage, qu'un peu de tems encore acheveroit aisément de détruire.

Ce que je devois de reconnoître

fance à la généreuse façon de penser du Marquis , avoit ajouté à mon estime & à mon amitié pour lui , & je me plaisois à lui donner de l'une & de l'autre les plus tendre preuves.

Pour son fils , il avoit marqué assez peu de sensibilité à la rupture de notre mariage , & sembloit s'occuper gaiment des préparatifs de son départ de Paris , qui devoit être incessamment. Enfin , tout sembloit concourir à me rendre aussi heureuse que je pouvois l'être dans ma situation ; la certitude que je ne serois point à ce que je n'aimois pas , me faisoit supporter moins douloureusement l'affligeante idée que je ne serois peut-être jamais à ce que j'aimois. Mais , hélas ! que je devois payer cher la tranquillité dont je commençois à jouir !

Un nouvel orage se préparoit contre moi ; à quelle horreur ne m'a-t'il pas exposée , & de quels affreux malheurs n'a-t-il pas été suivi !

Nous étions toujours à la campagne , où nous retenoit la santé languissante de Madame de Morcour , le peu de monde qu'elle y recevoit , fournissoit sans cesse au Marquis des occasions de me voir & de m'entretenir seule : je fus bientôt forcée de m'appercevoir que depuis quelques tems il n'en usoit plus avec sa liberté d'esprit ordinaire ; il avoit un air d'embarras qui m'en causoit à moi-même , nous passions quelquefois des heures entières ensemble sans nous parler : souvent même il me cherchoit avec empressement , sembloit avoir quelque chose de pressé à me dire , & ne

me disoit cependant rien. A cette qualité douce, qui faisoit le fond de son caractère, avoit succédé une mélancolie sombre qui augmentoit chaque jour : un peu plus d'usage m'auroit facilement ouvert les yeux sur les raisons d'un si grand changement ; mais que j'étois loin de soupçonner le Marquis des foiblesses des autres hommes : son exemple m'a été une preuve qu'il n'en est point qui en soient exempts, & que la seule différence, peut-être, qui se trouve du plus vertueux à celui qui l'est le moins, c'est que l'un combat long-tems avant que de se livrer à ses passions, & que c'est sans combattre que l'autre s'y livre ; l'instant approchoit qui devoit me convaincre de cette vérité.

Un jour que mon Pere reve-

de la Baronne de Blémond. 189

noit de Paris , où il avoit été pour quelques affaires , après avoir débité nombre de nouvelles qu'il y avoit apprises : à propos , dit-il , j'en oubliois une qui peut intéresser Adelaïde ; c'est , poursuivit-il , en m'adressant la parole , le mariage d'une Mademoiselle de Fargenne avec qui vous avez été au Couvent de*** & dont je vous ai entendu parler quelquefois : elle épouse un jeune homme , ami intime de son frere , qui loge chez lui , nommé le Comte d'Oville , & que vous avez aussi connu pendant votre séjour à St.*** Heureusement que nous étions à la promenade , & que le jour , qui commençoit à tomber , empêcha de remarquer l'effet que produisit sur moi cette nouvelle. L'heure du souper nous ayant obligés de rentrer , la pâ-

leur extrême dont j'étois frappé Monsieur de Morcour ; il s'informa avec inquiétude de ce qui pouvoit la causer : J'eus peu de peine à lui persuader que je me trouvois mal , & à en obtenir la permission de me retirer dans ma chambre , où Sophie demanda celle de me suivre.

Le fond de mon cœur étoit trop connu de cette fille pour qu'elle crût devoir hazarder d'inutiles raisonnemens : sans m'importuner de vains discours , elle se contenta d'abord de mêler ses larmes aux miennes , laissa à mon désespoir tout le tems de s'en aller , & par ce moyen , réussit plus sûrement à le calmer.

S'il est d'expérience , lorsqu'on a un grand sujet d'affliction , que tout ce qu'on peut nous dire ne sert d'ordinaire , dans les premiers

transports, qu'à les aigrir davantage, il ne l'est pas moins que l'impossibilité d'en conserver la violence, nous fait, lorsqu'ils sont passés, saisir avec autant d'ardeur, les consolations qui nous sont offertes, que nous en aurions eu d'abord à les rejeter.

Lorsque Sophie me vit un peu moins agitée, & qu'elle me jugea en état de l'entendre, ce fut alors qu'elle commença à blâmer l'excès de ma douleur, & qu'elle me fit convenir qu'avant de m'y livrer, il falloit au moins m'assurer de l'inconstance du Comte d'Oville; elle ajouta qu'elle étoit surprise, qu'avec la façon de penser que je lui attribuois & qu'elle m'avoit entendu vanter tant de fois, je pus si légèrement, sur un simple rapport, le croire coupable; qu'au reste je pouvois me reposer sur

elle du soin d'approfondir s'il étoit vrai qu'il le fût ; qu'il étoit aisé d'en faire la preuve , en s'informant s'il demeurait effectivement chez Monsieur de Fargenne , que cela seul suffiroit pour le convaincre , & que c'étoit ce dont elle se chargeoit de m'instruire sous peu de jours. Elle m'ajouta encore , que si , comme elle l'espéroit , ce prétendu mariage se trouvoit être faux , & que le Comte fût fidèle , les allarmes qu'il m'avoit causées , pourroient tourner à l'avantage de notre mutuel amour ; qu'à l'aide des perquisitions qu'elle comptoit faire , elle ne doutoit point qu'elle ne parvînt à découvrir la demeure de mon amant , qu'elle sçauroit avec adresse l'informer de la mienne , que la circonstance de mon engagement rompu avec le jeune

ne

de la Baronne de Blémond. 173
ne de Massigny , rendant à mon
Pere la liberté d'écouter de nou-
velles propositions , il étoit à pré-
sumer que Monsieur d'Oville se
présentant , avec de la naissance ,
de la fortune , & surtout avec
l'avantage de me plaire , seroit
favorablement reçu. Il est natu-
rel de croire ce qu'on desire ,
que Sophie parvint à me persua-
der , & qu'elle réussit même à me
rendre plus tranquille ; quelques
jours, que Sophie me dit employer
à ses recherches , s'écoulèrent
dans les inquiétudes que vous
pouvez imaginer , au bout des-
quels je reçus d'elle enfin la con-
firmation de mon malheur : Ce
fut avec toutes les apparences
de la douleur la plus vive qu'elle
m'apprit , qu'il n'étoit que trop
vrai ; que Monsieur d'Oville ,
étroitement lié avec Monsieur

Tom. II. Part. II. I

de Fargenne , demeuroid chez lui , que Mademoiselle de Fargenne étoit sortie du Couvent très-peu de tems après moi , & que leur mariage ne paroissioit que trop certain. Je n'alongerai point ce récit, Madame, de tout ce que me fit éprouver de cruel l'entière certitude de la trahison de Monsieur votre frere ; vous vous le figurez aisément , après ce que je vous ai fait connoître de mes sentimens pour lui , & l'idée que je m'étois formée de ceux qu'il avoit pour moi ; je me contenterai simplement de vous dire , qu'après les regrets les plus tendres, Sophie sçut avec tant d'adresse intéresser ma vanité à se venger , qu'elle parvint à me résoudre d'épouser le Baron , si mon Pere vouloit renouer avec lui ; ce qui étoit vraisemblable

par la difficulté qu'il avoit eu à rompre : dans le premier mouvement de dépit, je consentis à tout. Pour m'ôter la possibilité de m'en dédire, Sophie se chargea d'aller sur le champ annoncer cette résolution à Madame de Morcour, & peu d'instans après je vis paroître mon Pere. Figurez-vous quel fut mon étonnement, Madame, lors qu'après qu'il se fut informé s'il étoit vrai que j'eusse chargé Sophie de déclarer à Madame de Morcour que je ne formois plus d'opposition à mon mariage avec le jeune de Massigny, & quelques éloges qu'il donna à cette résolution, qu'il ne parut attribuer qu'à ma docilité, il me déclara qu'ayant remarqué dans mon caractère une opposition formelle à celui du Baron, il avoit absolument

changé de projet ; mais que , le desir de voir mon état assuré étant toujours le même , il avoit formé un nouveau plan d'établissement pour moi , auquel il ne doutoit point que je ne souscrivis volontiers ; que j'estimois , que j'aimois même , l'époux qu'il me destinoit ; qu'à la vérité il y avoit bien quelque disproportion de son âge au mien , mais que ce défaut étoit suffisamment réparé par mille qualités & mille vertus ; que j'en conviendrois , lorsque je sçau-rois que c'étoit du Marquis dont il étoit question ; que persuadé de mes sentimens pour lui , & fondé à croire que j'en étois plus aimée qu'il n'osoit le faire paroître , il n'avoit consenti à rompre l'engagement pris pour son fils , qu'autant qu'il voudroit le remplir lui-même ; que quoi qu'il

Lui eut été facile de pénétrer ; combien Monsieur de Massigny avoit été sensible à cette proposition , & toute la vivacité de l'intérêt que son cœur pouvoit y prendre , il s'étoit cependant obstiné à la refuser ; mais , continua mon Pere , m'ayant trouvé inébranlable dans le dessein de ne retirer ma parole donnée pour son fils qu'à cette condition , je l'y ai enfin fait souscrire , sous la promesse toutefois , qu'il a exigé que je lui fisse , que je ne vous en parlerois que lorsqu'il se feroit assuré que vous accepteriez sa main sans répugnance : j'aurois continué à respecter quelques tems encore son extrême délicatesse , si vos dispositions actuelles pour le fils , que je n'ignore point que vous n'aimez pas , ne m'a-voient fait juger l'instant favora-

ble pour le pere, que je sçai que vous estimez. Dites-moi donc, ma chere Adelaïde, ajouta-t-il en m'embrassant, quelle réponse voulez-vous que je lui fasse? je ne vous cache point que je desire ardemment qu'elle soit telle qu'il la peut souhaiter, & que je le desire autant pour votre bonheur que pour celui d'un ami vertueux, que je respecte & que j'aime. Je ne veux cependant point vous contraindre; mais j'exige seulement que vous consultiez bien votre raison sur le parti que vous devez prendre, & que ce ne soit qu'après avoir bien réfléchi que vous me rendiez une dernière réponse. Ensuite, sans paroître s'appercevoir du trouble que me caufoit ce discours, mon Pere m'apprit que le Comte de Furcé, qu'on se figuroit m'avoir entié-

de la Baronne de Blémond. 199
rement oubliée, venoit depuis
peu de renouveler ses poursui-
tes avec plus de vivacité que
jamais ; que depuis la rupture de
mon mariage avec le jeune de
Massigny, il m'avoit de nouveau
fait demander, avec menace, si
on me refusoit une seconde fois,
de tenter toutes sortes de voies
pour ne l'être pas une troisième.
Quoi que je n'imagine pas qu'il
puisse rien entreprendre, me dit
Monsieur de Morcour, j'avoue
que je ne suis point sans inquié-
tude, l'amour du Comte m'é-
pouvante, & tant que vous serez
libre, je me crois fondé à tout
craindre d'un caractère tel que le
sien ; le seul moyen de me tran-
quilliser, seroit votre union avec
le Marquis ; Monsieur de Furcé,
ne pouvant alors conserver d'es-
pérance, verroit bientôt éteindre

son amour, & sa Sœur qui l'aime, & que son éloignement afflige, vous devroit avec le retour de la raison de son Frere, celui de sa tendresse pour elle, qu'elle ne peut s'empêcher de vous reprocher de lui avoir fait perdre. Enfin mon Pere m'ajouta tant de choses, me parla avec tant de douceur, me pressa si vivement, me persuada si bien que son propre bonheur dépendoit de la réponse que j'allois faire ; qu'il m'arracha le consentement, qu'il sollicitoit en ami plutôt qu'il ne le demandoit en pere.

Il ne l'eut pas plutôt obtenu, que, voulant profiter du moment, il se leva avec précipitation, sonna pour donner ordre qu'on fit prier le Marquis de monter, & me prenant ensuite dans ses bras, il employa l'intervalle qu'il

mit à paroître , à fortifier mon courage & à essuyer mes larmes : la tendre vivacité de ses caresses eut le pouvoir d'en suspendre le cours , & lorsque Monsieur de Massigny entra , je pris assez sur moi , pour renfermer au fond de mon cœur le trouble dont il étoit agité , & pour le recevoir avec une tranquillité apparente , qui ajouta beaucoup au transport que lui causa la nouvelle de son prochain bonheur , que lui annonça Monsieur de Morcour. Il est certain que, quelle que fût la disposition où je me trouvois alors , je conviendrai que, forcée de prendre un engagement, je me croyois moins malheureuse que le choix de mon Pere eût tombé sur l'homme du monde que j'estimois le plus , & que , libre de toutes passions , j'osois sans balancer ,

malgré la disproportion d'âge, préférer à tout autre. Après quelques momens d'entretien, dans lesquels Monsieur de Massigny chercha à se convaincre que le consentement dont on l'assuroit étoit absolument volontaire, satisfait de ce que lui dit à ce sujet Monsieur de Morcour, & que je lui confirmai moi-même, il fut arrêté que, dans la crainte de quelque ridicule éclat de la part du Comte de Furcé, on tiendrait secret le projet de mon mariage, jusqu'à ce qu'il eût eû son exécution ; qu'on feroit partir le Baron dès le lendemain, & qu'aussitôt que les mesures qui restoit à prendre seroient prises, on nous marieroit à la maison de campagne où nous étions, sans aucun appareil : Mon Père me recommanda de ne parler à

personne, pas même à Sophie, de ces arrangemens, & ces choses convenues, Monsieur de Morcour fut en faire part à sa femme & s'occuper avec elle des moyens d'accélérer une prompte réussite, tandis que le Marquis fut de son côté disposer son fils à son départ. Dès qu'ils furent fortis l'un & l'autre, je descendis de ma chambre dans le dessein d'aller seule dans les jardins, me livrer, loin des importuns, à toute l'amertume de mes réflexions; je trouvai Sophie sur mon passage, qui, inquiète du résultat de ma longue conférence avec mon Pere, où elle sçavoit que le Marquis avoit été appelé, me cherchoit pour m'en demander des nouvelles : l'air satisfait de M^r. de Massigny, qu'elle venoit de rencontrer, lui persuada que

tout étoit conclu & d'accord pour le Baron; dès qu'elle m'aperçut elle vint à moi avec vivacité, &, m'embrassant avec toutes les marques de la plus vive joye, elle me félicita de ma résolution, en m'exagérant avec emphase le bonheur qu'elle alloit m'assurer. Comme la recommandation que mon Pere m'avoit faite de me taire, ne portoit que sur mon mariage avec le Marquis, que d'ailleurs le départ de son fils alloit suffisamment prouver qu'il n'en étoit plus question avec lui, j'allois détromper Sophie à cet égard, lorsque Monsieur & Madame de Morcour, venant à passer auprès de nous, me firent signe de les suivre dans les jardins, où, nous étant rendus ensemble, ils me dirent qu'ils venoient de se déterminer à partir pour leur terre.

de Normandie, où, tout examiné, ils jugeoient qu'il seroit mieux de conclure mon mariage; que le séjour que nous y ferions donneroît au Comte de Furcé tout le tems d'exaler son chagrin & de prendre enfin son parti; que pour cet effet, nous partirions le sur lendemain; qu'on prétexteroit ce voyage du besoin qu'avoit Madame de Morcour de changer d'air. Effectivement le soir même à souper, après qu'il eut été question du départ du jeune Massigny, mon Pere annonça le nôtre pour la Province, & en donna la raison dont on étoit convenu.

Je n'avois point revu Sophie depuis l'instant que je l'avois rencontrée en descendant de mon appartement, elle n'avoit point paru le reste de la journée, & au moment, le soir, de se mettre

à table ; on étoit venu de sa part faire des excuses , & dire qu'un violent mal de tête l'avoit forcée de se mettre au lit.

Le souper fini , je me retirai précipitamment , autant pour me sauver l'embarras de recevoir les adieux du Baron , que pour aller m'informer des nouvelles de Sophie , qui , à ce que l'on me dit reposoit , & que par cette raison je ne pûs voir. Je vous laisse à penser , Madame , quelles dûrent être mes réflexions lorsque rendue enfin à moi-même , je me trouvai en liberté d'en faire quelque certaine que je dusse être de l'amour de Monsieur d'Orville pour Mademoiselle de Fargenne , qui ne sembloit que trop prouvé , par l'intime liaison qu'on disoit établie entre lui & le frère de cette fille , & que sa passion

pour elle, pouvoit seul avoir formée, il étoit bien des instants où il m'étoit impossible de n'en pas douter : je me rappellois jusqu'aux moindres circonstances du séjour que le Comte avoit fait à St.***, l'insultante froideur avec laquelle il avoit reçu les avances les plus marquées de Mademoiselle de Fargenne. Quelle apparence qu'après avoir dédaigné d'en faire sa maîtresse, il pût se résoudre à en faire sa femme ! Cette idée, & la contrariété que j'y appercevois, m'occupoit toute la nuit, & le jour me surprit dans les agitations qu'elle me causa : après avoir inutilement essayé de prendre quelque repos, je sortis du lit, & , étant trop matin pour entrer chez Sophie, je descendis dans les jardins : j'avois l'esprit tellement

occupé, qu'en traversant à grands pas une allée, pour aller gagner une porte qui je vis ouverte qui donnoit dans un grand bois, hors de l'enceinte des murs, où nous nous promenions. d'ordinaire tous les jours, je passai auprès d'un banc sur lequel étoit assis le Marquis sans seulement l'apercevoir : il fut surpris de me voir levée si matin, & fut en même-tems frappé du désordre où je lui parus être : n'osant toutefois m'arrêter, il se contenta de me suivre. Je traversai une partie du bois avec la même vivacité ; mais la fatigue m'ayant enfin engagé à me reposer, je me laissai aller sur un espèce de banc de gazon, & ce ne fut que dans ce moment que je vis le Marquis. Mon premier mouvement fut de me lever pour le fuir ; mais il

m'en empêcha, & me contraignit de rester à ma place, en se jettant à mes genoux qu'il tint embrassés. Laissez-moi, une fois en ma vie, Mademoiselle, me dit-il, vous ouvrir toute mon ame, & lire dans la vôtre : l'état où je vous vois ne me confirme que trop dans l'appréhension que m'a fait naître le consentement inattendu que vous avez donné hier à mon bonheur ; il ne m'est plus possible de douter qu'il ne vous ait été surpris ; la trace des larmes que j'apperçois sur votre visage, me prouve combien vous en redoutez l'effet : je pourrois me plaindre de l'injustice que vous me faites, en me croyant capable de m'en prévaloir ; mais sans perdre des instans précieux à vous reprocher votre peu de confiance, je ne les veux em-

ployer, qu'à vous prouver que je la mérite : daignez - donc vous rassurer, & m'entendre : j'ai des choses à vous apprendre qu'il est nécessaire que vous sçachiez, l'heure & le lieu où nous sommes, sont également favorables à l'explication que je désire, & l'intérêt de votre bonheur ne me permet pas de le différer.

Alors le Marquis, sans me donner le tems de lui répliquer, me causa la plus extrême surprise, en m'instruisant que, de la veille seulement, il avoit découvert une coupable intelligence entre Sophie & son Fils, qu'à la vérité, il les en avoit soupçonnés dès le séjour qu'ils avoient fait en Normandie ; mais qu'ils s'étoient toujours conduits l'un & l'autre avec tant d'adresse & de circonspection, que malgré son

attention à les éclaircir, il n'avoit encore pu parvenir à les convaincre : Voici par quel hazard il s'en trouvoit pleinement éclairci. On lui avoit apporté la veille, quelques momens avant soupé, plusieurs lettres, dont une, entr'autres, exigeoit une prompte réponse ; il étoit monté à son appartement pour la faire, en trouvant la porte fermée, & passant devant celle de son Fils qui étoit ouverte, & y appercevant une écritoire sur une table, il y étoit entré avec le dessein des'en servir : l'écritoire étoit fermée ; mais le Marquis, qui vouloit s'éviter la peine de retourner sur ses pas, s'étant avisé d'y essayer une clef, l'avoit ouverte, & trouvé qu'elle ne contenoit que plusieurs lettres de femme ; que la première, qu'il parcourut des

yeux , lui fit aisément reconnoître pour être de Sophie; mon nom qu'il y trouva mêlé, & quelques circonstances qui paroissoient m'intéresser , l'ayant engagé à en lire plusieurs, il étoit occupé à les parcourir toutes lorsqu'il avoit entendu la voix de son Fils sur l'escalier; ne voulant point en être surpris , il s'étoit à la hâte emparé d'une des lettres qui lui avoit paru être une des dernières écrites dans un voyage de plusieurs jours qu'avoit fait le Baron depuis peu à Paris, avoit ensuite précipitamment fermé l'écritoire , & étoit sorti de chez son Fils sans en avoir été apperçu. Le Marquis m'ajouta, que quelle que fût sa juste colere, il avoit cru dans le moment devoir la contraindre; que son Fils partant le lendemain, il avoit pensé

qu'il valoit mieux attendre qu'il fût éloigné, pour instruire Monsieur & Madame de Morcour, du dérèglement de la conduite de Sophie ; prendre de secrètes mesures ensemble pour en punir l'auteur , & pour empêcher l'éclat mortifiant que l'état où se trouvoit cette fille, & que bientôt elle ne pourroit plus cacher, pouvoit faire dans le public. Mais ce n'est point assez , continua Monsieur de Massigny, d'avoir à reprocher à cette malheureuse & à mon indigne Fils, la profanation de l'azyle qu'on avoit daigné leur accorder, il est encore un crime plus énorme dont les misérables étoient au moment de se rendre coupables, & dont j'aurois trop à rougir de vous instruire : qu'il vous suffise de sçavoir que la confiance dont

vous aviez , de préférence à tout autre , honoré la perfide Sophie, vous a exposé au plus grand des dangers ; qu'elle vous rendoit à jamais la victime de sa cupidité & de son libertinage , & que vous n'êtes échappée à ce péril que par une protection visible du Ciel. Vous pensez bien, Madame, quelle curiosité devoit faire naître un semblable discours : le Marquis se défendit long-tems de la satisfaire ; mais il m'en avoit trop dit pour ne me rien dire de plus ; j'exigeai si absolument un entier éclaircissement , & je lui demandai avec des instances si vives & tant d'opiniâtreté, cette lettre de Sophie, dont il venoit de me parler, qu'il fut obligé de céder & de me la remettre. Peignez-vous mon étonnement & ma confusion , lorsque je vis

mon aventure avec Monsieur votre frere ; mais si défigurée dans les détails , que sans son nom & le mien , il ne m'auroit pas été possible de nous y reconnoître : ma perfide confidente , osoit m'y faire aussi criminelle qu'elle auroit pu l'être elle-même , si elle se fût trouvée à ma place : le but & la fin qu'elle se proposoit dans cette calomnie , étoit , autant que j'en pus juger , de déterminer son amant à suivre le conseil qu'elle lui donnoit , disoit-elle , depuis long-tems , sans lequel il couroit risque de perdre sa fortune , & , par conséquent , de se trouver hors d'état de rien faire pour la sienne ; & ce conseil , sur la nécessité duquel elle insistoit si vivement , étoit d'employer le moyen qu'avoit voulu mettre en usage , dix-huit mois

auparavant, le Comte de Furcé, lorsqu'il lui avoit fait confidence de ses sentimens pour moi : Sophie prétendoit qu'il seroit facile, par considération pour mon propre honneur, de m'engager à taire que le Baron eût osé s'en servir ; & que, supposé que je m'avisât de faire un ridicule éclat, les personnes dont nous dépendions ayant chacune leurs raisons pour desirer notre union, elles ne seroient peut-être pas fâchées d'avoir un moyen de m'y contraindre.

Il est à remarquer, Madame, que par la situation des lieux où nous étions, rien n'étoit plus facile à exécuter que cet affreux projet. Mon Pere dans le choix d'une maison de campagne, ne s'étoit attaché qu'à la beauté du dehors, & s'étoit fort peu embarrassé

barrassé du reste ; celle de Ruel, à qui il avoit donné la préférence , avoit des jardins superbes & très-peu de bâtimens ; ils ne consistoient qu'en deux petits corps de logis éloignés l'un de l'autre, & séparés par le jardin , le tout ensemble, cependant, clos de murailles assez hautes pour se croire en sûreté dans tous les deux : dans le plus apparent de ces corps de logis habitoient Monsieur, Madame de Morcour & Messieurs de Massigny, Sophie & moi nous occupions l'autre , composé seulement de deux très-petits appartemens destinés ordinairement à prendre les bains ; c'étoit Sophie qui m'avoit engagé à supplier mon Pere de nous y loger , sous le prétexte que, desirant profiter les soirs avec liberté de la promenade , nous ne serions point gê-

nées par la crainte de troubler en rentrant le repos de Madame de Morcour, que sa mauvaise santé obligeoit de se retirer de très-bonne heure : mon Pere, qui ne sçavoit point opposer de résistance à ce qui avoit l'air de me faire plaisir, avoit volontiers consenti à ma demande, & s'étoit simplement contenté de mettre auprès de nous deux femmes, dont l'une m'avoit depuis l'instant de ma séparation d'avec ma Mere servi de gouvernante. Sophie, pour rassurer le Baron sur l'obstacle qu'elles pouvoient apporter à son dessein, lui marquoit qu'elle auroit soin de les endormir de façon qu'il n'auroit rien à en craindre ; tel étoit leur infâme complot, dont rien n'auroit pu me garantir, si heureusement le bruit du mariage de Mon-

sieur d'Oville avec Mademoiselle de Fargenne, n'en eut fait suspendre l'exécution, Sophie ayant voulu essayer auparavant si l'inconstance de mon amant ne suffiroit pas pour me déterminer à épouser le sien; mais si je persistois dans ce qu'elle appelloit mon entêtement, elle exhortoit le Baron d'user sans délai à son retour du dernier remède: le reste de sa lettre, qui étoit très-longue, ne contenoit que des projets pour assurer, après mon mariage, leur criminelle intelligence, & pour pouvoir jouir avec tranquillité de la fortune qu'il devoit leur procurer. Sophie comptoit, immédiatement après, se sauver de chez Madame de Morcour, rester cachée pendant quelque tems, pour de secrètes raisons, reparoitre ensuite à l'O-

péra , où son amant devoit lui solliciter une place , & où ses talens ne pouvoient manquer de la faire recevoir.

Vous devez à peu près vous figurer , Madame , tout l'effet que dut produire sur moi , dans le premier instant , ce tissu d'horreur , à peine pouvois - je me persuader que Sophie pût en être capable ; il me fallut plusieurs fois relire sa lettre , pour me convaincre qu'elle fût d'elle ; mais ce qui m'y frappoit davantage , c'étoit les infâmes couleurs dont elle y peignoit mon aventure avec Monsieur votre Frere , je lui aurois , je crois , plus aisément pardonné son dernier attentat contre mon innocence , que la calomnie dont elle osoit la noircir. Il fut facile à Monsieur de Massigny de pénétrer , par les larmes

qu'il me vit répandre, & quelques propos que je lui tins, combien j'appréhendois que cette fatale lettre n'eût fait quelque impression sur son esprit; il s'empressa avec ardeur à me rassurer: Moi vous soupçonner, me dit-il, & n'avoir pas de vous toute l'opinion dont je suis sûr que vous êtes digne! ah! ma tendresse doit vous être une preuve suffisante de la justice que je vous rends! l'amour dans un cœur vertueux, & tel que j'ose assurer être le mien, n'est qu'une suite de l'estime, & ne se peut soutenir que par elle. Pardonnez-moi donc, charmante Adelaïde, ajouta-t-il, si je jure à vos pieds que je vous adorerai toujours: hélas! ce n'est que pour vous prouver que je ne puis jamais cesser de vous estimer; mais, continua-t-il, voyant que

je baïssois tristement les yeux à cette assurance, & qu'elle augmentoit mon embarras, que mes sentimens ne vous causent aucune inquiétude, il n'en est point de plus tendres, il n'y en aura jamais de plus constans; mais, quels qu'ils soient, ils ne me porteront point, je vous en donne ma parole, à accepter le bonheur que Monsieur de Morcour veut bien m'offrir. Non, ce n'est point de lui que j'ai jamais compté l'obtenir.... Quelle étoit mon erreur! il a été des instans où j'ai osé croire que j'en pourrois jouir un jour de votre aveu!.... Ce n'étoit point votre dessein, sans doute, de faire naître cette dangereuse espérance,.... ce n'est point non plus le mien de vous la reprocher;..... cependant c'est elle qui va faire

tout le tourment de ma vie ,
& peut - être le malheur de la
vôtre..... Pourquoi, lorsqu'il fut
question de la rupture de votre
mariage avec mon fils, avez-vous
dédaigné de m'honorer d'une
confiance entière ? Je n'aurois
pu alors me méprendre aux mar-
ques particulières de bonté &
d'amitié que j'ai reçu de vous ;
un ridicule espoir n'auroit point
fortifié la malheureuse passion que
depuis long - tems je renfermois
dans le fond de mon cœur , &
que j'aurois pour jamais condam-
née au silence : oubliez, s'il se peut,
ajouta - t - il , que je l'ai rompu
aujourd'hui , je ne vous donne-
rai jamais occasion de vous en
souvenir. Le Marquis me dit en-
suite tant de choses touchantes ,
mais il me les dit avec tant de
ménagemens , qu'il parvint , dans

le cours de cet entretien , à faire disparoître l'amant , & à ne me plus laisser voir que l'amî ; il usa même de tant d'adresse , qu'il m'engagea à lui faire le détail de ma connoissance avec Monsieur votre Frere , & m'amena insensiblement , & sans m'en apercevoir , à convenir de mon secret penchant pour lui , & de tout ce qu'il m'en coûteroit pour le vaincre ; & , assuré que je ne me condamnois à ce pénible effort , que sur le bruit qui couroit du mariage du Comte d'Oville , le Marquis eut non - seulement la générosité de me faire sentir combien la confirmation que j'en avois reçue de Sophie , devoit m'être suspecte , il s'offrit encore d'en vérifier lui-même la vérité : Mais comme cet éclaircissement demande du tems , me dit-il ,

de la Baronne de Blénon. 225
& doit nécessairement entraîner des longueurs, je vais commencer, sous prétexte d'affaires, à déterminer Monsieur de Morcour à différer de quelques jours notre départ pour la Province; pendant ce délai je ferai toutes les informations, dont je me charge de vous rendre le compte le plus exact, & si le mariage en question se trouve faux, je pénétrerai jusqu'au Comte d'Oville, & sçaurai de lui-même quels sont au vrai ses sentimens : d'après ceux que vous avez pour lui, continua-t-il en soupirant, j'oserois répondre d'avance qu'ils sont tels que vous les pouvez souhaiter; il n'est pas possible qu'un cœur comme le vôtre ait pu se méprendre à son choix, & puisque vous aimez le Comte il en est digne, sans doute : d'ailleurs

il vous a vue , il a eu tout le tems de vous connoître ; ah ! il a dû vous adorer ! & , par une fuite nécessaire , il doit vous adorer toujours. Vous devez juger , Madame , combien un procédé si extraordinaire , & auquel je m'attendois si peu , dut me causer de surprise , d'admiration & même d'attendrissement ; le Marquis qui s'en apperçut , & que les vifs témoignages de ma reconnoissance auroient peut-être plus affligé que flaté , prévint les remerciemens que je me dispoisois à lui faire ; sans me laisser le tems de lui répondre , il me fit remarquer qu'il étoit l'heure d'aller donner ses ordres pour le départ de son Fils : après m'avoir suppliée de ne rien laisser pénétrer de nos découvertes au sujet de Sophie , jusqu'à ce qu'il

en eût instruit Monsieur & Madame de Morcour, il me quitta & s'éloigna avec précipitation. Je me levai, & le suivis lentement, l'esprit rempli de ce que je venois d'entendre; mais j'avoue, que la certitude d'être incessamment éclaircie de la façon de penser de Monsieur votre frère, éloigna bientôt toute autre idée : je rendois trop de justice au Marquis pour douter de son exactitude à s'acquiter de la promesse qu'il venoit de me faire, mais en examinant les suites qu'elle pouvoit avoir, je commençai à les redouter. Quelle humiliation pour moi d'avoir fait connoître mes sentimens, s'ils n'étoient en quelque sorte justifiés par le plus tendre retour ! Quelque généreux que fût le Marquis, il étoit homme, il

m'aimoit, pouvoit - il ne pas regarder comme un triomphe pour lui, l'indifférence ou l'infidélité de son rival ? J'étois profondément occupée de cette inquiétude, lorsque deux coups de pistolets, qui se suivirent de très-près, & les voix du Baron & de Sophie, que je reconnus, quoique dans une sorte d'éloignement, me tirèrent de ma rêverie. La frayeur s'étant alors emparée de moi, je ne songeai qu'à sortir du bois & à gagner promptement la maison, dont malheureusement j'étois encore fort éloignée ; ayant donc pris le côté que je crus le plus opposé à celui dont j'avois jugé que les coups étoient partis, sans sçavoir bien précisément si c'étoit le chemin que je devois suivre, je me mis à fuir de toutes mes forces ; mais
elles

elles me manquèrent bientôt, lorsqu'ayant entendu quelqu'un qui sembloit vivement me poursuivre, & ayant tourné la tête pour voir qui ce pouvoit être, je vis le jeune Massigny qui, l'épée à la main, & paroissant voler plutôt que courir, étoit au moment de m'atteindre ! Il est certain que la subite apparition d'un spectre, ne m'auroit pas tant épouvantée : je pouffai d'abord des cris affreux en appelant le Marquis à mon secours, que je ne pouvois encore supposer assez éloigné pour ne point m'entendre ; mais, ne le voyant point paroître & l'impossibilité d'échapper à son fils me pénétrant d'effroi, tous mes sens se glacèrent, une sueur froide se répandit sur tout mon corps, & mes genoux tremblants s'étant dérobés sous moi.

je tombai sans connoissance... Adelaïde en étoit là de sa narration, lorsqu'elle crut s'appercevoir, malgré mon attention à l'écouter, que mes yeux appésantis par le sommeil se fermoient malgré moi, elle me proposa d'en remettre la suite à une autre fois; le besoin qu'elle-même me parut avoir de repos, m'engagea à y consentir. Après avoir, par quelques momens d'entretien, essayé de calmer l'agitation que ne pouvoit manquer de lui causer le récit qu'elle venoit de me faire, nous nous mîmes enfin au lit l'une & l'autre, où peu d'instans après je m'endormis assez tranquillement.

*Fin de la deuxième Partie & du
second Tome.*











